
SECRETARIAT : PAUL ROLLAND, 69, RUE SAINT-HUBERT, ANVERS

REVUE BELGE
D'ARCHÉOLOGIE ET
D'HISTOIRE DE L'ART

PUBLIÉE PAR
L'ACADÉMIE ROYALE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE
AVEC LE CONCOURS DE
LA FONDATION UNIVERSITAIRE

RECUEIL TRIMESTRIEL

XVI - 1946 - 1/2

DRIEMAANDEL. UITGAVE

BELGISCH TIJDSCHRIFT
VOOR
OUDHEIDKUNDE EN
KUNSTGESCHIEDENIS

UITGEGEVEN DOOR
DE KON. BELGISCHE ACADEMIE VOOR OUDHEIDKUNDE
MET DE MEDEWERKING
DER UNIVERSITAIRE STICHTING

DRUKK. & PUBL. FLOR BURTON, N. M., KORTE NIEUWSTRAAT, 28, ANTWERPEN

COMITE DE PATRONAGE - BESCHERMINGSCOMITE

MM. PIERRE BAUTIER, C. JUSSANT, WILLY FRILING,
J. PHILIPPART, F. STUYCK, ALBERT VISART
DE BOCARME.

MM. PIERRE BAUTIER, C. JUSSANT, WILLY FRILING,
J. PHILIPPART, F. STUYCK, ALBERT VISART
DE BOCARME.

COMITE DE DIRECTION - BESTUURSCOMITE

Mes CRICK-KUNTZIGER et FAIDER-FEYTMANS;
MM. L. VAN PUYVELDE, H. NOWE, P. BONENFANT,
D. ROGGEN, P. FIERENS, R. MAERE.

Mevr. CRICK-KUNTZIGER en FAIDER-FEYTMANS;
MM. L. VAN PUYVELDE, H. NOWE, P. BONENFANT,
D. ROGGEN, P. FIERENS, R. MAERE.

SECRÉTAIRE : PAUL ROLLAND
SECRÉTAIRE-ADJOINT : JACQUES LAVALLEYE

SECRETARIS : PAUL ROLLAND
ADJUNCT-SECRETARIS : JACQUES LAVALLEYE

SOMMAIRE — INHOUDSTAFEL

Page - Bladz.

La peinture espagnole et la peinture flamande au XV ^e siècle, par le Vicomte Ch. Terlinden	3
La pierre tombale de Jean de la Marck, par Ed. Laloire et R. d'Udekem de Guertechin	15
L'ex libris du grand Bâtard de Bourgogne, par A. Huart	23
Lambert Suavius, graveur liégeois du XVI ^e siècle, par Jean Puraye	27
L'Itinerarium Belgicum de Dubuisson-Aubenay, par Léon Halkin	47

CHRONIQUE - KRONIEK :

Académie royale d'Archéologie de Belgique - Koninklijke Belgische Academie voor Ourheidkunde; Listes - Lijsten; Procès-verbaux - Verslagen	77
--	----

NÉCROLOGIE :

Hulin de Loo, par P. Bautier	88
-------------------------------------	----

BIBLIOGRAPHIE :

Ouvrages - Werken : E. Saccasyn della Santa (G. Faider-Feytmans); A. Grabar; W. Deonna, M. Mariën, Bl. Delanne (Paul Rolland); Fridtjof Zschokke (J. Helbig); V. Leroquais (C. de Clercq); Et. Sabbe; Gentsche Bijdragen; Fr. Maret; Alice Santon; de Luppé (Paul Rolland); Car. Hacquart (Ch. Van den Borren)	91
--	----

La Direction n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les articles publiés et les photographies reproduites. Elle n'accepte qu'une seule réponse à un article ou compte rendu et qu'une seule réplique à cette réponse.

<i>Prix de vente :</i>	Par fasc.	Par an
		(2 fasc.)
Belgique	80 francs	160 francs
Etranger	100 francs	200 francs

Compte chèques-postaux n° 149.441 de Paul Rolland, rue S. Hubert, 69, Berchem-Anvers.

Het Bestuur neemt geen enkele verantwoordelijkheid op zich wat betreft de uitgegeven artikels en de afgebeelde foto's. Er wordt slechts één antwoord aangenomen op elke studie of recensie, alsook één repliek op dit antwoord.

<i>Verkoopprijs :</i>	Per afl.	Per jaar
		(2 aflev.)
België	80 frank	160 frank
Buitenland	100 frank	200 frank

Postcheckrekening n° 149.441 van Paul Rolland, S. Hubertusstraat, 69, Berchem-Antwerpen.

SECRETARIAT : PAUL ROLLAND, 69, RUE SAINT-HUBERT, ANVERS

REVUE BELGE
D'ARCHÉOLOGIE ET
D'HISTOIRE DE L'ART

PUBLIÉE PAR
L'ACADÉMIE ROYALE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE
AVEC LE CONCOURS DE
LA FONDATION UNIVERSITAIRE

XVI - 1946

BELGISCH TIJDSCHRIFT
VOOR
OUDHEIDKUNDE EN
KUNSTGESCHIEDENIS

UITGEGEVEN DOOR
DE KON. BELGISCHE ACADEMIE VOOR OUDHEIDKUNDE
MET DE MEDEWERKING
DER UNIVERSITAIRE STICHTING

DRUKK. & PUBL. FLOR BURTON, N. M., KORTE NIEUWSTRAAT, 28, ANTWERPEN

LA PEINTURE ESPAGNOLE ET LA PEINTURE FLAMANDE AU XV^m SIECLE

Quiconque a voyagé en Espagne aura bien certainement été frappé des similitudes entre les œuvres des primitifs de ce pays et celles de leurs contemporains de l'école flamande.

Que de fois, en apercevant un tableau du XV^e siècle dans l'une ou l'autre église de la péninsule, on croit se trouver en présence d'un tableau flamand. On le salue avec la joie que l'on met à rencontrer un vieil ami. Mais, dès que l'on s'en approche et qu'on l'examine plus attentivement, on s'aperçoit que cette ressemblance est superficielle et qu'il n'existe plus entre cette œuvre et celles de notre pays qu'un air de parenté. Cet air de parenté est toutefois assez accentué pour dénoter l'influence profonde de l'art flamand du XV^e siècle sur l'art espagnol de la même époque.

Quelles sont les raisons et quelle est l'importance de cette influence toute à l'honneur de notre vieille école? C'est ce que nous allons nous efforcer de montrer ici.

Il faut remarquer tout d'abord que, tout au moins jusqu'au XVII^e siècle, période d'apogée de l'art espagnol, les artistes de la péninsule ont presque toujours cherché leurs modèles à l'étranger. Tandis que, dans le sud, l'art arabe faisait fleurir par imitation le style *mudéjar*; dans le nord, tout le long de la route des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, rayonnait l'art français, avec des œuvres aussi belles que les sculptures romanes du cloître de Silos. Puis, avant que la Renaissance italienne ait pénétré en Espagne par le sud, ce fut l'art flamand qui triompha au XV^e siècle. Il atteignit son point culminant sous le règne des Rois catholiques. L'on sait que les grands sculpteurs et architectes Anequin de Egas et son fils Enrique étaient des Bruxellois, de leur vrai nom, Jean et Henri Van der Eycken.

Tout comme l'architecture et la sculpture, la peinture espagnole subit la vague générale d'influence flamande qui couvrit au XV^e siècle une grande partie de l'Europe et constitua le phénomène caractéristique de l'histoire de la peinture à cette époque.

Cette influence, on le sait, s'étendit à l'Allemagne, à la France, au Portugal et même à l'Italie. On constate de plus en plus, en effet, que l'art italien fut plus profondément influencé qu'on ne l'a cru par l'art flamand.

Faut-il rappeler que la sensation énorme produite à Florence par le chef-d'œuvre de Hugo van der Goes, le fameux triptyque des Portinari, eut sa répercussion sur la formation artistique de Ghirlandaio, de Piero di Cosimo et même de Léonard de Vinci?

L'influence de Juste de Gand, peintre de Frédéric de Montefeltre, duc d'Urbin, rayonna sur toute l'Italie centrale et les enseignements qu'Antonello da Messina était allé chercher en Flandre contribuèrent dans l'école vénitienne à former Vivarini, Bellini et Carpaccio.

En parlant ici de l'Italie nous ne nous éloignons pas de notre sujet, car, nous le verrons, l'école napolitaine, qui exerça une si grande influence sur l'art espagnol dans le sud de la péninsule, n'a fait qu'amalgamer les tendances locales avec les leçons de l'art flamand.

Il est donc tout naturel que les peintres espagnols aient senti, plus encore que ceux des autres pays, cette influence prépondérante de notre école du XV^e siècle et s'en soient inspirés profondément. Il faut toutefois remarquer que si, pendant longtemps, les Espagnols allèrent chercher, comme nous l'avons dit, leurs modèles à l'étranger, ils firent preuve, en même temps, d'un remarquable potentiel d'adaptation qui aboutit à donner à leurs œuvres, lorsqu'on les étudie de près, un réel caractère d'originalité.

*
* *

Les causes de cette influence flamande sur l'art espagnol au XV^e siècle n'ont pas été suffisamment mises en lumière par les historiens. Même M. Chandler Rathfon Post, dans le grand ouvrage en sept volumes, richement illustrés, qu'il a consacré à l'art espagnol (1) et auquel, pour le reste, nous avons emprunté de nombreux et précieux renseignements, ne répond pas d'une façon suffisante à cette question.

La supériorité des procédés techniques joua incontestablement un rôle dans cette influence. S'il faut reléguer parmi les légendes qui ont si longtemps encombré et obscurci l'histoire de l'art, celle de l'invention de la peinture à l'huile par Jean van Eyck, il n'en reste pas moins vrai que les artistes flamands de la fin du moyen âge utilisaient des procédés qui donnaient à leur peinture à la fois plus de solidité et plus d'éclat et, tout naturellement, les peintres des autres pays, en leur empruntant leur technique, furent amenés à imiter leur style.

Mais c'est là une raison d'ordre général qui ne vaut pas plus pour

(1) CHANDLER RATHFON POST, *A History of Spanish Painting*. Harvard University Press, Cambridge U.S.A., 1930-1939.

l'Espagne que pour les autres pays. Si l'influence flamande fut plus profonde encore dans la péninsule ibérique qu'ailleurs, il faut en chercher la raison dans des facteurs d'ordre plus élevés, à commencer par les relations d'ordre moral et intellectuel.

Durant tout le moyen âge, la vogue du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle maintint un intense courant religieux entre nos provinces et le nord de l'Espagne. Ce pèlerinage figurait même parmi ceux que nos tribunaux imposaient à titre expiatoire aux délinquants, ce qui montre le prestige dont il était entouré.

D'autre part, l'exaltation religieuse entretenue en Espagne par la *reconquista* et la lutte continuelle contre l'infidèle, prédisposait les Espagnols à la mystique et les œuvres des grands mystiques brabançons, à commencer par Jean de Ruysbroeck, « l'admirable », eurent une grande influence dans la péninsule. Cette influence continua à se faire sentir pendant longtemps et reste nettement perceptible dans les œuvres des grands mystiques espagnols du XVI^e siècle et notamment dans celles de saint Jean de la Croix. Or, à cette époque, où l'art était avant tout religieux, cette influence mystique eut sa répercussion sur l'inspiration des peintres espagnols.

A cette influence d'ordre spirituel, il faut joindre celle résultant de l'intensité du courant commercial entre les Pays-Bas et l'Espagne septentrionale. M. Post se borne à parler dans son ouvrage des importations massives de tapisseries, de verres peints et de pierres sculptées qui se faisaient de nos provinces vers la péninsule. Ce n'est là qu'un aspect très spécial du commerce belgo-espagnol de cette époque, aspect particulièrement intéressant certes au point de vue de l'histoire de l'art, mais qui ne permet pas de négliger le commerce général entre les deux pays. Car, c'est une règle constante que de voir les relations commerciales engendrer les relations artistiques. Il en fut de nos relations commerciales avec l'Espagne comme de celles avec l'Italie. Qui ignore les répercussions qu'eut sur la pénétration de l'art flamand dans les cours et les républiques italiennes du XV^e siècle l'activité commerciale des grandes maisons comme celles des Portinari, des Arnolfini, des Medicis?

Semblable phénomène se constate en ce qui concerne nos relations commerciales avec l'Espagne. Celles-ci sont actives dès le XIII^e siècle. Le rayonnement du grand port de Bruges s'étend jusque sur les côtes de la baie de Biscaye et le trafic avec les royaumes chrétiens du nord de l'Espagne s'intensifie à mesure que progresse la *reconquista*. La publication par l'archiviste Gilliodts van Severen du *Cartulaire de l'Estaple*

et de celui du *Grand Tonlieu de Bruges* abondent sur ce point en renseignements du plus haut intérêt.

Ce courant commercial s'intensifie dans la seconde moitié du XV^e siècle à mesure que se développe la crise de la draperie flamande, causée par la révolution économique qui va transformer l'Angleterre de pays purement agricole en pays industriel. Les Anglais préfèrent conserver pour leur propre draperie la laine qui constituait la matière première par excellence des tisserands de nos provinces. Mais, avec la facilité d'adaptation, qui a toujours été une des caractéristiques de notre race, à la vieille draperie urbaine défaillante va se substituer une nouvelle draperie rurale qui ira chercher en Espagne la laine des moutons mérinos. Les relations commerciales deviennent ainsi de plus en plus étroites et avant de perdre sa prospérité au profit d'Anvers, Bruges voit s'élever la maison des Espagnols, où se groupaient les Castellans et, près de celle-ci, la maison des Biscaïens.

Ce n'était pas seulement la laine que nous vendaient les Espagnols; nous leur achetions également du minerai de fer, du mercure ou « argent vif », des soies grèges, du safran, des graines diverses, de l'alun, des peaux brutes ou préparées, connues sous le nom de « cordouan », des huiles et des graisses servant à la draperie, des gommes arabiques, du savon, de la cire et des denrées alimentaires, à commencer par le miel, pour continuer par des vins de plusieurs sortes, des légumes et fruits frais et secs, pour terminer par le sucre des îles Canaries.

Ce commerce qui nous fournissait, comme on le voit, principalement des matières premières pour l'industrie était extrêmement lucratif et nous pouvions payer les importations espagnoles en produits manufacturés et en objets d'art. Ici, pas plus qu'ailleurs, nous ne pouvons négliger l'importance des facteurs économiques au point de vue de l'expansion artistique.

Ajoutons encore pour expliquer l'intensité des relations hispano-belges les unions matrimoniales qui, dans les dernières années du XV^e siècle, établirent un lien étroit entre les maisons d'Aragon-Castille et d'Autriche-Bourgogne par le double mariage de Philippe le Beau avec Jeanne la Folle et de Marguerite d'Autriche avec l'infant don Juan.

* * *

Les historiens de l'art, qui ont étudié la question, à commencer par M. Post, ne font pas remonter plus haut que la fin du premier tiers du XV^e siècle le début des relations artistiques hispano-flamandes, en leur

donnant comme point de départ le voyage fait par Jean van Eyck dans la péninsule, lorsqu'il fut chargé en 1428-1429 d'aller faire, pour le compte de Philippe le Bon, le portrait de l'infante Isabeau de Portugal.

Or, il y avait depuis longtemps des artistes flamands œuvrant en Espagne, mais aucun travail de dépouillement d'archives n'a été entrepris systématiquement dans ce domaine. On n'est encore arrivé qu'à des résultats sporadiques, suffisants cependant pour montrer l'utilité de recherches d'ensemble dans les principales villes espagnoles. C'est ainsi que don Pascual Galindo, vice-recteur de l'Université de Saragosse, a découvert l'existence des maîtres Jean et Nicolas « de Bruselas », travaillant en 1362 et 1363 en Aragon. Une de leurs fresques fut mise au jour sous des stucs de style *churriguerresque* dans la chapelle de la Séo à la cathédrale de Saragosse.

Du reste, comme le dit M. Post, on ne peut faire du voyage de Jean van Eyck « le fait spécifique » marquant le point de départ de l'influence flamande sur l'art espagnol. Et cela pour diverses raisons. Tout d'abord ce voyage, qui dura dix mois à peine, promena le peintre dans toutes les régions de la péninsule, de Saint-Jacques de Compostelle à Grenade, sans compter sa mission diplomatique et matrimoniale en Portugal. Nulle part il ne put s'arrêter assez longtemps pour former des élèves et créer une école. Il faut attendre plusieurs années avant de constater les premières traces de l'influence des nouvelles méthodes de la peinture flamande chez les artistes espagnols. Enfin, écrit M. Post, lorsque les Espagnols commencent à imiter les flamands c'est moins de van Eyck qu'ils s'inspirent que des « autres maîtres de l'école de Tournai ».

Faisons toutes nos réserves pour ce terme: *Ecole de Tournai*, qui prouve que des livres à caractère tendancieux, comme ceux de feu Jules Destrée, peuvent encore impressionner un historien américain, peu familiarisé avec les recherches d'archives et dont l'érudition est avant tout livresque.

M. Post a cependant pris la peine de relever toutes les peintures tant flamandes que d'inspiration flamande qu'il a eu l'occasion de voir dans les diverses régions de l'Espagne, et ce voyage artistique est fort intéressant à faire en sa compagnie.

Il ne relève dans le nord-ouest de la péninsule que deux œuvres inspirées directement par van Eyck: *la Fontaine de vie* au Prado, copie librement interprétée par un Espagnol d'un original perdu, et *la Vierge et l'Enfant*, à la collégiale de Covarrubias, près de Burgos, copie interprétée

d'un autre original perdu, dont une réplique ou une copie est conservée à la *National Gallery* de Melbourne (Australie).

Si l'imitation de van Eyck se limite à si peu de chose, par contre, dit M. Post, qui croît encore à la personnalité distincte du « Maître de Flémalle » qu'il identifie avec Robert Campin, « la vogue de son disciple ou compagnon Roger van der Weyden en Espagne est établie d'une façon évidente ».

En effet, Roger occupe dans la péninsule une situation de premier plan. Isabelle la Catholique possédait de lui un triptyque de la Vierge, dont le panneau central et le volet gauche sont conservés à la chapelle royale de Grenade, tandis que le volet de droite se trouve au *Metropolitan Museum* à New-York. Une réplique de ce tableau, appartenant au Musée de Berlin, a figuré à l'exposition de Bruxelles en 1935. Certains critiques d'art, tel M. Tormo y Monzo attribuent cette œuvre à un élève ou imitateur de Roger, désigné sous le nom de Juan Flamenco.

La fin du XV^e siècle et les débuts du XVI^e virent se multiplier en Espagne les copies et les œuvres de l'atelier de Roger, parmi lesquelles il faut citer le *Saint Luc peignant la Vierge*, du Musée du Prado.

Pierre Christus, ce disciple de van Eyck, dont si peu d'œuvres sont connues avec certitude, est représenté en Espagne par des volets montrant l'un l'*Annonciation* et la *Nativité*, l'autre le *Jugement dernier*, qui, après avoir passé d'une église de Burgos à un couvent de Ségovie, furent acquis par le Musée de Berlin. Une *Madone*, provenant du monastère del Risco près d'Avila et actuellement au Prado, est également du pinceau de ce maître.

Les œuvres de Thierry Bouts sont nombreuses en Espagne, à commencer par les quatre panneaux de la *Vie de la Vierge* au Prado. Un triptyque de la *Passion*, jadis dans les collections d'Isabelle la Catholique, est actuellement conservé à la chapelle royale de la cathédrale de Grenade. Bouts exerça une grande influence sur Fernando Gallego, fondateur de l'école de Salamanque, et par l'intermédiaire de celui-ci eut un grand rayonnement dans tout le nord-ouest de l'Espagne.

Les inventaires des collections d'Isabelle la Catholique mentionnent plusieurs œuvres de Memling. C'est d'Espagne que nous est revenue la plus importante comme format des compositions de ce maître: les trois panneaux qui jadis décoraient les orgues de Santa-Maria la Real à Najéra. Cette œuvre, probablement acquise par Pierre et Antoine de Najéra, consuls de la nation d'Espagne à Bruges en 1480, se trouve actuellement au Musée d'Anvers. Avec ses dix-sept figures plus grandes que nature,

elle annonce déjà l'art décoratif de la Renaissance. La décoration en style *mudéjar* de l'étoile du Sauveur porte à croire que Memling a visité la péninsule.

Le maître brugeois de la *Légende de sainte Lucie* exerça aussi en Espagne une influence telle que plusieurs critiques d'art hésitent à lui laisser la *Sainte Catherine* du Musée de Pise, pour l'attribuer au peintre espagnol Bermejo.

Il n'est pas jusqu'aux maîtres des Pays-Bas septentrionaux, tels que Geertje tot Sint-Jan, dont Winckler croit reconnaître une *Crucifixion* dans les collections d'Isabelle la Catholique, qui firent sentir leur influence dans l'art espagnol.

Comme nous l'avons dit les unions matrimoniales entre la maison régnante des Pays-Bas et celle d'Espagne, tout comme le développement de plus en plus considérable des relations commerciales resserrèrent encore à la fin du XV^e siècle les liens artistiques entre les deux pays et provoquèrent dans la péninsule une seconde vague d'influence et d'imitation.

Les derniers des grands Brugeois, Gérard David, et même des peintres de seconde importance, comme Adrien Ysenbrant et Ambrosius Benson, y eurent un succès énorme et y firent école. Si Quentin Metsys y est moins connu, au point qu'aucune de ses œuvres puisse y être identifiée avec certitude, par contre Jérôme Bosch clôt d'une façon brillante dans la péninsule la deuxième série des peintres flamands d'avant la Renaissance. Peut-être même séjourna-t-il en Espagne, où ses outrances de génie, son naturalisme brutal, tout comme sa tendance au grotesque étaient particulièrement appréciés. Dès 1516, Philippe de Guevara, qui fut le courtier de Charles-Quint pour ses acquisitions artistiques et qui écrivit sur les beaux-arts, collectionnait ses tableaux. On sait que ceux-ci étaient fort prisés par Philippe II qui acheta son chef d'œuvre le *Chariot de foire* pour la galerie de l'Escorial.

Comme nous l'avons dit, l'apogée de l'influence flamande en Espagne au point de vue de l'art correspond au règne d'Isabelle la Catholique. Nombreux furent nos compatriotes parmi les peintres de la cour. A commencer par le mystérieux Melchior Alaman, pour continuer par Miguel Zittoz, ou Sithium, identifié par Friedlaender, qui, plus tard, passa au service de Marguerite d'Autriche à Malines et se fit connaître sous le nom de *Meister Mechil* jusqu'à Reval, en Esthonie. C'était un portraitiste remarquable.

Mais, comme le prouvent ses nombreuses œuvres conservées à Palencia

et à Salamanque, le plus célèbre de ces peintres de cour fut Juan de Flandes, apparenté de si près par son art à Roger van der Weyden et à Gérard David, en même temps qu'au Maître de Moulins et aux peintres de l'école d'Avignon. Il importe de ne pas le confondre avec Juan Flamenca, ce disciple de Roger van der Weyden, dont nous avons parlé plus haut.

*
* *

Tandis que l'influence flamande pénétrait en Espagne par le nord, l'influence italienne s'y infiltrait par le sud, surtout à partir du moment où le royaume de Naples eut été acquis, en 1443, par Alphonse le Magnifique, roi d'Aragon. L'importance relative de ces deux influences est devenue un grand sujet de discussions entre les historiens de l'art. Si Pedro Berruguete, en Castille, et Rodrigo de Osoña, à Valence, sont, tout comme Aléjo Fernandez, en Andalousie, profondément influencés par les maîtres italiens de la fin du *quattrocento*, Maestro Alfonso et Bermejo, sans être exempts de toute influence italienne, restent cependant spécifiquement hispano-flamands.

L'explication de cette double influence doit se trouver dans l'importance acquise dans la péninsule ibérique par la très puissante école napolitaine. Or, il importe de remarquer que cette école napolitaine était elle-même sous l'influence de l'art flamand, plus grande même à Naples au milieu et à la fin du XV^e siècle, que dans n'importe quelle autre région de l'Italie.

La publication d'une lettre écrite le 4 mars 1524 à Marcantonio Michiel par Pietro Summonte sur l'art à Naples (1), a révélé le nom du peintre par lequel cette fusion s'opéra. C'est Colantonio, qui dans son retable de saint Vincent Ferrier, à l'église Saint-Pierre-Martyr à Naples, et dans son saint Jérôme, jadis à l'église Saint-Laurent et actuellement au Musée de la même ville, révèle une influence nettement flamande, dans la première de ces deux œuvres surtout. Seuls les types des personnages et les arrière-fonds sont d'inspiration italienne.

L'importance de cette influence napolitaine sur l'art espagnol contribue aussi à résoudre le problème du parallélisme entre Maestro Alfonso et Bermejo, d'une part, et d'autre part Antonello da Messina, dont, toujours d'après Summonte, Colantonio aurait été le premier maître.

L'influence italienne, pénétrant en Espagne par le sud, est donc elle-

(1) Publié par CICOGLA dans les *Mem. del R. Istituto Veneziano di Scienze, ecc.*, vol. IX, 1860, pp. 415-417.

même teintée d'influence flamande. C'est ce qui explique les difficultés que l'on a éprouvées à attribuer à Berruguete ou à Juste de Gand les portraits ornant le cabinet de travail de Frédéric de Montefeltre, au palais d'Urbino.

Mais, si on laisse de côté Berruguete, Fernandez, Rodrigo de Osoña et quelques peintres de l'école sévillane, on constate que toute la peinture espagnole antérieure à la Renaissance est profondément imprégnée d'art flamand.

C'est cet art qui prédomine dans l'œuvre de Jorge Inglés, comme dans celle du maître de l'*Annonciation de la maison d'Albe*, comme dans celle de Fernando Gallejo et de toute l'école de Salamanque et de Zamora. Par l'école du Gallejo, l'influence flamande rayonne dans le royaume de Léon, avec des peintres comme le maître de Palanquinos, découvert par M. Gomez Moreno; par la même école encore, elle conquiert la province de Palencia et elle pénètre dans la province de Burgos avec l'école d'Oña, avec Juan Flamenco, imitateur ou disciple de Roger, avec le « maître de saint Nicolas », avec le « maître des grandes figures ».

Tout imprégnés aussi d'inspiration flamande sont le « maître de la *Présentation de la Vierge* », au Musée de Buda-Pest, et le dénommé Carillo, avec sa jolie *Vierge à l'Enfant*, au Musée de Berlin.

La même influence flamande se fait également sentir dans l'école d'Avila, chez le « maître de Luna », chez les autres maîtres travaillant aux alentours de Tolède, chez Francesco Chacon, avec sa grande *Pietà* de Grenade, chez le « maître de saint Ildefonse » et dans l'école de Valladolid. Nous retrouvons encore cette influence chez Pierre Diaz d'Oviedo et, avec son école, dans toute la Navarre, comme aussi chez le « maître de Ségovie » et chez le « maître de Siguenza ». Tous, à des degrés divers, mais toujours nettement perceptibles, subissent, sous toutes ses formes, l'influence de nos grands maîtres de l'école flamande du XV^e siècle. Semblable constatation peut être faite pour la peinture en Aragon.

Bien que, pour des raisons d'ordre géographique surtout, l'influence de l'art flamand paraisse moins sensible dans les régions de l'est de l'Espagne, c'est cependant en Catalogne que nous trouvons l'œuvre qui a le plus servilement imité les productions de Jean van Eyck. Il s'agit du fameux tableau de Luis Dalmau, représentant les échevins de Barcelone en prière devant la Vierge et l'Enfant. Le contrat de commande de cette œuvre est daté du 29 octobre 1443, soit onze ans à peine après que l'immortel chef d'œuvre de l'Adoration de l'Agneau eut été inauguré dans le chapelle funéraire de Josse Vydt. La Vierge et l'Enfant dérivent direc-

tement du tableau du chanoine van der Paele à Bruges, à la seule différence près que le petit Jésus est assis sur le genou gauche de sa mère; le trône de la Vierge est orné de statuette qui rappellent singulièrement celles ornant le lutrin des anges du polyptyque de Gand. Dans le tableau de Barcelone figure également un groupe d'anges chanteurs, copié presque textuellement de celui de Saint-Bavon. Il n'est pas jusqu'aux échevins de la grande ville catalane qui ne rappellent par leur attitude et par l'expression du visage la manière si caractéristique de Jean van Eyck de traiter le portrait. C'est manifestement de celui de Josse Vydt que Luis Dalmau s'est inspiré. De même encore, le saint André, patron de la ville de Barcelone, avec ses cheveux embroussaillés et sa grande barbe, reproduit littéralement le saint Jean-Baptiste du registre supérieur du chef d'œuvre entre les chefs d'œuvres de l'art flamand. Jamais non seulement l'inspiration, mais même l'imitation, n'ont été plus flagrantes qu'ici.

Un autre peintre catalan, connu sous le nom du « maître de Pedralbes », témoigne aussi d'une profonde admiration pour les modèles flamands. Il combine toutefois les leçons de ceux-ci avec le style proprement national de Jayme Huguet, qui fut le véritable chef de l'école de Catalogne à la fin de la période gothique.

*
* * *

Evidemment pour la plupart des peintres espagnols, même pour ceux les plus imprégnés de l'étude des modèles flamands, il ne s'agit pas d'une imitation servile; ils conservent tous une forte personnalité espagnole et combinent le style flamand avec leurs propres conceptions esthétiques, modifiant tout ce qui est trop étranger aux modes et aux traditions de leur pays.

Comme partout où pénètre une inspiration étrangère, les peintres espagnols transforment, parfois inconsciemment, les types des personnages pour reproduire ceux de leur propre pays. Ils adoucissent la rudesse des traits nordiques pour donner à leurs personnages l'expression plus douce et plus souple des types latins et méridionaux. Ce n'est que dans l'apre pays aragonais que les artistes accentuent parfois encore la rudesse des types flamands.

Une autre différence se trouve également dans le coloris. Les peintres de la péninsule ne possèdent pas le brillant et la variété des couleurs qui illuminent la peinture flamande. Ils n'ont pas été formés, comme nos artistes du XV^e siècle, à l'école des miniaturistes. Du reste l'éclat de la couleur ne correspond pas à l'esprit sérieux des hidalgos de l'Espagne

du nord. Chose curieuse, ce pays de lumière et de soleil est dans sa peinture un pays de tonalités sombres. Si, à l'exception près du grand artiste catalan Luis Dalmau, les peintres espagnols abandonnent rapidement le procédé de la *tempera* pour le truchement plus riche des procédés techniques des Flamands, ils réduisent cependant la gamme des couleurs et préfèrent les tonalités sobres, montrant une prédilection marquée pour les harmonies de bruns et de verts.

Seule la magnificence de l'or les séduit. C'est pourquoi les fonds de tableaux avec paysages, dans lesquels excellent les Flamands, ne les conquièrent pas complètement. S'ils représentent à l'arrière plan des montagnes, des arbres et des maisons, ils les surmontent, le plus souvent, par un ciel tout en or. Même là où l'influence flamande est moins sensible, comme en Catalogne, très souvent le fond du tableau est entièrement en or, ce qui s'oppose à l'introduction de tout paysage ou accessoire.

Il faut cependant remarquer que, là où les peintres espagnols de cette époque font figurer des paysages et des édifices dans leurs tableaux, ceux-ci, qu'ils représentent des sujets profanes ou des sujets religieux, interprètent, parfois d'une façon étrange, des sites ou des architectures des Pays-Bas plutôt que ceux de la péninsule.

Notons aussi que les Espagnols se soucient peu de traiter scientifiquement les perspectives et l'anatomie. Leurs peintres, surtout au cours de la première période, considèrent le tableau comme un objet de décoration ou de dévotion, plutôt que comme la reproduction de la réalité. Ils négligent, en conséquence, de suivre les progrès réalisés par les Flamands au cours du XV^e siècle dans la façon de donner l'illusion de l'espace, spécialement dans la représentation des intérieurs. Ils restent donc très inférieurs à leurs modèles flamands pour tout ce qui concerne la technique et leurs plus grands artistes, comme Bermejo, restent bien inférieurs à van Eyck et même à Memling.

M. Post attribue cette infériorité au fait que, n'ayant pas été formés par l'habileté des miniaturistes, d'où procède l'art pictural des Pays-Bas, les Espagnols se sont vainement efforcés d'obtenir les mêmes effets que les Flamands, avec un pinceau plus large, sans avoir acquis la netteté des méthodes flamandes.

A ces défauts, le même auteur trouve des compensations. Tout d'abord dans la construction de l'image par un dessin énergique et expressif, rehaussé par la splendeur et l'aspect solennel dont les Espagnols ont toujours été friands. Il faut y ajouter leur goût pour les traits d'un réalisme pittoresque, dans lequel ils ont même dépassé leurs modèles flamands.

C'est ainsi que dans le retable de la Mejorada par Jorge Inglés, au Musée de Valladolid, on voit le lion de saint Jérôme dévorer un gigot.

De même les Espagnols s'appliquent à rendre les attitudes de leurs personnages avec un réalisme extrêmement vivant. Dans ce même retable de Jorge Inglés, les moines qui ensevelissent saint Jérôme extériorisent leur douleur avec une intensité d'expression qui rappelle celle des pleurants de Claus Sluter.

Telles sont les choses que les leçons de leurs maîtres flamands ont permis aux Espagnols de mieux atteindre.

En conclusion, on peut dire que, si, vers la fin du XV^e siècle, surtout dans les régions éloignées qui ne restèrent pas en contact permanent avec les nouvelles formules esthétiques de l'art flamand, les éléments empruntés aux grands peintres des Pays-Bas s'étaient entièrement nationalisés, par contre, dans les cercles en relations avec la cour des Rois catholiques et avec les milieux internationaux, l'évolution de la peinture espagnole continue jusqu'à la Renaissance à suivre tous les progrès de la peinture flamande.

Ce rapide exposé des relations intimes qui existèrent entre la peinture flamande et la peinture espagnole au XV^e siècle aura montré, espérons nous, tout l'intérêt qu'offre ce chapitre d'histoire de l'art. Sans diminuer l'importance et le mérite de travaux comme ceux de M. Post, qui se sont basés avant tout sur l'étude directe des œuvres picturales, il nous semble indispensable d'établir un contact étroit avec les archives espagnoles. Celles-ci nous livreront bien certainement des révélations sensationnelles. Il serait hautement souhaitable que nos historiens d'art entreprennent en Espagne des recherches systématiques, semblables à celles menées depuis quelques années en Italie, qui ont déjà donné de si heureux résultats. Il en résulterait de nouveaux apports à l'histoire du rayonnement de notre art national, dont nous sommes si légitimement fiers.

Vte CH. TERLINDEN.

LA PIERRE TOMBALE DE JEAN DE LA MARCK

Dans le mur qui longe l'avenue située en face du château d'Arenberg à Héverlé, près de l'ancienne auberge dénommée «la Cantine», se trouve encastrée, vers l'intérieur du parc, parmi d'autres de moindre importance, une pierre tombale remarquable par sa grandeur et surtout par sa figuration artistique, héraldique et historique.

Deux personnages, sculptés en demi-bosse, grandeur nature, occupent le centre: à gauche, un chevalier armé, barbu, nue-tête, les mains jointes; à droite, une dame, ayant également les mains jointes, coiffée d'un voile qui descend jusqu'aux pieds; un chapelet dépasse sa cape.

A leurs pieds est couchée une levrette, symbole de la fidélité; et à gauche du chevalier sont déposés ses gantelets.

Au-dessus du chevalier sont représentées les armoiries de *la Marck*: «Ecu penché portant une fasce échiquetée au lion issant contourné, timbré d'un heaume qui a pour cimier une tête de buffle ceinte d'une couronne échiquetée et sommée d'un lion issant entre deux cornes de buffle».

Ce sont les meubles avec lion issant que l'on trouve d'ordinaire dans les armoiries des comtes régnants de la Marck et des comtes de la Marck de la branche d'Arenberg et aussi à l'origine des branches de Lummen et de Sedan; mais ici sur la pierre tombale, le lion est contourné, exceptionnellement tourné à senestre.

Plus haut, dans un décor très fouillé, formé de motifs Renaissance (colonnets, rinceaux, têtes de mort et d'animaux, etc.), on voit, soutenus par deux enfants, à gauche un écu aux armes *d'Arenberg* (de gueules à trois fleurs de néflier d'or, 2 et 1), et à droite un écu aux armes de la famille de *Runkel* (d'argent à 3 pals de gueules au franc canton plein).

A droite et à gauche des personnages se trouvent, placés sur deux colonnes montantes, et entremêlés de décors et figurines, six écus armoriés dont nous parlerons plus loin. Tout au bas des colonnes, sur le socle, quatre lettres gothiques, R. Z. S. L. (?), initiales peut-être du nom du sculpteur, entourent deux figures grimaçantes.

Les armoiries placées au-dessus des personnages permettent de les identifier facilement: L'un représente *Jean de la Marck d'Arenberg*, seigneur de Lummen et de Seraing-le-Château († 14 août 1519), et l'autre son épouse *Marguerite de Runkel (ou Runckel)* (mariée le 26 novembre 1499, † vers 1547).

Sur un côté de la pierre tombale on peut encore lire une partie de l'inscription flamande qui encadrait autrefois le monument. Elle est écrite en caractères gothiques fleuris.

Nous reproduisons ce fragment de texte en le complétant, entre crochets, des mots manquants (1):

[HIER LIGET BEGRAVEN DIE WELGEBORĒ] JOHĀ VĀDER
MAERCK EN ARĒBURCH IN ZYNĒ LEVENE HEERE TOT LUMĒ
EN SERĒY [DIE OŪLEDEN ES A°XV°XIX DĒ XIII DACH
AUGUSTI].

Les écus armoriés qui sont aux deux côtés des personnages et les noms des familles auxquelles ils se rapportent, sont les suivants:

D'abord du côté du chevalier, les armoiries des familles au-dessus, *Virnenbourg*, *Virnebourg* (Rhénanie): d'or à 7 losanges de gueules (4-3), accolés en fasce;

au milieu, *Schoonhoven* (branche de Zundert): de gueules à 3 fleurs de lis d'or, accompagnées d'un lambel;

au bas, *Corswarem* (Looz, province du Limbourg): d'hermine à 2 fasces de gueules.

Du côté de la dame, les armoiries des familles:

en haut, *Wied* (Rhénanie): d'argent à 2 fasces de gueules (qui sont d'Isenbourg ancien);

au centre, *Raville ou Rollingen* (Luxembourg, Trèves): de gueules à 3 chevrons d'argent;

au bas, *Sirk, Sirck* (Lorraine): d'or à la bande de gueules chargée de 3 coquilles d'argent posées dans le sens de la bande.

Le tableau généalogique que nous traçons ici explique la parenté des deux personnages avec les familles dont nous venons de décrire les armoiries telles qu'elles se présentent sur la pierre tombale.

(1) Le texte a paru dans le livre du baron J. DE CHESTRET DE HANEFFE, *Histoire de la Marck*, Liège 1898, p. 210. L'auteur le publie d'après le manuscrit VAN DEN BERGH, qui se trouvait chez M. Léon Naveau et d'après un renseignement fourni par le chevalier de Borman. On remarquera qu'il n'y a que quelques retouches insignifiantes.



Pierre tombale de
Jean de la Marek d'Arenberg
et de Marguerite de Runkel
à Héverlé.

(Photo R. d'Udekem de Guertechin).



Épitaphe de Jeanne de Schoonhoven, épouse de Guillaume de La Marek,
au Musée de Louvain.

(Cliché Soc. Roy. d'Archéol. de Bruxelles).



Jean de la Marck mourut le 14 août 1519 (2); il fut enterré dans l'église de Lummen. En 1865, cette église fut démolie.

A cette occasion la Commission royale des Monuments délégua à Lummen le Comité de la province du Limbourg, composé du gouverneur de la province, le comte de T'Serclaes, de M.M. Schuermans et Jaminé, pour procéder à l'ouverture d'un caveau situé au milieu du chœur de l'église.

«Ce caveau, tant d'après les traditions que par les dimensions de la maçonnerie qui correspondaient à celles de la pierre de couverture qui en avait été enlevée et placée sous le clocher, a été reconnu pour être celui de la famille de la Marck.»

Le 23 janvier 1865 le Comité fit ouvrir le caveau et établit avec certitude l'identité de la sépulture; il y aperçut quatre cercueils en plomb ainsi qu'une inscription qui avait déjà été remarquée lors de la visite du caveau faite en 1698 et qui était mentionnée dans les documents de l'église (3).

Parmi eux se trouvait le cercueil de Jean de la Marck d'Arenberg; il en fut retiré par les soins de la famille d'Arenberg et le 16 octobre 1872 conduit à Enghien et déposé dans la crypte de l'église des Pères Capucins.

En même temps, et dans les mêmes circonstances, furent retirés et également amenés à Enghien en octobre 1872, les cercueils du fils de Jean de la Marck d'Arenberg, Jean II de la Marck, (+ 15 décembre 1552), époux de Marguerite de Wassenaer (+ le 24 mars 1557), et de sa fille, la comtesse Odile de la Marck (+ 3 janvier 1558), épouse de Philippe comte de Virnenbourg, comme je l'indique dans une notice sur les « Sépultures de la famille d'Arenberg au couvent des Capucins à Enghien » (4).

On a vu que la pierre tombale qui recouvrait le caveau de la famille de la Marck, de grande dimension, avait été placée sous le clocher de l'église, lors de la visite du Comité de la Commission des monuments. Elle fut emmenée à Héverlé en 1913, venant d'Enghien. Le transport de cette masse, lourde de plusieurs milliers de kilos, fut, d'après les rapports de ce temps, tout un événement!

Un peu endommagée en cours de route, elle fut réparée, consolidée, puis scellée dans le mur du parc où elle se trouve aujourd'hui. Elle mesure 1,85 m. de largeur et 2,65 m. de hauteur; elle est de teinte grisâtre.

(2) Une ancienne inscription qui se trouve sur son cercueil déposé dans la crypte de l'église des Capucins à Enghien porte la date du 18 août.

(3) Commission royale des Monuments, Comité de la Province de Limbourg, séance du 24 avril 1865. (*Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg*, Tongres 1878, tome XIV, annexe fol. XIV et XV).

(4) LALOIRE Ed., *La Seigneurie d'Enghien*, Enghien 1914-1922, pp. 154-155. (Extrait des Annales du Cercle archéologique d'Enghien, t. VIII).

Jean de la Marck seigneur d'Arenberg, épouse † vers 1470	Anne Comtesse de Virnenbourg † après 1473	Jean de Schoonhoven seigneur de Zundert, épouse † 1435	Elisabeth de Corswarem
--	--	--	------------------------------

Guillaume de la Marck ou d'Arenberg surnommé «la Barbe» ou le «Sanglier des Ardennes» seigneur de Lummen † 18 juin 1485	Jeanne de Schoonhoven dame de Zundert épouse † 18 mars 1506
---	---

Jean de la Marck d'Arenberg,
seigneur de Lummen, de Seraing-le-Château,
† 14 août 1519,
épouse le 26 novembre 1499 Marguerite de Runkel.

Thierry de Runkel (1481) épouse	Anastasia comtesse de Wied, dame d'Isenbourg	Jean de Raville épouse	Marguerite de Sirck
------------------------------------	--	---------------------------	------------------------

Guillaume seigneur de Runkel et d'Isenbourg	épouse Ermengarde de Raville
--	------------------------------

Marguerite de Runkel
† vers 1547,
épouse le 26 novembre 1499 Jean de la Marck d'Arenberg.

D'après M. Félix Kaisin, professeur à l'Université de Louvain, Directeur du Musée de Géologie, qui en a examiné un fragment, elle paraît être de marbre noir.

Dans le croquis généalogique que nous avons donné ci-dessus, on a vu que la mère de Jean de la Marck d'Arenberg était Jeanne de Schoonhoven, dame de Zundert et de Lummen, épouse de Guillaume de la Marck. Elle est morte le 18 mars 1506 et fut inhumée également en l'église de Lummen.

Nous trouvons dans une étude écrite récemment par le comte d'Arschot Schoonhoven (5), les renseignements suivants qui se rapportent directement à l'objet de cette notice:

« Jeanne fut inhumée en l'église de Lummen, où sa pierre tombale subsistait encore à la fin du XVIII^e siècle. Dans la suite, elle fut enlevée; et en janvier 1865, lors de la démolition de l'église, elle se trouvait sous le clocher. Le baron de Borman en possédait un frottis qu'il a bien voulu nous donner. Puis elle disparut et on gardait peu d'espoir de la retrouver lorsqu'on apprit en 1928 qu'elle était à l'abbaye de Sainte-Gertrude à Louvain. Elle avait sans doute été transportée au château d'Héverlé en octobre 1872, avec les cercueils de la famille d'Arenberg; les cercueils continuèrent leur route vers Enghien, la pierre resta à Héverlé. Après la guerre, l'abbé Thierry la fit placer dans son musée de l'ancienne abbaye de Sainte-Gertrude, à Louvain. Ce petit monument mesure environ 1,65 m. de largeur sur 55 centimètres de hauteur. Au milieu, un cartouche rectangulaire, de 47 centimètres sur 33,5 centimètres, porte l'inscription suivante en lettres gothiques:

HIER LIGHT BEGRAVEN DIE
WAL GHEBORĒ VRAUWE
VRAUWE JOANNE VAN
SCOENHOVE, WEDEWE VĀ
WILĒ SALIGER HER WILLĒ
VĀDER MAERCK ENĀ ARE
BURCH RIDDER. [S]Y STERF
A° XV°VI DĒ XVI[II]° Ī MAERTE. (6)

(5) *Les d'Arschot de Schoonhoven, branche de Zundert. (Annales de la Société royale d'archéologie de Bruxelles, tome XLI, Bruxelles 1937, pp. 110-111).*

(6) Ce texte figure également, en caractères gothiques fleuris, dans le livre du baron J. DE CHESTET DE HANEFFE, *Histoire de la Maison de la Marck*, p. 204.

Dans la séance du Comité limbourgeois de la Commission royale des monuments tenue à Tongres le 26 mars 1868, l'architecte Jaminé fit connaître que lors des fouilles pratiquées

« Le cartouche est tenu par deux enfants curieusement accoutrés. Cette pierre en surmonte une autre de mêmes dimensions, sur laquelle le cartouche et les deux tenants sont remplacés par un écu parti: au 1, trois pals au franc canton à sénestre; au 2, La Marck; l'écu flanqué à dextre d'un M, à sénestre d'un I, reliés par des lacs d'amour passant derrière l'écu. Il s'agit sans doute d'une partie de la pierre tombale de Jean de La Marck, fils de Jeanne de Schoonhoven et de Guillaume, et de son épouse Marguerite van Runckel. »

La pierre tombale de Jean de la Marck et de son épouse Marguerite de Runckel existe en entier à Héverlé, c'est elle qui fait l'objet de notre étude.

De l'examen des deux pierres dont parle la notice du comte d'Arschot, (planche V, p. 96) (7), nous croyons pouvoir émettre cette hypothèse:

La grande pierre tombale d'Héverlé n'aurait pas été sculptée pour être couchée sur le sol, ni placée dans un mur, étant donnés ses dimensions et son poids; elle constituerait plutôt la table d'un mausolée. Des tombeaux érigés de cette façon existent dans bien des églises.

Cette opinion est confirmée par le rapport du Comité limbourgeois de la Commission des monuments: celui-ci fait mention « des dimensions de la maçonnerie du caveau », puis ajoute ces mots « caveau voûté et entouré d'une maçonnerie qui était destinée à supporter le monument extérieur » (8).

Marguerite de Runkel est morte après son mari, Jean de la Marck; on peut raisonnablement supposer — vu ce que l'on en connaît — qu'elle a été inhumée dans le même caveau que son mari, sous la pierre tombale que nous décrivons ici et qui reproduit leurs deux effigies.

Pour rappeler son souvenir, on aurait placé sur le devant du monument funéraire, comme un antependium, la plaque aujourd'hui conservée au musée de Louvain, portant les armoiries de la Marck et Runkel, l'écu posé entre un M, à dextre, et un I, à sénestre, initiales des prénoms Marguerite et Jean. Les mesures de la largeur de la pierre tombale d'Héverlé et de la plaque de Louvain semblent confirmer notre hypothèse.

au cimetière à Lummen pour la reconstruction de l'église, on avait découvert une pierre tumulaire, dont l'inscription fut publiée dans le *Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg*, t. XIV, fol. XCIII. Il en fit un calque, qui fut communiqué au chevalier de Borman, lui aussi membre du Comité du Limbourg.

C'est ce document que le baron de Chestret publie dans son livre; il se rapporte évidemment à la pierre tombale actuellement conservée au musée de Sainte-Gertrude à Louvain, et que donne le comte d'Arschot dans son étude.

(7) Nous remercions le comte d'Arschot pour l'amabilité qu'il a eue de nous autoriser à reproduire le cliché de ces pierres.

(8) *Bulletin de la Société scient. et littér. du Limbourg*, t. XIV, f. XIV.

Toutefois le comte d'Arschot, dans son étude, fait remarquer à ce propos que les armoiries et les chiffres des deux époux ne sont pas en place régulière: ceux de Jean de la Marck devraient se trouver à dextre et ceux de Marguerite de Runkel à sénestre. Cette disposition a-t-elle été voulue pour en laisser l'honneur à l'épouse?

Quant à la seconde pierre du musée de Louvain, qui reproduit l'épithaphe de Jeanne de Schoonhoven: son mari, Guillaume de la Marck avait été enterré à Maestricht; elle est morte longtemps après lui et, dame de Lummen, fut inhumée en l'église de ce lieu. On peut admettre qu'elle fut également mise dans le caveau de son fils Jean de la Marck. Une plaque aurait été gravée pour rappeler aussi son souvenir — la plaque du musée de Louvain, à laquelle est consacrée l'étude du comte d'Arschot et dont l'inscription est donnée ci-dessus — et aurait été appliquée sur le grand monument funéraire de Jean de la Marck, derrière ce monument, comme pendant de l'autre plaque, une espèce de « postpendium ».

Tout cela suppose que le tombeau de Jean de la Marck-Runkel était surélevé, érigé en mausolée, et placé comme tel au-dessus du caveau, au milieu du chœur de l'église.

A propos de la pierre tombale de Jean de la Marck-Runkel que nous avons ici décrite et commentée, et des écus armoriés qui l'ornent, nous croyons bon de faire connaître, d'après une publication de Léon Naveau, la mention de deux vitraux dont l'un porte les mêmes armoiries.

Voici en quels termes ils sont décrits: (9)

« Deux vitraux, portant:

l'un, une inscription allemande rappelant Guillaume comte de la Marck, libre seigneur de Lummen, seigneur de Seraing, voué héréditaire du marquisat et pays de Franchimont, 1562, avec les armoiries de ce seigneur et ces quartiers: *La Marck*, (*Schoonhoven*), comte de *Vernenburgh*, comte d'*Elst* (?), comte de *Ronkel*, baron de *Roling* (*Rolinghen*), comte de *Wiede*, (*Syrck*);

et l'autre, un blason, parti aux armes de *La Marck* et de *Wassenaer*, avec heaume et cimier, 1562; la devise: « Toujours sera », et les quartiers suivants: baron de *Wassenaire*, baron de *Halewyn*, prince de *Mortagne*, baron *Wassenaire*, de *Ghistel*, comte d'*Egmont*, comte de *Werdenbergh*, baron d'*Erkel*, duc de *Wirtemberg*. »

(9) Léon NAVEAU, *Analyse du Recueil d'épithaphe des Le Fort*, Liège 1899, p. 306, article n° 1887. Ce recueil, composé par Le Fort, père et fils, hérauts d'armes de la principauté de Liège, au commencement du XVIII^e siècle, est conservé aux archives de l'Etat à Liège.

L'auteur les reproduit, mais il en ignore la provenance.

Ces vitraux ont été érigés en l'honneur de Guillaume II, comte de la Marck, baron de Lummen, le chef des « Gueux de mer », connu sous le nom de *Lumey*. Né en 1542, mort en 1578, il était fils de Jean II de la Marck et de Marguerite de Wassenaer; petit-fils de Jean de la Marck d'Arenberg et de Marguerite de Runkel. Cette parenté explique les armoiries des vitraux décrites plus haut.

Nous croyons pouvoir, en terminant, exprimer le vœu que l'Université de Louvain mette à l'abri du gel et de la pluie la grande pierre tombale d'Héverlé si intéressante au point de vue architectural, héraldique et historique! Sa place, semble-t-il, la mieux indiquée, serait dans le château d'Arenberg à Héverlé, soit dans la cour d'honneur, soit mieux encore, sous la voûte du couloir, à l'entrée du château.

Ed. LALOIRE et R. d'UDEKEM de GUERTECHIN.

L'EX-LIBRIS DU GRAND BATARD DE BOURGOGNE.

Parmi ses douze descendants illégitimes catalogués, le bon duc de Bourgogne Philippe eut, de Jeanne Lemaire dame de Presles — fille d'un artiste de sa cour Jean Lemaire — un fils Antoine, dit le Grand Bâtard, qui fut un prince opulent, protecteur des lettres. Les manuscrits de sa librairie portent la devise :

Nul ne s'y frote
 $\bar{O}b$ de bourg^{ne} (1).

La seconde ligne contient deux abréviations, dont la première seule mérite attention. On trouve cette devise, notamment, à la fin du volume calligraphié par David Aubert en 1458, qui copiait *Le Roman de Gillion de Trazegnies* conservé dans la Bibliothèque de Mgr le duc de Croij, à Dülmen.

C'est le commentateur de ce roman M. Bayot, qui attirait notre attention sur cet \bar{ob} inexpliqué (2): « Dans le manuscrit, le *b* du mot *ob* a sa » haste tranchée par une barre horizontale ondulée. Comment faut-il » lire ce mot? M. Delisle (3) a imprimé *ob* sans rien ajouter à ce sujet. » Schultz (4) a cherché mais en vain à résoudre l'abréviation et, pour » ma part, je ne parviens pas non plus à en donner une explication » satisfaisante ».

Voilà donc quel était l'état de la question en 1903. Depuis lors, la littérature à son sujet foisonne et vise ce même ex-libris figurant sur le Froissart de Breslau, dont parlait le Dr Schultz.

Foerster et Lindner (5), deux auteurs allemands proposent de voir dans \bar{ob} un seul mot qui serait l'abréviation de *obèle* — *obelisé* ou *obelard*, qu'ils forgent et tirent d'un *obelus* latin dont le sens reste douteux mais où ils découvrent la signification de bâtard.

Boudot, Forcellini et Theil (6) résolvent \bar{ob} par *obscurus* ou *obscultus*, traduits par : bâtard — ou de basse extraction ! M. de Mély (7) adopte

(1) Voir -fac-simile dans Laborde : *De l'organisation des bibliothèques de Paris*, Paris 1845, 8°, p. 24, et sur la planche accompagnant l'article de M. Lauer, dans *Bul. de l'Ecole des chartes* 1923.

(2) *Le Roman de Gillion de Trazegnies*, par Alph. Bayot. Londres et Paris 1903, p. 23 et note 1.

(3) LÉOP. DELISLE : *Le cabinet des m.s. de la Bibl. Impériale de Paris*. Hist. gén. de Paris, T. I, p. 71, note 6. Paris, impr. impériale, 1868, in-4°.

(4) Dr M. SCHULTZ : *Beschreibung des Breslauer Bilderhandschrift des Froissart*, p. 7.

(5) Cités par M. LAUER. Voir ci-dessous.

(6) Cités par M. DE MÉLY. Voir ci-dessous.

(7) *Bull. de la Société des Antiquaires de France*, 2^e trimestre, 1923, pp. 209 et seq.

tout d'abord cette même hypothèse, après avoir suggéré et rejeté, avec toutes bonnes raisons, le mot *ober*, qui signifierait : *baron*. Nul ne s'y frotte (au) baron de Bourgogne ?

Mais, plus tard (8), ce fut l'adjectif *obliquus* qui eut sa préférence, sans la justifier, comme le démontre M. Lauer (9).

Tout cela nous paraît incohérent. Que viendraient faire, dans le corps d'une devise française, ou ces mots inusités latins ou cet étrange mot tudesque ? Et comment admettre qu'Antoine eût introduit dans sa devise personnelle un de ces mots péjoratifs déguisant son état de bâtard ? Grand seigneur, il ne songeait pas et n'eût pu réussir à la cacher cette bâtardise qui n'était, à l'époque, aucunement une tare.

Le Dr Schultz, dont nous avons déjà cité le nom, voyait dans ces deux lettres un *o* phonétique pour *au* et l'initiale du mot bâtard : Nul ne s'y frote au bâtard de Bourgogne. Voilà qui n'est, au moins, pas tiré par les cheveux ; c'est simple et satisfait la raison, mais point la science, car celle-ci nous apprend que *o* phonétique pour *au* n'apparaît pas avant le XVI^e siècle. Mais, de cela, peut-être, y a-t-il quelque chose à retenir, sur quoi nous reviendrons tout à l'heure.

M. Lauer (1), enfin, comparant cette devise calligraphiée avec le paraphe du prince veut que celle-là ne soit que la forme schématisée de celui-ci et signifie tout simplement, mais par une graphie maladroite du copiste : Antoine, bâtard de Bourgogne. Son meilleur argument est que le *b* barré a régulièrement le sens de bâtard au XV^e siècle. On le constate, c'est bien vrai, jusque dans la sigillographie. Remarquons pourtant que cette conclusion est inattendue, car les préliminaires de l'auteur notaient :

« Les lettres *O* et *b* barré sont toujours liées et presque constamment » encadrées de deux points, ce qui paraît indiquer qu'elles appartiennent » à un seul mot. »

Ne nous attardons pas à ce reproche, mais faisons la remarque, pour notre part, de n'avoir pas observé que ces lettres fussent liées ni que les points fussent constants, et attirons l'attention sur ce détail que la barre sommant le groupe des deux lettres *ob* s'étend jusqu'à la haste de ce *b* ; elle peut, à notre sens, indiquer une abréviation du premier mot.

Ceci dit, posons la question : toutes ces explications sont-elles satisfai-

(8) *Ib.*; 2^e trimestre, 1930, pp. 125 et seq.

(9) *Ibidem.*

(1) *Déchiffrement de l'ex-libris du Grand-Bâtard de Bourgogne*, par M. LAUER, dans *Bibl. de l'école des chartes*, 1923, pp. 298 et seq. et *Bul. de la Soc. des antiquaires de France*, 1930, 2^e trimestre, pp. 126 et seq.

santes ? Devons-nous accepter la dernière et admettre que l'ex-libris du prince se composait d'une sentence brève, assez mal venue : *Nul ne s'y frote*, suivie d'une signature mal copiée ? Nous proposons une lecture que nous croyons neuve et qui nous charme par son pittoresque.

Pourquoi s'obstiner à résoudre l'abréviation par achèvement du mot dont l'initiale serait la lettre *b* ? et ne pas admettre :

Nul ne s'y frote
Ou b de bourgogne ?

Ou (in illum), pour *au* (ad illum) est une confusion observée dès le XIV^e siècle. L'abréviation marquée par un trait horizontal supérieur, on la trouve qui somme la lettre *O* pour indiquer l'élision, soit d'une consonne, comme dans *cōtrasigillum*, soit d'une voyelle, comme dans *Cōd* pour *Coudun*, soit d'un groupe de voyelles, comme dans *D-s*, pour *Deus* (1).

Notre lecture paraît donc correcte. Mais, que peut bien signifier : *Nul ne s'y frote* — au *b* de bourgogne ? Nous pensons que ce *b* n'est autre que l'emblème bourguignon par excellence, le briquet ou fusil de la Toison d'Or, qui a la silhouette d'un *b* majuscule : *Nul ne s'y frote au b* — c'est-à-dire au briquet — de Bourgogne, maxime d'autant plus ingénieuse que c'est, en effet, le frottement qui, du briquet, fait jaillir les étincelles. Ce n'est pas nous qui avons, le premier, discerné ce qui saute aux yeux de tout qui a pu voir un collier de la Toison d'Or, cette ressemblance de ses briquets avec deux *B* entrelacés. Des auteurs le décrivent sommairement ce briquet ou ce fusil, en le nommant un *B* et Croonen-dael (1) décrit le blason de Constantinoule : une croix cantonnée de quatre lettres *B* par aucuns appelez fusils.

Ne nous leurrions pas ; à notre explication nous voyons une objection : Pourquoi le calligraphe a-t-il fait de ce *B*, un *b* minuscule qui n'évoque rien ? Répondons qu'il l'a fait, tout comme le *b* initiale de Bourgogne.

Notre solution expliquant cette lettre *b* par une espèce de rebus dans le goût de l'époque nous paraît acceptable ; elle est pittoresque et plaît à l'esprit.

A. HUART.

(1) Voir DEMAY : *Paléographie des sceaux*, passim.

(1) *Chronique du Pays et conté de Namur*. T. II, p. 499 et note.



LAMBERT SUAVIUS

GRAVEUR LIEGEOIS DU XVI^e SIECLE

BIOGRAPHIE

Parmi les noms de ceux qui illustrèrent la Renaissance septentrionale, celui de Lambert Suavius n'est pas le moins attachant; il est cependant peu d'artistes dont la biographie ait été aussi mal établie que la sienne.

C'est à J. S. Renier que revient le mérite d'avoir établi l'importance de son œuvre gravé, mais le catalogue général qu'il publia en 1877 doit être revu et complété (1); aussi bien, les notes que nous avons réunies ici pourront-elles servir d'introduction au catalogue et à l'étude des œuvres de Suavius que nous préparons.

Bien que Vasari ait cité individuellement Lambert Suavius (2), von Sandrart écrivit que ce dernier et Lambert Lombard n'étaient qu'un seul et même personnage (3). Mariette (4) et Passavant (5) rectifièrent l'erreur, mais de nombreux historiens de l'art jusqu'au milieu du XIX^e siècle confondirent les deux artistes.

Il importe tout d'abord d'indiquer que le véritable nom du graveur liégeois est Zutman. Ce nom fut orthographié de différentes manières telles que Suderman, Suetman, Zoetman, Zoutman, Zuetman, Zutmanne etc... Il est certain que ces diverses formes ne facilitèrent pas la tâche des historiens; elles firent même identifier abusivement l'artiste liégeois avec Sustris, peintre hollandais du XVI^e siècle et Suttermans, peintre anversois de la même époque.

Lambert Zutman sacrifia à la mode du XVI^e siècle et transforma son nom en Suavius (6). Ce dernier se remonte sous les formes de Soave, Soete, Suave, Suavie et Suavio.

(1) J. S. RENIER, *Lambert Suavius de Liège*, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, t. XIII, 1877, pp. 245-326.

(2) G. VASARI, *Les vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, trad. de Ch. Weiss, t. II (3^e éd., Paris, s.d.), p. 711.

(3) VON SANDRART, *Teutsche Académie*, t. II (Nuremberg, 1679), p. 69.

(4) MARIETTE, *Abeceario*, publié par MM. Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon, t. V (Paris, 1858-1859), p. 280. (Archives de l'Art Français, t. X).

(5) PASSAVANT, *Le peintre graveur*, t. III (Leipzig, 1862), p. 109, note 10.

(6) Le nom de Zutman ou *soet man* qui signifie *homme doux*, aurait dû se traduire en *suavis*. La forme *suavius*, ainsi que nous le faisons fort pertinemment remarquer M. Ed. Poncelet, est un comparatif neutre qui se trouve dans la devise « Nil Deo suavius ».

Le graveur liégeois fut le premier membre de la famille qui adopta le nom de Suavius et bien que la forme latine de son nom n'ait pas été employée dans tous les actes officiels qui le concernent, ni perpétuée par ses enfants, nous lui garderons le nom de Suavius, nom qu'il a si bien consacré par son talent.

Lorsque les historiens voulurent établir l'origine et la généalogie de la famille Zutman, ils se servirent tous (7) des notes laissées par l'héraldiste liégeois Louis Abry (1643-1720). Ici encore il y eut mécompte car les notes de l'héraldiste étaient inexactes. Louis Abry a écrit que la famille Zutman, originaire de Maestricht, s'était fixée à Liège au début du XV^e siècle, que le chef de cette famille, Lambert Zutman, « sculpteur fameux » avait travaillé au portail de la cathédrale Saint-Lambert, qu'il avait eu deux fils; « Lambert, surnommé Suavius, aussi sculpteur, et Henri Zutman, orphèvre », que ce dernier avait « engendré Lambert et Henri, tous deux orphèvres qui ont produit une postérité nombreuse jusqu'à notre temps. Dudit Suavius, sculpteur, sont nés un autre Lambert, Daniel, Guillaume, et autres, qui se sont nommés indifféremment Zutman et Suavius jusqu'à l'an 1570 » (8).

La légende se mêlait ainsi à la vérité.

Nous ne voulons pas établir ici la généalogie de la famille Zutman. Le lieu d'origine de cette famille reste inconnu mais sa présence est attestée à Liège dès le début du XV^e siècle.

Le père de Lambert Suavius est Henri Zutman, orfèvre, dont l'activité artistique s'étend dans la première moitié du XVI^e siècle (9). Certains actes l'appellent Henri l'ainé pour le différencier d'un de ses fils prénommé également Henri.

Maître Henri Zutman n'eut pas moins de treize enfants. Nous ne con-

accompagnant le dixain publié par le graveur (voir p. 36). Pour que son nom soit à la mode du temps et se termine en « ius », l'artiste n'hésita pas à faire du comparatif un positif et adopta ainsi le nom de *Suavius*.

(7) SAUMERY, *Délices du Pays de Liège*, t. V (Liège, 1744), p. 310. Baron de VULLENFAGNE, *Recherches sur l'Histoire de la ci-devant Principauté de Liège*, t. II (Liège, 1817), pp. 281-284 et p. 299. Cf DE BECDELÈVRE, *Biographie Liégeoise*, t. I (Liège, 1839), pp. 201-202. J. S. RENIER, *op. cit.*, pp. 245 ss. Marguerite DEVIGNE, *La sculpture Mosane*, Bruxelles, 1932, pp. 122-128 et p. 269 et dans *Biographie Nationale*, t. XXIV, 1926, col. 219-232.

(8) L. ABRÏ, *Les hommes illustres de la Nation liégeoise*, édit. par H. Helbig et S. Bormans, Liège, 1867, p. 162.

(9) Nous tenons à remercier tout d'abord M. Ed. Poncelet, Président de la Commission Royale d'Histoire, qui a bien voulu mettre ses notes d'archives à notre disposition et nous a permis ainsi de réfuter des erreurs répétées jusqu'à nos jours. Nous tenons aussi à présenter nos meilleurs remerciements à M. L. Lebeer, Conservateur au Cabinet des Estampes, qui a bien voulu lire notre manuscrit et nous faire part de nombreuses et judicieuses remarques.

naissons pas la date exacte de leur naissance. Lambert, qui naquit probablement vers 1510, devait être un des aînés, car, après la mort de son père en 1541, il intervint en de nombreuses occasions pour sauvegarder les droits de ses frères et sœurs mineurs (10).

En ce début du XVI^e siècle, au moment où Maître Henri Zutman exerçait son talent (11), le pays de Liège connaissait, grâce au règne réparateur d'Erard de la Marck, une efflorescence artistique particulièrement brillante. Restaurateur de la paix, du commerce, de l'industrie et des finances, le prince-évêque, mécène intelligent et somptueux, avait subventionné tant de constructions et commandé tant d'œuvres d'art qu'il méritait d'être appelé « le père du pays » (12).

L'activité artistique que ce prince-évêque suscita dans la principauté, offrit aux Liégeois de nombreuses occasions de manifester leurs talents, elle détermina même les Pallardin, les von Trier et d'autres artistes étrangers à s'installer à Liège.

Ainsi, tant pour répondre aux besoins du moment que pour continuer la tradition familiale, nous voyons Lambert, Henri, Johan et Piron, fils d'Henri Zutman, embrasser le métier d'orfèvre, — plusieurs de leurs sœurs épousèrent également des orfèvres —. C'est probablement dans l'atelier paternel qu'ils reçurent leurs premières leçons.

L'année 1539 paraît être le début de la carrière de Lambert. C'est en effet à cette date qu'il se marie, qu'il acquiert une maison et achète « une pointe de diamant » (13). Ce détail semble bien se rapporter à la technique de la gravure; nous le reprendrons quand nous étudierons la manière de graver de Suavius.

La femme de Lambert Suavius était une des filles de Nicolas Le Cœur, libraire, installé à Liège, près de l'église des Frères Prêcheurs (14).

La maison où le jeune ménage s'installa était située sur Merchoul, paroisse de la Madeleine; elle comprenait « scailée » (cour) et « puisette »

(10) Le 26 janvier 1540, Henri Zutman avait promis de fournir à son fils Jehan, futur mari d'Elisabeth Henrix, des instruments et matière d'or concernant la profession du métier d'orfèvre (Conventions et Testaments, 1543-1546, f. 193, Archives de l'Etat, Liège). Le 20 février 1545, Lambert, fils de feu Henri Zutman protesta de non préjudice, tant pour lui que pour ses frères, Piron, Henri et Johan Marckon, son beau-frère, et comme tuteur de Jehanne, Hubert, Catherine, Marie, Barbe et Marguerite. Cet acte ne cite pas Anne et Françoise qui avaient épousé respectivement Denis Marteau et Henrick d'Aix.

(11) . PONCELET, *Les auteurs du buste reliquaire de Saint-Lambert*, dans *Leodium*, t. XXVIII, 1935, pp. 3-20.

(12) GUICHARDIN, *Description de tous les pais-Bas*, Anvers, 1582, p. 486.

(13) Le 15 janvier 1539, Lambert l'orfèvre a acheté à Johan de Montlieu une pointe de diamant. Echevins de Liège, paroisse, 1538-1539, fol. 120 v^o, A. E. Lg.

(14) Une autre fille de Nicolas Le Cœur, Anne, avait épousé le 22 octobre 1535 « Jamin, fils de Johan Malcortoy de Tilve ». Métier des Merciers. reg. 58. p. 8. A.E.Lg.

(puits), et joignait « d'un côté à la maison de Stockice, d'autre côté au cimetière de la Madeleine » (15).

Bien que Jehanne, veuve de Nicolas Le Cœur, sa belle-mère, lui ait transporté en 1539 ses droits viagers à sa maison « seante auprès des frères prêcheurs en Ile » (16), et qu'il ait acheté en 1545 « une maison et dépendances seante en Souverain Pont » (17), Lambert Suavius garda sa maison en Merchoul et en fit sa demeure habituelle; il l'occupait encore en 1551 (18).

Lambert Suavius eut quatre enfants: Art (Arnold), Hélène, Daniel et Guillaume (19).

C'est en 1541 (20) et en même temps que ses frères Johan et Henry et son beau-frère Johan Marckon qu'il releva le bon métier des orfèvres (21). Ce métier était une des plus anciennes et des plus importantes corporations liégeoises. Il groupait les artisans qui employaient de l'or, tels que les orfèvres proprement dits, les brodeurs, les graveurs, les peintres, les verriers, les selliers, les éperonniers, les bourreliers, les fabricants d'épées et d'étriers. Au XVI^e siècle, on y incorpora les imprimeurs et les relieurs (22).

Les capacités que devaient posséder ceux qui aspiraient à la maîtrise,

(15) Lambert Suavius avait acheté cette maison à Jean delle Sarte le 10 novembre 1539. Echevins de Liège, reg. 17, fol. 5 v^o et reg. 65, fol. 255 v^o. A.E.Lg. — Le quartier de la Madeleine a subi au cours du XIX^e siècle d'importantes modifications. La maison de Suavius a disparu lors du percement de la rue Léopold actuelle.

(16) La maison de Nicolas Le Cœur joignait « vers Saint Paul aux représentants Raes de Choquier l'ainé » et allait « hors paderrière sur Myngirue ». Lambert Suavius la loua à Maître Albert de Saucy, avocat, moyennant une rente annuelle de 105 florins pour lui-même et de 3 florins pour les Frères Prêcheurs. Cette maison s'appela plus tard à « l'Oliphant ». Lambert Suavius céda probablement les droits qu'il y avait, car cette demeure ne passa pas à sa famille. Echevins de Liège, Bernimolin, reg. 16, fol. 226 v^o, A.E.Lg.

(17) Le 8 octobre 1545, Damoiseau Hubert de Vaul dit de Mouhin, transporta en héritage à maître Lambert Zutman, orfèvre, citain de Liège, une maison et dépendances en laquelle habite par louage Henri le Bombardier seante en Souverain Pont assez près de la chapelle des Clercs. (Echevins de Liège, reg. 38, fol. 315 v^o, A.E.Lg.) En 1548 le chapitre de Saint-Laurent assigna Lambert Suavius en paiement d'une rente que le dit chapitre possédait sur cette maison (Cour d'Avroy, reg. 4, fol. 358 v^o, A.E.Lg.) En 1551, Suavius avait fait édifier sur le terrain dépendant de cette propriété deux nouvelles maisons (Echevins de Liège, reg. 64, fol. 302, A.E.Lg.).

(18) Le 21 mai 1551, Lambert Suavius emprunta 900 florins brabant à Jacques de Vermeilhe, patron de l'hôtel du Mouton à Namur et lui donna en garantie la maison sur Merchoul qu'il habitait. (Echevins de Liège, œuvres, reg. 65, fol. 255 v^o, A.E.Lg.).

(19) J. BREUER, *Les orfèvres du pays de Liège*, dans *Bulletin de la Société des Bibliophiles Liégeois*, t. XIII, 1935, n^o 436, 544, 552, 584.

(20) J. BREUER, *op. cit.*, n^o 226.

(21) J. BREUER, *op. cit.*, n^{os} 216 et 221. Ce n'est pas fortuitement que les frères Zutman relèvent le métier des orfèvres à la même date; c'est en effet Henrick d'Aix, l'époux de leur sœur Françoise, qui était gouverneur du métier en 1539-1541.

(22) Th. GOBERT, *Le bon métier des Orfèvres de Liège*, dans *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire*, t. XXIII, 1931, pp. 53-87.

les règlements corporatifs qui visaient au contrôle des métaux précieux, à la qualité des productions et au respect des lois du travail, ont fait que les représentants de ce métier furent toujours honorés d'une particulière estime.

Les membres du métier des orfèvres ne pouvaient exposer en vente que les objets de leur propre fabrication. Pour pallier à cette restriction et agrandir leur commerce, nombre d'orfèvres relevaient du métier des *merciers* ou des *vieux-wariers* (fripiers).

Ces métiers étaient fondés sur la vente et sur le labeur, c'est-à-dire que leurs membres pouvaient vendre et fabriquer.

Le 19 février 1546 « Maître Lambert Suavius dit Zutman comme fils de feu Henri l'orphèvre l'ainé », releva le bon métier des merciers (23). Il pouvait dès lors se permettre le trafic d'objets de bijouterie, passementerie, toutes sortes d'épiceries, peausserie, quincaillerie, monneterie, encres, papiers, etc... (24).

Comme fils de maître, il ne paya pas le prix de « l'acquêt » de ces métiers et ne fut tenu qu'à la formalité du relief (25).

*
* *
*

La plupart des actes officiels qui citent Lambert Suavius lui reconnaissent la qualité d'orfèvre; l'artiste a sans doute manié le marteau et la bouterolle, mais la spécialisation semblait être aux yeux des hommes de la Renaissance une marque d'infériorité. Au moment où la scolastique du moyen âge cédait le pas aux méthodes d'investigation, au moment où les découvertes ouvraient des voies nouvelles à la science et où les hommes avides de connaître voulaient tout embrasser, un « artiste » se devait d'être à la fois poète et philosophe, numismate et historien. Lambert Suavius fut peintre, poète, architecte et graveur.

L'héraldiste Louis Abry, qui a vu et décrit de nombreuses œuvres d'art aujourd'hui disparues, nous a laissé quelques renseignements concernant les peintures de Suavius: « On voit, dit-il, à l'entrée du chœur de St. Barthélemi, un petit autel avec le *Couronnement d'une Vierge* par deux anges; cette pièce est assurément douce, mais de la manière d'Albert Dure, aussi bien que les autres au fond de ladite église, l'une donnée par Jean Freris, et l'autre par Alexandre de Seraing, tous deux chanoines de l'an 1542 ». Pour caractériser le style des peintures de Suavius, Abry

(23) Métier des Merciers, Reliefs 1532-1569, n° 58, p. 36, A.E.Lg.

(24) Ed. PONCELET, *Le bon métier des merciers de la cité de Liège*, dans *Bulletin de la Société de Littérature Wallonne*, t. L, 1908, p. 257.

(25) Ed. PONCELET, *Les bons métiers de la cité de Liège*, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, t. XXVIII, 1899, pp. 17-19.

ajoute: « il a travaillé fort doux, mais non pas du gout dudit Lombard, qui est tout antique et épuré, tandis que l'autre [Suavius] a suivi la manière d'Albert Dure, qui étoit la pratique du temps » (26).

Le Musée des Offices à Florence possède une *Descente de Croix* dont le cadre porte l'inscription: «*Depositione di Croce. Lamberto Suavio dip.*». Les historiens de l'art ont reconnu dans cette peinture une copie d'une des dernières productions de Gérard David (27).

Actuellement on peut dire qu'on ne possède aucun tableau portant la signature authentique de Suavius ou qui puisse lui être attribué avec certitude (28).

Si les peintures servirent souvent de modèle aux gravures le contraire fut également vrai (29). Aussi, le fait que le tableau représentant la *Résurrection de Lazare* (Musée de Wiesbaden) reproduit le sujet gravé par Suavius en 1544, ne nous paraît pas suffisant pour lui attribuer cette peinture.

Il en est de même pour celle qui représente *Les saintes Femmes au tombeau du Christ* (Musée Diocésain, Liège) et que Jules Helbig, sur la foi du chanoine Hamal, amateur liégeois du XVIII^e siècle, attribue à Suavius (30). Le paysage meublé de ruines, les personnages drapés à l'antique et les couleurs faites de tons vifs et clairs, appartiennent à l'école romaniste du moment; mais comme nous ne possédons aucun tableau authentique qui puisse servir de base de comparaison, nous ne pouvons considérer l'attribution de Jules Helbig comme fondée. Ce tableau peut être daté du XVI^e siècle et rattaché à l'école liégeoise influencée en ce moment par Lambert Lombard.

(26) L. ABRY, *op. cit.*, pp. 162-163.

(27) BARON E. VON BODENHAUSEN, *Gerard David und seine Schule*, Munich, 1905, p. 196 et L. AMAUDRY, *The Collection of Dr Carvallo at Paris*, Burlington Magazine, t. VI (1904-1905), p. 294.

(28) A. Michiels attribue à Suavius: Salomé apportant à Hérode et à sa mère la tête de Jean-Baptiste. Collection du comte Duchatel. Cfr. A. MICHIELS, *Histoire de la peinture flamande*, t. V, (2^e éd., Paris, 1868), pp. 290-291. Nous n'avons pu retrouver ce tableau. Michiels établissait son attribution en considérant le charme des couleurs et le caractère étrange de la composition; ces éléments ne nous paraissent pas suffisants.

(29) Nous savons que des gravures exécutées d'après des compositions de Lombard furent copiées par de mauvais peintres. Cfr. M. KUNTZIGER, *Lambert Lombard*, Turnhout, 1920, p. 28.

(30) J. HELBIG, *La peinture au pays de Liège et sur les bords de la Meuse*, Liège, 1903, p. 179 et pl. XVIII.



Au XVI^e siècle, l'éducation de tout artiste devait se compléter par un voyage en Italie; Rome et les anciens monuments, Florence et les œuvres des maîtres de la Renaissance, ne possédaient-ils pas les canons antiques et les modèles du nouveau style?

Les planches représentant *Le palais de César à Rome*, la *Statue d'adolescent* copiée d'après un antique, les portraits de *Michel-Ange* et du *Titien*, l'interprétation de *Psyché et Vénus* d'après la fresque de Rapahaël à la Farnesine, paraissent être des souvenirs du séjour de Suavius en Italie.

Outre ces travaux, l'artiste liégeois s'appliqua sans doute à mesurer les monuments d'architecture, car il pratiqua également l'art de bâtir.

Il est assez malaisé de fixer la date du séjour de Suavius en Italie (31). Quoiqu'il en soit, au moment où cet artiste installé à Liège, cherchait des commandes, la principauté épiscopale ne connaissait plus les bienfaits d'un prince mécène. Erard de la Marck était mort le 16 février 1538.

Il est sans doute difficile de succéder à un grand prince, mais Corneille de Berghes (1538-1544), qui se vit forcé d'accepter une charge pour laquelle il ne montrait que du dégoût, se soucia fort peu de continuer l'œuvre de son prédécesseur; il abdiqua en faveur de Georges d'Autriche (1544-1557). Celui-ci était un prince intelligent et cultivé, mais d'un tempérament maladif. Il ne put donner toute sa mesure et la cour épiscopale ne connut pas sous son règne l'éclat qu'elle avait eu au début du siècle (32).

Robert de Berghes (1557-1564) qui lui succéda, renonça, lui aussi au trône épiscopal en raison de son état de santé. « Ce dernier prince avait donné les plus belles espérances; pieux, très instruit, il s'était entouré de savants et d'humanistes et rêvait de faire de la cité épiscopale un centre scientifique important, mais il fut empêché par la maladie de mener à bonne fin les projets qu'il avait entrepris » (33).

Ces princes-évêques qui se succédèrent sur le trône de Liège pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, étaient sollicités par de graves problèmes

(31) Le portrait de Michel-Ange porte l'inscription *anno aet. sue LXXI*. Michel-Ange étant né en 1475, nous pouvons donc dater cette gravure de 1556. Il est difficile de considérer cette date comme étant celle du voyage de Suavius en Italie; en effet, plusieurs actes notariés prouvent sa présence dans les Pays-Bas à cette époque.

(32) L. E. HALKIN, *Histoire religieuse des règnes de Corneille de Berghes et de Georges d'Autriche princes-évêques de Liège*, Liège, 1936, pp. 29 et 42 ss.

(33) C. TIHON, *La principauté et le diocèse de Liège sous Robert de Berghes*, Liège 1922, pp. 262 et 294 ss.

religieux et politiques, et n'associèrent pas le mécénat aux buts de leur gouvernement. La ville n'était cependant pas dépourvue de personnages cultivés et de riches amateurs. Les Jésuites propageaient le goût des belles-lettres et Lievin Torrentius, à ce moment archidacre de Brabant, recevait chez lui Langius, Lampson et Juste Lipse. Mais si ces humanistes répandaient le goût du style italien et si les chanoines commandaient des œuvres d'art pour leurs collégiales, ces particuliers ne pouvaient suppléer à la carence du pouvoir central.

Lambert Lombard, qui avait été envoyé à Rome par Erard de la Marck afin d'y compléter son éducation et d'y acquérir des œuvres d'art, se vit privé de ressources dès la mort du prince. Rentré à Liège et prêt à réaliser les œuvres que les successeurs d'Erard auraient pu lui commander, il ne tarda pas à s'apercevoir du changement de règne et se plaignit de ne pas exécuter des œuvres dignes de son talent (34).

Le mécénat qui n'est pas seulement une prédisposition à la magnificence, demeure un des aspects les plus attachants de toute grande politique gouvernementale. Le faste dont le prince s'entoure n'est-il pas garant de sa puissance? Les artistes et leurs œuvres ne sont-ils pas les meilleurs gardiens de sa gloire?

Une cour est particulièrement brillante lorsque le prince qui la préside réunit la culture à la fortune. Ce fut le cas pour celles des gouvernantes des Pays-Bas. Marguerite d'Autriche et Marie de Hongrie allièrent au souci du mécénat politique un goût délicat et sûr. Brou, Malines et Bruxelles, Binche et Mariemont sont le cadre de leurs activités. Jacques Du Broeucq, Louis de Bodeghem, Conrad Meyt, Bernard van Orley, Jean Cornelis Vermeyen, sont des artistes choisis; les tableaux, les tapisseries et les innombrables manuscrits sont les témoins de leurs goûts (35).

Ne nous étonnons donc pas de voir les artistes liégeois solliciter les bienfaits de ces princesses.

Lambert Suavius, qui avait acquis le 8 juillet 1545 la propriété de la Sarte, devenue plus tard Le Rond Chêne à Esneux (36), en fit le relief, c'est-à-dire qu'il paya la redevance due sur ce bien féodal, le 21 mai 1552.

(34) D. LAMPSONIUS, *Lamberti Lombardi vita...* Bruges, 1565, p. 28.

(35) Ghislaine DE BOOM, *Marguerite d'Autriche-Savoie et la Pré-Renaissance*, Bruxelles, 1935, pp. 117 ss. et H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. III, 3^e édit. (Bruxelles, 1923), pp. 104 ss.

(36) Cour féodale du Limbourg, reg. I, fol. 178, A.E.Lg. Cfr. C. SIMONIS, *La Seigneurie et le comté d'Esneux*, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, t. XXIV, 1894, pp. 332-333. — Le 17 juillet 1545, Lambert Zutman, orfèvre, citain de Liège, loua sa propriété de la Sarte à Johan de Struvea son bovier. Echevins de Liège, obligations, reg. 25, A.E.Lg.

Le comté d'Esneux faisait partie du duché de Limbourg et relevait ainsi de la cour de Brabant. Au moment où il en fit le relief, Lambert Suavius adressa à Marie de Hongrie une supplique, qui nous a été conservée (37).

Faisant appel à la générosité de la gouvernante, et se recommandant de sa qualité d'artiste, il lui demanda de bien vouloir lui octroyer « *certains privilèges, franchises et haultaineté sur environ sincquante bonniers de terres et bien feodaux mouvant d'ung duc de Lembourg, affin de plus librement et studieusement pouvoir vacquer a son petit pratique et vocation qui est de graver en cuivre certaines histoires morales pour après l'imprimer en papier et de la mesme acte dont Albert Durrer (en parragon le foenis des inventers en ladicte arte qui fut oncque congnu soubz le soleille) se usoit* »...

Suavius plaçait son espoir dans l'accueil que la princesse réservait ordinairement aux artistes qui la sollicitaient; parmi les nombreux témoignages qu'il avait reçus, il citait: « *l'information de Vostre second Mychiel-Ange, vostre scientifique architecteur et sculpteur maistre Jacques* » [Du Broeucq].

A la fin de sa supplique, Suavius promettait de présenter à la gouvernante une de ses œuvres « *suivant la petite portion qu'il at pleust au Seigneur Dieu luy départir* ». En marge de la requête, on lit: « *Soit bailié a messeigneurs des finances. Bruxelles, le 21 mai 1552* ». La minute de l'octroi est pointée à la requête. L'année suivante, Lambert Suavius offrait à Marie de Hongrie la dédicace d'une de ses plus belles planches: *Saint Pierre guérissant le paralytique* (fig. 2).

Il est certain que l'hommage de cette œuvre importante fut apprécié à sa juste valeur par la Régente. Lambert Suavius fut accueilli à la cour et dut même y jouir d'une situation distinguée, car Gilles Boileau de Bullion se recommanda de lui auprès de la Reine gouvernante (38).

Lambert Suavius avait en effet plus d'un titre à faire valoir à la cour; il s'y était présenté en tant que graveur, mais il était aussi peintre, architecte et poète. Ses talents d'écrivain ne furent probablement pas les moins goûtés par Marie de Hongrie.

(37) Papiers d'Etat et de l'Audience. Lettres missives, carton n° 1662. Archives du Royaume, Bruxelles. Publié par A. PINCHART, *Archives des Arts, Sciences et Lettres*, t. III, (Gand, 1881), pp. 316-317.

(38) Gilles Boileau de Bullion, commissaire et contrôleur à Cambrai, après avoir perdu cette importante fonction se vit dans l'obligation de gagner sa vie dans le métier des Lettres. Dans l'épître dédicatoire de son ouvrage *La Sphère des deux Mondes*, à Marie de Hongrie, il écrit: « *Mais est plustot intentif de vous faire un notable service par moyen de Maistre Lambert Suavius et Jehan de Schottis, qui besognent tous deux en vostre court* ».



Ses vers nous sont connus par deux dixains publiées en forme d'introduction à l'ouvrage de Gilles Boileau de Bullion, *La sphère des deux Mondes* (Anvers, Richart, 1555). La rareté de ce livre et la qualité des poèmes nous autorisent à les reproduire à nouveau:

Dixain de M. Lambert Suavius,
second Apelles à graver du burin.

Quiconque voit l'admirable grandeur
De tous les cieulx illuminans la terre,
Leurs mouvemens cheminans en rondeur,
Puis leur facteur, qui tel circuyt enserre,
L'homme vivant contre ce n'est qu'un verre:
Et toutesfois pour tel œuvre comprendre,
Le grand facteur donne à l'homme d'entendre
La profondeur de noble Astronomie.
Parquoy devons à tel art prétendre, (*sic*)
En dechassant ignorance endormie.

Nil DEO suavius.

Suavius encore.

Amy lecteur ly cest'œuvre Sphéricque
Et tu verras tresbelle conférence,
Pour approcher des cieulx la theoricque
Par les beaux vers dont tu vois l'apparence.
Lors cognoistras sans quelque différence,
Tous les secretz des secretz de la Sphere.
Car sagement la terre au ciel confere
Ce noble autheur, qu'on nomme Darinel
Des Amadis qui doucement resere
Un bien doux traict, cherchant don Florisel.

Forme précieuse, termes choisis; l'allure générale de ces deux poèmes ne manque pas de ce charme élégant et subtil que l'on reconnaît aux œuvres de ce moment.

Ils nous permettent d'attribuer également à Suavius les quatrains qui accompagnent ses gravures représentant *Les Romains illustres*. La série de ces portraits compte 16 planches; chacune d'elles porte quatre vers qui rappellent quelques traits de la vie du personnage représenté.

Ainsi le portrait de Néron est commenté en ces termes:

Cruel tirant Nero fut en son temps
Martirisans plusieurs cretiens constans
Mais Dieu permit qu'un tel cœur inhumain
Desesperast et s'occist de sa main.

Celui de Sabine est accompagné de ces vers:

Sabina ton regard luxurieux, ta grace
Tes beaux yeux attirants, la beauté de ta face
Ont causé par dessus l'exil de ton Othon
Le meurtre de la sœur et femme de Neron.

Cette littérature délicate et savante nous autorise à penser que Suavius avait reçu une instruction soignée ou l'avait complétée lui-même; et comme l'étude du latin faisait partie à cette époque de toute bonne éducation, ne pouvons-nous dès lors le considérer comme l'auteur des inscriptions latines qui accompagnent ses planches gravées?

Il en est deux particulièrement importantes et qui prennent l'allure de poèmes, confirmant ainsi le talent de Suavius. La première se trouve sur la planche représentant *La Résurrection de Lazare* (1544); l'autre décore la composition présentée à la reine-gouvernante (1553) fig. 2.

Ces poèmes sont encore inédits, nous les présentons ici suivis de leur traduction (39).

Huc ades et fastum mittens recutita tenacem
Aspice progenies, pia quae tibi munera Christus
Largitur, pro avis nunquam sic praestita saeculis.
Impia Caldae non sunt praestigia Belis
Luce sed hoc media (nequid causeris) et intra
Fines chara tuos, Judah. Bethania testis:
Prophetesque tuus (sed enim sui nescius ipse
Testatus Caiphaz) venturi et Caesaris arma
Minatus (vanum) miseris ruituraque templa.
Confide. Aeternum est necnon coeleste quod offert
Gaudia perpetuis mutans mortalia regnis.

Race de circoncis, dépouille ta fierté
Et vois de quels bienfaits Jésus-Christ t'a comblée.

(39) Ces deux poèmes ont été restitués et traduits par MM. J. Hubaux et M. Hicter; ces bons latinistes ont rendu en un français simple et correct un texte latin obscur et fautif, nous les en remercions vivement.

Bienfaits tels que jamais n'en connut le passé.
 Ce ne sont point ici prestiges de Chaldée
 Mais en pleine lumière et nul n'en peut douter.
 La grâce est dans tes murs, ô Juda. Béthanie
 La voit, et ton Prophète est là pour l'attester:
 (Et Caïphe non plus, malgré lui, ne le nie)
 Vainement Il t'annonce et César triomphant
 Et le temple en ruine. Allons, sois confiante:
 Car Il t'offre un trésor éternel et puissant
 En échange de joies vides et chancelantes.

Haud equidem mirum si qua ceu numina terris
 Praesint; cum gemmis regnant auroque potentes
 Et quos caecus amor rerumque cupido fatigat
 Petrum non valeant, omni licet aere carentem
 Vita seu factis aequare, charisque medullas
 Delibare par es, similive favore potiri
 Caelo namque venit favor hic, hec gratia gaudet
 Sedibus aethereis, quo non nisi libera curis
 Mens rebusque procul terrestribus abdita scandit
 Nam gravibus mens pressa malis, magnaue metalli
 Obruta vi, rerum sub iniquo fasce labescens
 Sordet humi, coeloque procul terrena facescit.

Point ne faut s'ébahir si certaines puissances
 Par l'argent ou par l'or gouvernent ici-bas,
 Ni si tels aveuglés ne rêvent que finances:
 Pierre est pauvre et pourtant, ils ne le valent pas.
 Mais si vous le voulez, grâces à votre vie,
 Grâces aux charités, vous pourriez l'égaliser,
 En rapportant au ciel vorte constante envie,
 En confiant au ciel tous vos besoins d'aimer.
 Seul s'y peut élever l'esprit qui se libère
 Des terrestres soucis, car le cœur écrasé
 Sous le faix de l'argent qu'il a trop convoité
 Se souille à ce contact, loin des célestes sphères.

Ces poèmes français et latins qui appartiennent tant par leurs formes que par leurs caractères à la littérature du XVI^e siècle, révèlent un des talents de Suavius. Il nous a paru opportun de les rassembler ici pour

la première fois. Ces poèmes ne sont pas de grandes œuvres littéraires, mais lorsque l'on écrira l'histoire de l'humanisme au pays de Liège, ils pourront être cités.



Lambert Suavius fut aussi architecte. Il participa à la construction du nouvel hôtel de ville que le magistrat d'Anvers faisait ériger en ce milieu du XVI^e siècle.

La construction de cet important bâtiment donna lieu à de multiples études et projets. Si l'on peut considérer Corneille Floris comme étant le principal architecte du monument, de récentes études ont montré qu'il ne fut cependant pas le seul artiste à travailler à son édification (39bis).

Le 27 février 1561, Lambert Suavius reçut « 50 carolus d'or pour son séjour, voyage, vacation et la fourniture de certain plan et escalier du nouvel hôtel de ville » (40).

Les plans présentés par Suavius furent conservés dans les archives communales de la ville d'Anvers. Ils périrent malheureusement dans les caves humides du bâtiment où ils avaient été abrités pendant la guerre 1914-1918, sans avoir été publiés (41).

En 1562, Suavius présenta un plan destiné à la construction d'un portail à l'hôtel de ville de Cologne. Le projet de l'artiste liégeois ne fut pas retenu; le choix du magistrat se porta en faveur du plan présenté par Guillaume Vernucken et ce fut ce dernier qui exécuta l'élégante construction actuelle.

Le dessin présenté par Suavius au magistrat de Cologne est conservé au musée de la ville. Il porte l'inscription: *Lambertus Suderman Suavius*

(39bis) A. CORBET, *Cornelis Floris en de bouw van het Stadhuis van Antwerpen*, dans *Revue belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, t. VI, 1936, pp. 223-264 et J. DUVERGER, *Cornelis Floris en het Stadhuis te Antwerpen*, dans *Gantsche Bydragen tot de Kunstgeschiedenis*, t. VII, 1941, pp. 37-72.

(40) Mandement ten voordeele van Lambert Suavius. Wy, gecommiteerde... ordineren u... sult betalen Lambert Suavius ingeniariis woenende te Luyck de somme van vyftigh carolus guldenen voor zyn verleth reyse vacatien ende industrie gedaen int maken ordineren ende stellen van sekere patroonen ende trappen vanden voerscr. nyeuwen stadthuysse met sekere schriftelycke deductie dien aengaende overgegeven... Gedaen den sevenentwintichsten dach van february anno XVc. tsestich styl van brabant (=1561).

(Kwitantie) Je Me Lambert Suavius confesse avoir receu de Pierre de Haze commis à la recepte et distribution des deniers ordonnez a la construction et erection de la nouvelle maison dela ville la somme de cinquante florins carolus de vingt pattars chacun florins. . 27 febvrier 1560 st. br. (=1561). Register opbouw van het nieuw stadhuis 1561-1565, fol. 25. Archives de la ville. Anvers, publiés par A. CORBERT, *op. cit.*, pp. 236-237.

(41) Renseignement dû à l'aimable obligeance de M. Fr. Blockmans, archiviste de la ville d'Anvers.

Fecit anno 1562. Il représente la façade d'un portail en hors d'œuvre composé de deux étages (42).

Le rez-de-chaussée est constitué d'un long mur aveugle revêtu de plaques de marbre et percé d'une baie centrale; au premier étage, s'ouvre une galerie divisée en cinq baies soutenues par des colonnes de marbre. Au dessus de la baie centrale, un large cartouche et deux colonnettes supportent un fronton mouluré (fig. 1).

On retrouve dans cette construction les lois de l'architecture italienne de la Renaissance inspirées à ce moment par le Bramante.

Les compositions architecturales qui décorent les gravures de Suavius telle que la porte monumentale du frontispice de *Fastos magistratum et triumphorum romanorum* (Goltzius, Bruges, 1566), ou les éléments qui accompagnent *La Guérison du paralytique* (1553), montrent les goûts et les connaissances de l'artiste liégeois.

Lorsqu'en 1553, Lambert Suavius passera contrat avec Plantin il s'intitulera « architecteur de la cité de Liège » et Guichardin lui reconnaîtra également le titre d'architecte.

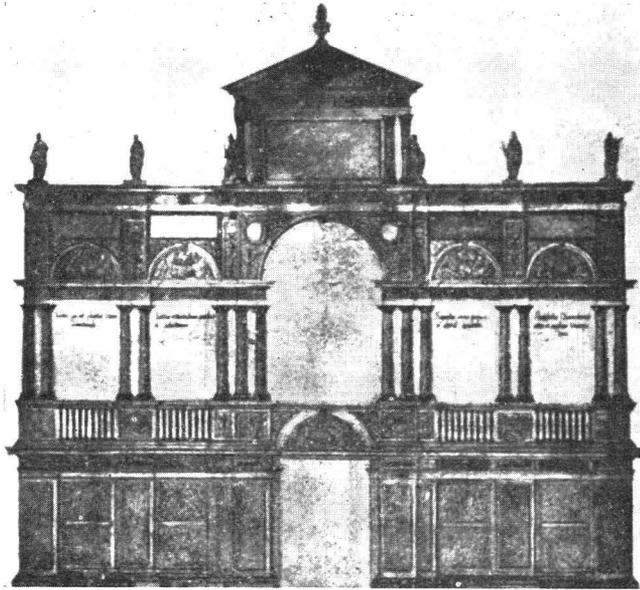
Jusqu'à présent, nous n'avons pu retrouver aucun bâtiment dont il serait l'auteur. Dans la nomenclature de ceux qui furent édifiés dans les Pays-Bas au XVI^e siècle, Schayes cite « les châteaux de Binche, de Mariemont et de Boussu, construits sur les plans de Jean (sic) de Breuck avec Lombard, de Liège; Henri de Pas et Corneille Floris » (43).

Sans vérifier la citation de Schayes et se basant sur le fait que Lambert Suavius « *besognait* » à la cour de Marie de Hongrie, le baron Wittert écrivit que « Suavius était peut-être chargé de l'exécution des plans de Lombard » (44). Les publications relatives à l'histoire de l'architecture dans les Pays-Bas à cette époque, ainsi que les comptes des bâtiments publiés jusqu'à ce jour, ne nous permettent pas de retenir la participation de Lambert Lombard ni de Lambert Suavius aux constructions commandées par la Régente des Pays-Bas.

(42) VOGTS, *Rathaus zu Köln*, Cologne, 1928, fig. 4.

(43) SCHAYES, *Histoire de l'Architecture en Belgique*, t. IV, (Bruxelles, s.d.), p. 142.

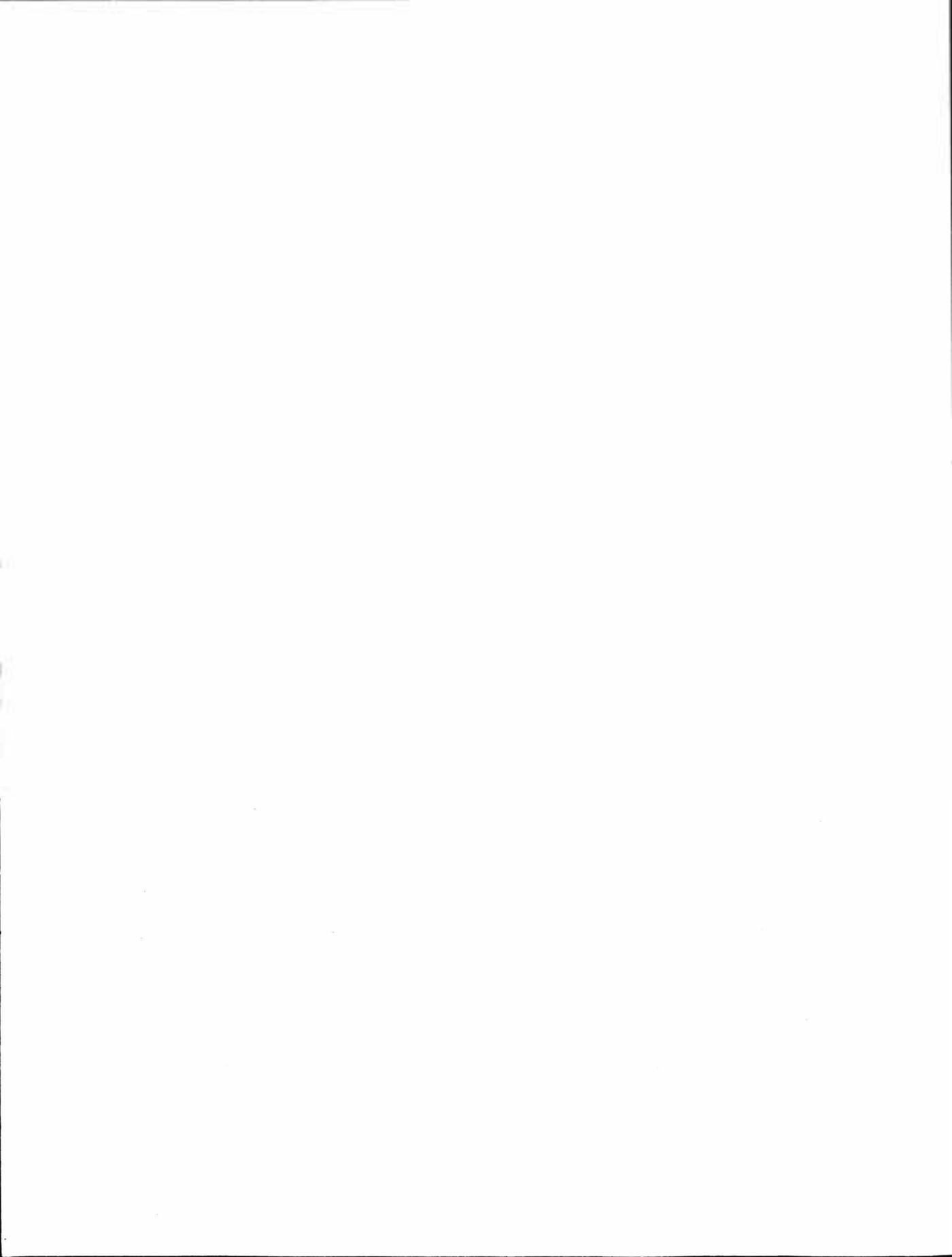
(44) [B^{on} WITTEK], *Lettres de Lombard à Vasari*, Liège, 1874, p. 39.



1. Suavius, Projet pour le portail de l'Hôtel de Ville de Cologne, daté 1562 (d'après Vogts).



2. Suavius, S. Pierre guérissant le paralytique, daté 1553.





Aux différents talents de Lambert Suavius que nous venons de rappeler s'ajoute son art de graver.

Ses planches qui se distinguent par leurs qualités de style et de technique, en font un des maîtres du XVI^e siècle. Rappelons que les travaux d'orfèvrerie en honneur chez ses parents l'avaient sans doute familiarisé très tôt avec les instruments de son métier et lorsqu'en 1539, Lambert Lombard, son beau-frère (45), fonda à Liège une Académie et y installa une presse chalcographique, Suavius y trouva un enseignement et des modèles dont il sut vite profiter.

L'Académie de Lombard connut une grande renommée et de nombreux artistes des Pays-Bas vinrent s'y instruire des règles du nouveau style. Mais l'école ainsi fondée ne devait pas connaître à Liège l'efflorescence que l'on était en droit d'espérer.

Nous avons indiqué plus haut que les princes-évêques qui succédèrent à Erard de la Marck ne continuèrent pas sa politique de mécénat. Cet état de choses eut une répercussion immédiate sur la vie artistique de la cité épiscopale, et Lambert Lombard se plaignit de voir ses élèves abandonner son atelier et quitter la ville (46).

L'art qui a besoin d'un climat favorable pour s'épanouir, trouvait à cette époque et dans les Pays-Bas deux centres particulièrement actifs: l'un, élégant et généreux: la cour de Brabant; l'autre, non moins riche et non moins accueillant: la ville d'Anvers.

Premier port des Pays-Bas, entrepôt et centre commercial international, cette ville, après avoir hérité de la prospérité de Bruges, continuait l'activité artistique de la Venise du Nord. Ses grands marchands suivaient les traditions de la cour de Bourgogne et les artistes de toutes les régions des Pays-Bas venaient y participer au grand mouvement de la Renaissance, qui en ce XVI^e siècle, y connaissait un magnifique essor.

L'art de graver, si étroitement lié à l'industrie du livre, y connut une singulière fortune.

Anvers qui comptait déjà 12 imprimeries au XV^e siècle, vit brusquement ce chiffre s'élever à 56 dans la première moitié du XVI^e siècle. Des 2221 livres imprimés dans les Pays-Bas, entre 1500 et 1540, 1202 sortent des

(45) Lambert Lombard s'est marié trois fois; sa seconde femme était la sœur de Lambert Suavius, *cf.* L. ABRÿ, *op. cit.*, p. 162.

(46) D. LAMPSONIUS, *op. cit.*, p. 35.

ateliers d'Anvers (47). Si le nom de Plantin couronne la grande industrie du livre; c'est celui de Cock qui couronne celle de la gravure.

Parmi les nombreux éditeurs d'estampes d'Anvers, c'est Jérôme Cock qui fut, en effet, le plus important. Cet éditeur qui fut aussi artiste, poète, humaniste et marchand, trouva dans la ville cosmopolite un centre unique d'information et de débouchés.

L'activité de son officine qui portait l'enseigne des Quatre Vents, engloba toutes les manifestations esthétiques du XVI^e siècle et groupa la plupart des personnalités artistiques des Pays-Bas (48).

La ville de Liège n'offrait rien de semblable aux graveurs, aussi bien Lambert Suavius séjourna-t-il plusieurs fois à Anvers et notamment en 1553, 1554 et 1561.

Par un acte passé avec Christophe Plantin le 14 mars 1553, le graveur liégeois reconnaissait avoir vendu à l'imprimeur anversoï « *cent pieches des actes des apostres* », s'engageait à lui fournir d'autres planches et lui en assurait la vente exclusive pendant un an (49). Le 16 octobre 1556 Suavius vendit encore à Plantin « *30 pieces de Pierre et Jean* » (50).

Parmi les gravures éditées par Jérôme Cock, citons la *Guérison du paralytique* (1553), le *Golgotha* (1557). *Les figures allégoriques* (1558) et la *Mise au tombeau* (reprise avec encadrement en 1567).

Hans Lieftrinck édita *le Christ descendu de la croix*.

A Anvers, Lambert Suavius fréquenta également la généreuse et accueillante aristocratie du commerce. Il grava les portraits de Marc Perez et de sa femme Ursule Lopez (51); d'Érasme Schetz et de ses fils, Bal-

(47) M. SABBE, *Christophe Plantin et ses contemporains*, dans *l'Histoire du Livre et de l'Imprimerie en Belgique*, 3^e partie, (Bruxelles, 1924-1925), pp. 110-132.

La production des presses liégeoises ne peut être comparée à celle d'Anvers; en effet, la première pièce imprimée à Liège et qui date de 1555 (Pronostication pour l'année 1556) sort encore de l'officine d'un imprimeur nomade appelé Henri Rochefort. C'est Gauthier Morberius qui fut « le premier imprimeur réel, établi et fixé à Liège » (de THEUX, *Bibliographie liégeoise*, Bruges, 1885, p. VIII). Compagnon dans une imprimerie d'Anvers, il fut mandé par le magistrat de la ville en 1555 et le 28 octobre 1558, il fut déclaré premier imprimeur juré de la cité. En 1568, nous assistons à l'établissement de l'éditeur Henri Hovius et en 1582, du deuxième typographe, Pierre de Heer. A la fin du siècle, les entreprises nouvelles se multiplièrent, mais que sont les 150 éditions liégeoises du XVI^e siècle en regard des éditions anversoises?

(48) Robert HEDICKE, *Cornelis Floris und die Florisdekoration*, t. I, (Berlin, 1933), pp. 333-338.

(49) Actes not. 'S.Hertoghen, 1549-1553. Archives d'Anvers, publié par DELEN, *Histoire de la gravure dans les anciens Pays-Bas*, 2^e part. — Le XVI^e siècle, les graveurs d'estampes, Paris, 1935, pp. 168-169.

(50) Archives Plantiniennes, XXXVIII, 84. — L'éditeur anversoï paya en argent comptant la somme de 12 florins 12 sous et ajouta « une escritoire et 1 livre d'histoire » d'une valeur totale de 7 florins 12 sous. Cfr. DELEN, *op. cit.*, p. 169.

(51) *Biographie Nationale*, t. XVII, col. 13-15, art. de Ch. RAHLENBEEK.

thasar et Melchior, ainsi que d'Anna Straelen, l'épouse de ce dernier (52).

Ne nous étonnons donc pas de voir Guichardin citer « Lambert Suavie du Liège, Architecteur, et rare à tailler, et graver le bronze », parmi les artistes de l'école anversoise (53).

Le catalogue de l'œuvre de Suavius compte plus de cent numéros. On y rencontre des sujets religieux, mythologiques, historiques et des portraits. L'artiste grava ses propres compositions ou s'inspira d'œuvres antiques et contemporaines. Sa première gravure datée est de 1544, la dernière de 1562.

Le talent de Suavius a été signalé par Vasari lui-même. Le célèbre historien de l'art, après avoir parlé de Marc-Antoine et de ses disciples, écrit: « Après ceux-ci nous avons un autre excellent graveur sur cuivre, appelé Lamberto Suave, de la main duquel nous avons le Christ et les douze apôtres en treize feuilles d'une finesse de burin qui approche de la perfection. S'il avait eu un meilleur dessin, comme le travail, le soin et l'exécution sont bons chez lui, il aurait obtenu des résultats merveilleux, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par sa petite gravure du Saint Paul qui écrit et celle plus grande de la Résurrection de Lazare » (54).

Vasari n'a probablement connu que les premières planches gravées par Suavius. Le canon de ses personnages et le style de ses compositions, montrent en effet combien il fut influencé en ses débuts par l'enseignement « romaniste » de Lambert Lombard. Mais peu à peu sa personnalité se dégagea. C'est le portrait, qui garde le contact bienfaisant avec la vie, et que Suavius traita avec un rare talent, qui l'aida sans doute à délaisser les règles trop strictes de la Rome antique pour se tourner vers les modèles qui l'entouraient.

La technique du graveur liégeois se caractérise par des traits fins et serrés. Ceux-ci délicats mais peu profonds, donnent à ses planches un aspect original qui permet de les distinguer parmi la production contemporaine.

La Guérison du paralytique (1553) (fig. 2) et *Le portrait de Granvelle* (1556) (fig. 3) qui peuvent être considérées comme ses meilleures planches, comptent aussi parmi les belles gravures des Pays-Bas au XVI^e s.

(52) *Idem*, t. VIII, col. 314-324, art. de Alph. WAUTERS.

(53) GUICHARDIN, *Description de tous le pais-Bas*, Anvers, 1582, p. 155.

(54) Giorgio VASARI, *Les vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, trad. de Ch. Weiss, t. II (3^e éd., Paris, s.d.), p. 711.



Tous les anciens historiens s'accordent pour dire que Suavius mourut à l'étranger. U. Capitaine, dans une note adressée à J. S. Renier, disait que « Suavius s'étant retiré à Francfort chez un ami, y mourut en 1567 » (55).

Nous gardons une composition allégorique exécutée par le graveur liégeois à l'occasion du couronnement de l'empereur Maximilien à Francfort. C'est la dernière gravure datée; elle porte le millésime de 1562. C'est à Francfort également que le graveur liégeois Théodore de Bry alla s'établir en 1570, ce dernier était de ceux qui, suspects de sympathie vis-à-vis des doctrines protestantes, durent aller chercher refuge en Allemagne. Suavius était-il également entaché d'hérésie?

Nous ne pouvons en établir la preuve, mais nous avons relevé certains détails qui nous permettent de poser la question.

Lors de ses séjours à Anvers, Lambert Suavius avait été en rapport avec une des personnalités les plus marquantes du monde protestant: à savoir Marc Perez. Ce grand marchand, président du consistoire d'Anvers et qui avait fait traduire à ses frais la Bible en castillan, se vit condamné par le Conseil des troubles au bannissement perpétuel et à la confiscation de tous ses biens. Perez qui avait pu sauver une partie de sa fortune, s'installa à Bâle et se fit le protecteur des émigrés flamands et wallons, à la recherche d'un refuge à l'étranger (56).

Enfin, rappelons qu'Anne Zutman, sœur du graveur, avait épousé Denis Marteau. Or le 19 mars 1560, nous voyons qu'un certain Simon Marteau est jugé appréhensible comme impliqué du crime d'hérésie (57). Cette similitude de nom peut être une simple coïncidence, elle peut signifier également que certain membre de la famille de Lambert Suavius avait aussi adopté les idées nouvelles.

Quant à la date de son décès, nous pouvons la situer entre 1574 et 1576. En effet, son fils Daniel releva le métier des orfèvres en 1574 comme « fils de maître Lambert Suavius » (58) et Guillaume en 1576 comme « fils de feu maître Lambert Suavius Zutman » (59).

(55) J. S. RENIER, *Lambert Suavius de Liège, op. cit.*, p. 254.

(56) *Biographie Nationale*, t. XVII, *op. cit.*, col. 13-15.

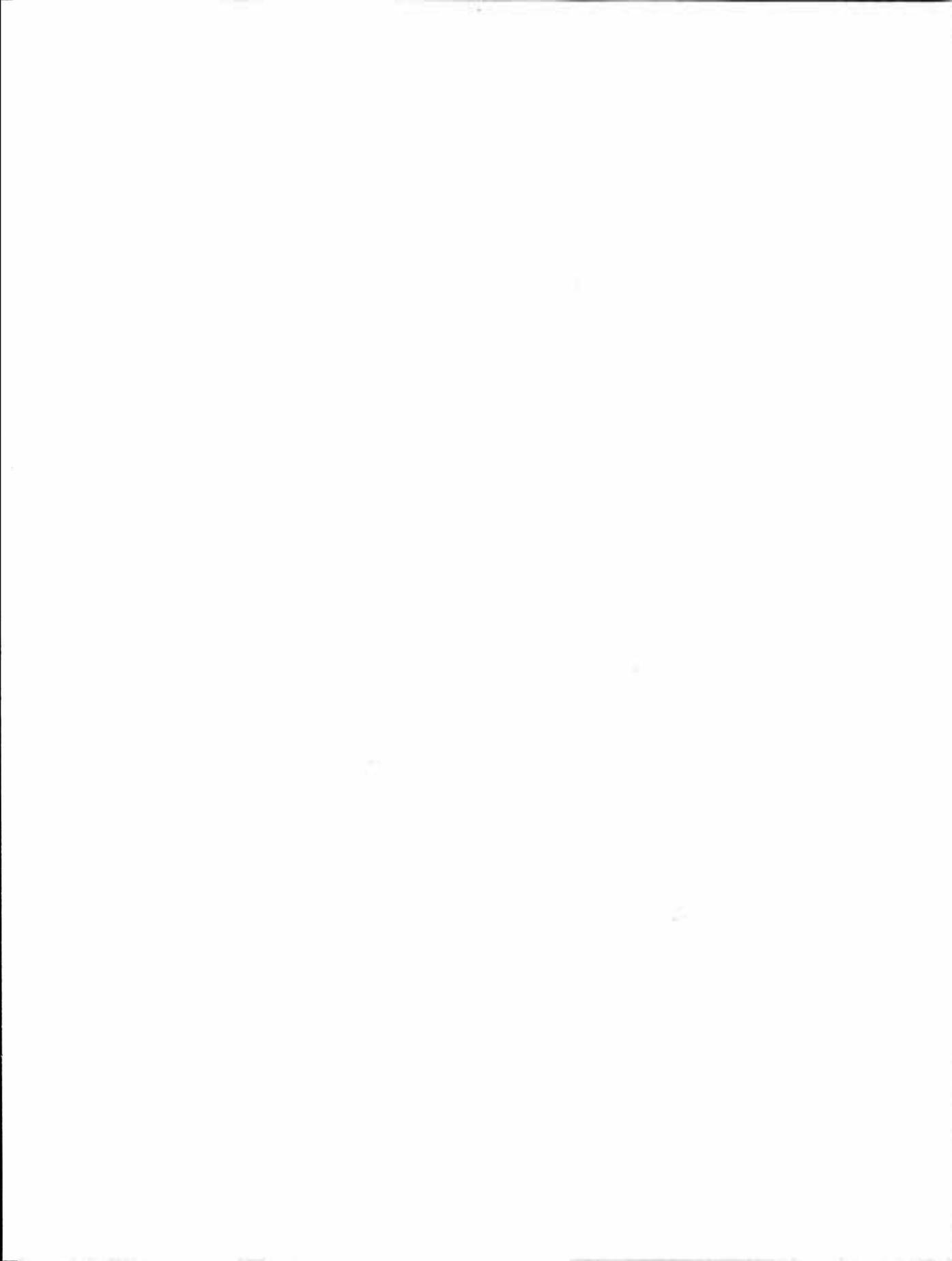
(57) J. DARIS, *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège pendant le XVI^e siècle*, Liège, 1884, p. 213.

(58) J. BREUER, *op. cit.*, n° 552.

(59) J. BREUER, n° 584.



3. Suavius. Portrait d'Antoine Perrenot de Granvelle, d'après le tableau d'Antonio Moro, daté 1551.



Art, son fils aîné, avait relevé le métier des orfèvres en 1566 (60) et son beau-fils, Hans Dyck van Odenkirken, époux d'Hélène, avait relevé le même métier en 1574 (61).



Si l'œuvre de Lambert Suavius s'épanouit dans les Pays-Bas l'artiste appartient cependant bien à l'école liégeoise. N'est-il pas un des chaînons de cette magnifique tradition qui maintient si haut dans la vallée de la Meuse l'art des métaux? L'art de graver ne l'apparente-t-il pas à ces orfèvres et tombiers du moyen âge et à ces graveurs et médailleurs des XVII^e et XVIII^e siècles?

Dans sa séance du 9 décembre 1912, le Conseil Communal de la ville de Liège décida de donner au groupe de voies qu'il venait d'établir entre les rues Bidaut et Saint-Laurent des dénominations célébrant les anciens artistes du pays de Liège. C'est ainsi que la voie « prenant naissance à l'intersection des rues Patenier et Wiertz, et aboutissant rue Bidaut, dans le prolongement de la rue Hullos », reçut le nom de Suavius (62).

En soulignant l'imprécision de cette appellation, Th. Gobert écrivit que le Conseil Communal n'avait probablement pas voulu fixer son choix sur un des membres de cette famille d'artistes et avait tenu à les confondre tous en un même hommage.

A notre connaissance, le nom de Suavius ne fut honoré que par le graveur prénommé Lambert. La dénomination d'une rue dans sa ville natale est un juste hommage et l'éclat de son nom rejallit sur celui des Zutman.

Jean PURAYE.

(60) J. BREUER, n° 436. Art Zutman épousa Hellekine Etten dont il eut trois enfants: Léonard, Elisabeth et Art. Léonard releva le métier des orfèvres en 1585-1589 (J. BREUER, n° 759) et reçut de son père en 1601 la maison du Rawet. (Th. GOBERT, *Liège à travers les âges*, t. V (Liège, 1928), p. 140). Elisabeth épousa le notaire Jean de la Roche qui releva le métier des orfèvres en 1590-1591 (J. BREUER, n° 809). Art releva le métier des orfèvres en 1608 (J. BREUER, n° 1202); ce fut lui qui fit le relief du domaine du Rond-Chêne le 21 novembre 1597 (chambre des Comptes, rég. 13073, comptes de 1593-1603, fol. 61 r° et 61 v°. Archives du Royaume, Bruxelles). Art vendit le domaine en 1612 (C. SIMONIS, *La Seigneurie d'Esneux*, op. cit., p. 334).

(61) J. BREUER, op. cit., n° 544.

(62) Th. GOBERT, *Liège à travers les âges*, t. V (Liège, 1928), p. 380.



L'ITINERAIRE DE BELGIQUE DE DUBUISSON-AUBENAY (1623-1628)

La littérature de voyages est considérée aujourd'hui comme une source historique extrêmement précieuse. Le voyageur qui possède une culture solide et variée et est doué d'un esprit d'observation habilement exercé remarque et note une foule de détails intéressants qui laissent indifférent l'érudit local, trop habitué à l'aspect traditionnel du milieu dans lequel il vit. L'attention de l'étranger se porte immédiatement sur tout ce qui caractérise le pays parcouru et le différencie des régions voisines, qu'il s'agisse des traits de mœurs, des us et coutumes, des particularités du langage, de la singularité du vêtement, ou bien des conditions de l'organisation politique et sociale, ou enfin de la beauté des sites et des monuments, des avantages du climat et de la richesse des productions naturelles.

Toutefois l'archéologue et l'historien ne doivent pas accepter sans un contrôle sévère les assertions consignées dans les relations de voyages. Trop souvent, l'auteur est pressé et désire voir toutes les curiosités d'une ville en un temps très court; il ne prend pas toujours la peine de vérifier l'exactitude des informations qu'il a recueillies au hasard des rencontres; parfois même il a des préventions, dont il ne réussit pas à se débarrasser pour apprécier avec impartialité des usages et des institutions qui choquent ses habitudes propres. Il convient donc de soumettre les ouvrages de ce genre à une critique rigoureuse et de n'en utiliser les données qu'avec une sage circonspection.

En règle générale, l'importance des récits de voyages (surtout de ceux qui sont relatifs aux pays de l'Occident) est d'autant plus considérable qu'ils se rapportent à une époque plus ancienne; en effet, à mesure qu'on remonte le cours des âges, ils deviennent moins nombreux et décrivent une plus grande quantité de monuments et d'œuvres d'art qui ont partiellement ou totalement disparu aujourd'hui. Tel est notamment le cas de ceux qui concernent la Belgique durant la première moitié du XVII^e siècle. Jusqu'ici, à notre connaissance du moins, sept d'entre eux ont été jugés dignes d'une publication intégrale; ce sont ceux de Jean-Ernest

duc de Saxe en 1613 (1), de Philippe de Hurgés en 1615 (2), de Pierre Bergeron en 1619 (3), de Jean Fontaine et Louis Schonbub en 1628 (4), du docteur Domenico Parma en 1641 (5), de Claude Joly en 1646 (6) et enfin du colonel Duplessis l'Escuyer vers 1650 (7). Mais la plupart de ces récits, dont les auteurs se sont contentés de traverser assez rapidement notre pays, n'en ont décrit en détail qu'un nombre restreint de localités et de sites. Tout autre est le caractère de la relation inédite, datant de la même époque, à laquelle la présente étude est consacrée: il s'agit ici d'un voyageur qui a parcouru la plus grande partie de la Belgique en tous sens, qui y a fait de longs séjours à plusieurs reprises et qui s'est attaché à en laisser une description approfondie.

De son vrai nom, Dubuisson-Aubenay s'appelait François-Nicolas Baudot, sieur du Buisson et d'Aubenay ou Ambenay, petit village situé près d'Evreux en Normandie, où il était né vers l'an 1590. Après avoir terminé ses humanités, dévoré du désir de compléter son instruction, il entreprit une série de longs voyages qu'il réalisa d'abord en qualité de gentilhomme d'escorte de grands seigneurs comme Henri du Plessis-Guénégaud et Jean d'Estampes-Valençay. Il visita successivement divers pays étrangers, à savoir l'Italie, la Belgique, la Rhénanie, l'Angleterre et la Hollande, puis plusieurs provinces du nord et de l'ouest de la France. Sur la fin de sa carrière, après s'être acquitté avec succès de missions diplomatiques et de commandements militaires, il établit sa résidence à Paris et y exerça les charges honorifiques d'historiographe du roi, de maître d'hôtel ordinaire, d'intendant des devises, emblèmes et inscriptions pour les jardins, galeries et bâtiments royaux. En même temps, il recueillait les matériaux d'un grand ouvrage historique dans lequel il exposait, suivant l'ordre chronologique, les événements de la Fronde parisienne dont il

(1) A. SCHAYES, *Voyage de Jean-Ernest, duc de Saxe, en France, en Angleterre et en Belgique en 1613*, dans le *Trésor National*, t. III (Bruxelles, 1843), pp. 168-254.

(2) H. MICHELANT, *Voyage de Philippe de Hurgés à Liège et à Maestrecht en 1615*. Liège, 1872.

(3) H. MICHELANT, *Voyage de Pierre Bergeron ès Ardennes et Pays-Bas en 1619*. Liège, 1875.

(4) A. SCHAYES, *Relation d'un voyage en Belgique en 1628*, dans les *Annales de l'Acad. d'arch. de Belg.*, t. XI (Anvers, 1854), pp. 345-381.

(5) J. CUVELIER, *Un récit de voyage inédit du XVII^e siècle*, dans le *Bull. de l'Inst. hist. belge de Rome*, fasc. VI (Rome, 1926), pp. 121-144. — Le même, *Le voyage du cardinal Rossetti en Belgique (1641)*, dans le *Bull. de la Classe des Lettres de l'Acad. roy. de Belg.*, 1927, pp. 13-38.

(6) Claude JOLY, *Voyage fait à Munster en Westphalie et autres lieux voisins en 1645 et 1647*. Paris, 1670.

(7) A. SCHAYES, *Voyage dans les Pays-Bas espagnols et l'évêché de Liège, par le colonel français Duplessis l'Escuyer, vers l'année 1650*, dans la *Revue de Bruxelles*, t. IV (1841), pp. 1-94.

avait été le témoin impartial, mais auquel il n'eut pas le loisir de donner une rédaction définitive (8). Il mourut à Paris le 1^{er} octobre 1652.

Au cours de ses multiples pérégrinations en France et à l'étranger, Dubuisson-Aubenay, qui était un érudit curieux de tous les souvenirs du passé, avait pris l'habitude de noter régulièrement ses observations personnelles ainsi que les informations qu'il avait recueillies chemin faisant. Il avait composé de la sorte une série d'Itinéraires, dont les manuscrits autographes, qui restèrent déposés au Séminaire de Saint-Sulpice jusqu'à la Révolution, sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Mazarine et à la Bibliothèque Nationale (9). Parmi ces nombreuses relations de voyages, il y en a quelques-unes qui ont déjà été publiées ou simplement analysées dans des revues locales françaises; ce sont celles qui sont relatives à la Champagne, à la Bretagne, à la Touraine, à la Normandie, au Poitou et à la Picardie (10).

Quant à l'*Itinerarium Belgicum*, il est inséré dans un volume qui compte environ 300 pages de format in-4° (c'est le ms. 4407 de la Mazarine) et qui renferme en outre trois autres Itinéraires qui furent reliés sous la même couverture en 1688 et dont le texte est précédé d'une table générale des matières: 1° l'*Itinerarium Batavicum* de l'an 1638, où l'on trouve un aperçu des institutions politiques et de la vie économique de la Hollande (pp. 1-18), un petit dictionnaire latin-hollandais (pp. 19-35), une description des villes de Flessingue, Delft, La Haye et Dordrecht (pp. 36-45) et enfin le journal de voyage dans ce pays (pp. 46-50); — 2° l'*Itinerarium Zelandicum topographicum*, qui n'est pas daté et qui comprend des notes relatives à la Zélande dans son ensemble (pp. 1-40), puis aux différentes îles de cette province (pp. 41-78); — 3° l'*Itinerarium*

(8) DUBUISSON-AUBENAY, *Journal des guerres civiles* (1648-1652), publié en 2 volumes par G. SAIGE (Paris, 1883-85), avec une notice biographique (t. I, pp. 10-19). — Cf. A. JOIN, *Dubuisson-Aubenay*, Bernay, 1887.

(9) Les Itinéraires de la Bibliothèque Mazarine sont catalogués sous les nos 4404 à 4408: le n° 4404 comprend la description de Paris et de son diocèse; le n° 4405, celle de la Brie, de la Champagne et de l'Auxerrois; le n° 4406, celle de la Picardie et de la Normandie; le n° 4407, celle de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre; le n° 4408, celle de la Germanie supérieure. On ne trouve à la Bibliothèque Nationale que l'Itinéraire de Bretagne (nouv. acquit. françaises, ms. n° 4375). — Nous devons ces indications à l'obligeance de M. Maurice Hélin, lequel nous a procuré également, en juin 1925, la photographie d'une page de l'*Itinerarium Belgicum*, pour que nous puissions constater les difficultés du déchiffrement de ce manuscrit.

(10) La plupart de ces publications sont signalées dans E. BOURGEOIS et L. ANDRÉ, *Les sources de l'histoire de France (XVII^e siècle)*, t. I (Paris, 1913), nos 360-363 et 373-374. — Il faut y ajouter: A. BABEAU, *Extraits des Itinér. de Champagne et de Picardie*, dans la *Revue de Champ. et de Brie*, 1885, pp. 353-360. — Chan. PORÉE, *Itinéraire de Normandie*, Rouen, 1911. — R. RODIÈRE, *Le voyage de Dubuisson-Aubenay à Abbeville en 1647*, dans le *Bull. de la Soc. d'émul. d'Abbeville*, 1909, pp. 11-50.

Anglicanum, qui doit dater de 1637, où sont décrites sommairement les villes de Cantorbéry, Londres, Greenwich, Gravesend et Rochester (f^{os} 1-10). L'*Itinerarium Belgicum* occupe environ la première moitié de ce volume, soit exactement 127 pages, numérotées de 51 à 177; mais il faut y ajouter une vingtaine de feuillets qui y furent intercalés ultérieurement et qui portent une pagination spéciale; on y rencontre aussi des plans de villes (Arras, Ruremonde, etc.), des estampes (reliques d'Aix-la-Chapelle et de Maastricht), ainsi que d'autres documents imprimés ou manuscrits intéressant nos provinces.

On peut affirmer que jusqu'en 1928 l'importance, voire même l'existence de l'*Itinerarium Belgicum* était encore ignorée de la plupart des érudits de notre pays. C'est en cette année, en effet, que le Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, qui se réunit à Mons, me procura l'occasion de le signaler à leur attention et d'en donner une analyse sommaire (11). Peu après, j'essayai de montrer, en recourant à l'exemple de Liège, la valeur des renseignements qu'on peut y puiser pour l'étude de la topographie monumentale de la plupart de nos villes (12). Plus récemment encore, j'en ai extrait le texte de deux passages où étaient mentionnées, à Luxembourg et à Saventhem, des inscriptions et des antiquités romaines, d'ailleurs déjà connues par d'autres sources (13). Au cours de ses heureuses investigations sur la légende hagiographique de sainte Wilgeforte, M. Jean Gessler fut amené, en 1936, à faire à son tour un examen personnel du manuscrit de cet ouvrage dans le dessein de découvrir tous les témoins de ce culte qui y sont signalés (14). Enfin, en 1937, M. René Gaspar a donné au public, accompagnés de savants commentaires, les chapitres assez étendus où sont décrits certains usages religieux et surtout les nombreux trésors de reliques qui étaient alors pieusement conservés dans les églises et les monastères des Pays-Bas (15).

(11) Cf. *Annales de la Fédér.*, t. XXVII (Mons, 1928), pp. 27 et 54-55.

(12) LÉON HALKIN, *Liège il y a trois cents ans, d'après un récit de voyage inédit*, dans la *Chron. arch. du Pays de Liège*, t. XX (1929), p. 22 (résumé).

(13) LÉON HALKIN, *Inscriptions et antiquités romaines de Belgique, de Hollande et d'Angleterre signalées dans les Itinéraires de Dubuisson-Aubenay (1627-38)*, dans les *Serta Leodiensia* (Liège, 1930), pp. 177-186. — Cf. J. GESSLER, *Le tumulus belgo-romain de Saventhem*, dans *Le Folklore Brabançon*, t. XIX (1939), pp. 98-100.

(14) J. GESSLER, *La Vierge barbue. La légende de sainte Wilgeforte ou Ontcommen* (Bruxelles, 1938), pp. 128-131. L'auteur y reproduit deux passages de l'*Itinerarium Belgicum* où Dubuisson-Aubenay décrit les images de la sainte qui étaient jadis conservées à Bruxelles (p. 97) et à Namur (p. 134). — Son étude avait d'abord paru en 1936 dans *Le Folklore Brabançon*, t. XV, pp. 307-401 et dans *De Brabantsche Folklore*, t. XV, pp. 305-426. Cf. *Revue belge de phil. et d'hist.*, 1936, p. 1235.

(15) R. GASPARD, *Documentaire gegevens over het geestelijk leven, enkele abdijen en kerken met hun relikwieschatten in de Spaansche Nederlanden, dans Ons geestelijk Erf*,

Il ne faut pas trop s'étonner de la lenteur avec laquelle s'est opérée jusqu'ici la publication de l'*Itinerarium Belgicum*. Tous ceux qui ont eu en mains le manuscrit connaissent par expérience les difficultés énormes qui entravent son déchiffrement. L'écriture en est à ce point menue qu'on pourrait la qualifier de microscopique; elle est en outre fort négligée et semée d'abréviations qu'il n'est pas toujours facile de résoudre. Ajoutez à cela que certains passages ont été biffés, puis récrits, que les interlignes sont souvent encombrés d'additions presque illisibles et les marges remplies d'indications complémentaires (16).

Toutes ces particularités prouvent que nous avons affaire ici au manuscrit autographe du journal de voyage de Dubuisson-Aubenay; il l'a rédigé au jour le jour, en cours de route, et il en a ensuite revu, corrigé et augmenté le texte au hasard de ses lectures ultérieures ou de ses rencontres avec de nouveaux informateurs. Et comme il manie la langue latine avec la même aisance que sa langue maternelle, il se sert indifféremment de l'une ou de l'autre; parfois même, tel paragraphe qui débute en français s'achève en latin, les deux langues s'entremêlant de la façon la plus imprévue. Au surplus, dans les descriptions des villes, les vues d'ensemble sont plutôt rares; de l'auteur aussi on pourrait dire que « les arbres l'empêchent de voir la forêt! » Les notes d'histoire, de géographie et d'ethnographie, pour lesquelles il montre une réelle prédilection, sont trop fréquemment insérées dans l'exposé au petit bonheur, au gré d'une étrange fantaisie.

Composé dans de semblables conditions, on devine que cet ouvrage ne possède guère, à proprement parler, de mérite littéraire; l'auteur semble n'avoir éprouvé aucun souci du style, ni s'être préoccupé de satis-

t. XI (Anvers, 1937), pp. 326-359. — Déjà en 1929, l'auteur avait projeté la publication de l'*Itinerarium Belgicum*, accompagnée de notes explicatives en flamand; on trouvera dans les *Verlagen* de la *Kon. Vlaamsche Academie*, 1929, pp. 11 et 92 le rapport de MM. J. Cuvelier et L. van Puyvelde sur ce projet, qui ne fut d'ailleurs réalisé que quelques années plus tard et sous une forme toute différente; l'auteur en effet renonça à publier le texte original de l'ouvrage et préféra en donner une traduction partielle en flamand, dans le dessein d'en faire connaître au grand public les pages les plus intéressantes; cette excellente traduction, précédée d'une notice biographique sur Dubuisson-Aubenay et suivie d'une table détaillée de l'*Itinerarium Belgicum*, a été publiée dans la revue de vulgarisation *Toerist*, t. XVI (Anvers, 1937), pp. 108-115, 321-325 et 741-753, sous ce titre: *Een Fransch toerist in de Spaansche Nederlanden*.

(16) Dans nos transcriptions nous avons fait suivre d'un point d'interrogation les mots dont la lecture est douteuse et nous avons remplacé par quelques points mis entre crochets ceux qui, en assez petit nombre d'ailleurs, ont résisté à nos tentatives de déchiffrement; nous avons mis entre soufflets les mots ajoutés au texte de l'auteur pour le rendre intelligible.

faire aux exigences d'une publication éventuelle. Ses notes de voyage se présentent d'ordinaire comme des matériaux bruts, qu'il a accumulés hâtivement sans s'imposer la peine de les dégrossir. Il s'était sans doute réservé de reprendre un jour ce récit de voyage, de le refondre soigneusement et de lui donner cette forme châtiée qui d'ordinaire distingue ses Itinéraires des provinces françaises: il n'en aura pas eu le loisir ou le goût. Ou bien peut-être n'avait-il d'autre but ici que de rédiger un simple aide-mémoire, destiné à son usage exclusif et où il pourrait plus tard retrouver, couchés par écrit, les souvenirs que lui aurait laissés la visite de notre pays? C'est une hypothèse assez vraisemblable.

Par contre, on ne peut que louer le soin avec lequel Dubuisson-Aubenay s'est appliqué à se procurer une documentation étendue sur chacune de nos provinces. Il ne s'agit pas seulement d'atlas, de cartes et de plans, mais encore d'ouvrages qui pouvaient lui servir de guides dans ses déplacements, comme l'Itinéraire d'Ortélius et la Description de Guichardin; il a utilisé aussi des livres d'histoire comme la Chronique de Sigebert de Gembloux, celle de Villani, celle d'Eyndius et le Commentaire d'Hubertus Thomas, dont il accepte d'ailleurs trop complaisamment les assertions, sans leur faire subir le moindre examen critique. Chemin faisant, il ne néglige pas les autres sources d'information auxquelles il a l'occasion de puiser; c'est ainsi qu'il lui arrive souvent d'invoquer le témoignage de personnages de distinction qu'il a rencontrés et de la bouche desquels il a appris certains détails curieux dont il nous fait part. Il possède une qualité précieuse pour un voyageur, à savoir le sens de l'orientation; il donne la position de certaines grandes villes selon les degrés de longitude et de latitude (17); il indique avec précision les distances parcourues et la direction des routes suivies; il vise à une exactitude aussi parfaite que possible dans les données topographiques.

Quand il visite une ville, il s'attache à en décrire les principaux édifices religieux et civils, ainsi que les œuvres d'art qu'on peut y admirer. Toutefois, quand il est pressé par le temps, il se contente d'indications assez sommaires, où les lacunes abondent (18). Il aime à copier le texte des épitaphes et des autres inscriptions qui tombent sous ses regards et à

(17) C'est notamment le cas pour Liège (p. 129 du ms.), dont il rectifie la position telle qu'elle était donnée par Guichardin. Il fait de même pour Maastricht (p. 116 du ms.).

(18) A Liège, par exemple, une seule église retient son attention, la cathédrale Saint-Lambert (p. 128); de l'église Saint-Jacques, il ne signale que son « très beau doxal de marbre noir » (p. 133); il ne dit mot de l'hôtel de ville, la fameuse Violette. A Huy, il n'a remarqué ni le «Rondia», ni le «Bassinia», deux des quatre «merveilles» de la ville (p. 133)!

signaler les vestiges des vieux chemins qu'il lui arrive de rencontrer; comme tout bon humaniste, il porte un vif intérêt aux antiquités datant de la domination romaine (19).

Dubuisson-Aubenay s'est rendu en Belgique à quatre reprises différentes; mais il ne nous a fait connaître avec précision ni la date, ni la durée de chacun de ses voyages; nous savons seulement que le premier commença le 16 octobre 1623 (20), que le second se déroula en 1624 (21), le troisième en 1626 (22) et le quatrième en 1627 (23); ajoutons qu'en plusieurs passages de son Journal, l'auteur signale des faits qui remontent à l'année 1628 (24). Ses pérégrinations le conduisirent successivement dans toutes les provinces des Pays-Bas et dans la principauté de Liège. Voici l'énumération des diverses localités où il séjourna, citées dans l'ordre chronologique, avec l'indication des pages où l'on en trouvera la description: Valenciennes (p. 51; cf. p. 140²), Mons (p. 51; cf. p. 73), Bruxelles (p. 51; cf. pp. 56 et 97-106), Anvers (pp. 52-53), Malines (p. 53; cf. p. 90), Louvain (pp. 53-55; cf. p. 113), Tournai (p. 57), Saint-Amand (p. 58), Douai (pp. 58-60; cf. pp. 70 et 79), Lille (p. 66C; cf. p. 68B), Arras (pp. 67-68, 68A et B), Cateau-Cambresis (p. 75), Landrecies (p. 76; cf. p. 83), Béthune (pp. 78-79), Cambrai (pp. 80-82), Avesnes (p. 83), Saint-Omer (pp. 86A-86E), Théroouanne (pp. 86a-86g), Courtrai (p. 87), Ninove (p. 87), Audenarde (p. 88A), Vilvorde (p. 90), Rouge-Cloître (pp. 91-92), Boitsfort et Groenendael (p. 93), La Cambre, Affligem, Grimbergen et Tervueren (pp. 93-96), Gand (pp. 107-110D; cf. p. 55), Alost (p. 110E), Montaignu (p. 113), Diest (p. 115), Curange et Bilsen (p. 116), Maastricht (pp. 116-118), Ruremonde (p. 118), Venlo (p. 119), Geldern (p. 120), Aix-la-Chapelle (pp. 122-124), Liège (pp. 127-130 et 133), Huy (p. 133), Namur

(19) On a souvent montré l'importance que présentent les Itinéraires de Dubuisson-Aubenay pour l'étude du réseau des voies romaines en Gaule. Cf. E. DESJARDINS, *Géogr. de la Gaule romaine*, t. V (Paris, 1893), p. 220. — C. JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, t. V (Paris, 1900), pp. 80 et 116. — M. BESNIER, *Revue des études anc.*, 1923, p. 115, n. 3. — Mais, au sujet des routes romaines, on ne trouve dans l'*Itinerarium Belgicum* qu'une brève mention de la *Via Bagavensis in Nerviiis* (p. 140).

(20) P. 51: « *Die Lunae XVI octobris MDCXXIII egressi Parisiis..... Silvanectum..... pernoctavimus..... Die Martis XXIV octobris..... pervenimus Antverpium.* » — L'emploi du pluriel indique que l'auteur avait au moins un compagnon de voyage.

(21) P. 67: « *Reditus in Germaniam Inferiorem..... Idibus Martii projecti anno 1624 pascha apud Atrebates peregrimus.* » Cf. p. 66 A.

(22) P. 87: « *1626: Iter Bruxellas Lillā per Gandavum, 23 horarum itinere.* » Cf. p. 66g.

(23) P. 113. — Cf. pp. 116, 120 et 129.

(24) Voyez notamment aux pp. 66 a et 144. — Après la p. 86 E on a intercalé une lettre du P. Malbrancque, S. J., adressée d'Aire, le 26 février 1628, à Dubuisson-Aubenay, à propos de son ouvrage sur les Morins. — Le feuillet intercalé à la page 140 et qui est relatif au tumulus belgo-romain de Saventhem est de 1633; d'autres feuillets portent des dates encore plus récentes.

(pp. 134-135), Andenne (p. 135), Luxembourg (pp. 136-137) et Sedan (p. 138).

Au surplus, en trois endroits du volume, la relation de voyage proprement dite est interrompue pour faire place à de nombreux feuillets couverts de notes de caractère purement documentaire. L'auteur y a consigné pêle-mêle des renseignements de nature diverse (dont certains sont empruntés à Guichardin) sur les différents aspects de la civilisation en Belgique à cette époque; nous en reproduisons ici les rubriques principales: bière de Flandre ou cervoise, monnaies et mesures, géographie et histoire du Belgium, cultures, élevage, hydrographie, qualités physiques et intellectuelles des habitants, origine des Belges, commerce, mariage, fêtes religieuses, monts de piété, concours de chants, comédies, banquets, jeux populaires, dames et officiers de la Cour, institutions charitables, funérailles, dévotion aux Pays-Bas (pp. 61-66). — Peintures de Belgique (pp. 111-112). — Chaussée de Bavai chez les Nerviens, tumulus belgo-romain de Saventhem, bâtiments, habits, justice et milice des Pays-Bas, lettres et académies, forêts, gages ordinaires des officiers de la Cour en 1620 (pp. 140-152).

Pour permettre à nos lecteurs de se faire une juste idée de la manière de Dubuisson-Aubenay et d'apprécier par eux-mêmes la valeur de *l'Itinerarium Belgicum*, nous en publions, dans les pages qui vont suivre, d'assez larges extraits. On y trouvera d'abord les chapitres les plus intéressants de sa documentation sur la vie sociale aux Pays-Bas au début du XVII^e siècle, puis le texte in-extenso de la description de Liège et des environs en 1627. On pardonnera sans doute à un Liégeois d'accorder la préférence à sa ville natale; il forme d'ailleurs le vœu de voir à bref délai son exemple suivi par d'autres érudits, qui entreprendraient d'achever le déchiffrement de *l'Itinerarium Belgicum* et d'assurer la publication des parties de ce journal de voyage qui sont encore inédites.

Léon HALKIN.

EXTRAITS DE L'ITINERARIUM BELGICUM

Bibliothèque Mazarine, ms. n° 4407

I. — QUELQUES ASPECTS DE LA CIVILISATION DES PAYS-BAS AU DEBUT DU XVII^e SIECLE

§ 1. — *Les funérailles* (p. 66g)

Aus funérailles ils font une allée de paille depuis la maison du défunt jusques à l'église. A la mort d'un noble, la femme et filles n'y vont point, ni mesme au service qui se fait environ 40 ou 50 jours après, comme j'ay veu à Douay de Pontus de [.....], baron de [.....], enterré dès le Caresmeau aus Dominicains, et son service fait 15 jours après Pasques, le 27 avril 1626. Les Dominicains en ordre allèrent en son logis avec la croix et bannière quérir le dueil qui estoit de ses trois fils encor petits, vestus de brayettes trainantes à terre et sur l'estrain, à capuchon, en cet ordre: marchaient les Dominicains seuls avec leur croix; après, 30 pauvres qui allaient tous là-devant revestus d'une pièce de drap en forme de langet et une torche avec armoirie en main; après les Dominicains, marchoit un homme (qui n'estoit pas gentilhomme) vestu de dueil ordinaire portant un baston sur lequel estoit plaqué un grand escu des armes du deffunt, qui estoient d'argent au lyon de gueules à double queue entrelassée et repassée, armé et lampassé d'or, avec les supports de griffons de sable; et sur le bout du baston le thymbre (ou cabasset doré), couronné à la baronne, comme du bourlet d'un turban sans la pointe, et alentour du bourlet par-dessus des pommettes une à une comme à la couronne comtale; elles sont mises 3 ou 4 ensemble par bouquets et plus grosses. Un autre après, en dueil ordinaire, portoit l'épée nuë, façon de page; deux autres valets portoit l'un les gantelets, l'autre les esperons dorés, coste à coste; puis comme un héraut vestu d'une casaque d'armes ornée devant et derrière des armoiries du deffunt. Suivoit l'Abbé de Marchiennes en habit ordinaire de prélat conduisant de sa main droite le fils aîné en long dueil encapuchonné, le S^r de Neufville Montmorency beau-frère du deffunt conduisoit à sa droite le second fils en semblable dueil que l'aisné; et luy en dueil avec une sotane comme à l'espagnole, mais elle et le manteau fort courts; enfin le S^r d'Amongy, fils aîné dudit Sieur de Neufville conduisoit à sa droite le troisième fils en dueil comme ses frères et luy aussy en dueil long à l'ordinaire du Pays-Bas. Autres gentilshommes et cavaliers marchoit aussy vestus de noir et en dueil plus long ou plus court selon qu'ils estoient plus ou moins proches et amis du deffunt.

Dans le chœur de l'église tendu jusques bien haut de drap noir, la chappelle ardante au milieu, devant icelle estoient ceux qui tenoient les armes, etc. cy-devant; dans les bancs à main gauche entrant estoient les nobles, à droite l'Abbé de Marchiennes; tout au bas et plus haut vers l'autel, aucuns du Magistrat et bourgeois qui venoient convoyer le dueil. Au milieu de la chappelle ardante, la bière couverte d'un drap de velours noir, etc. Et aux 4 coings, les 4 quartiers du deffunt.

A l'Offertoire les armes, etc. marchent devant ceux qui y conduisent le dueil, et marche devant celuy qui conduit le premier dueil, à l'entrée de la chappelle ardante jusques à ce qu'ils le ramènent en sa place; puis prennent et marchent devant de second conducteur du dueil, le menant baiser l'offerte, et ainsy les autres. Après cela, le sermon plein des louanges du deffunt; un docteur en théologie, Pollet, disoit la messe; le pasteur du deffunt luy aydoit avec aucuns de son clergé.

A Bruxelles, semblablement le 15 octobre je vis porter en terre la damoiselle de Pallant, dame de l'Infante. Le logis d'où le corps sortit estoit tendu de drap blanc parce qu'elle estoit fille. Devant marchoient les religieux, puis 36 pauvres revestus de langets ou capps avec le capuçon de drap blanc, tenant torches, avec les armes y attachées, de cire blanche; et tout derrière un homme vestu en court dueil portait un grand quartier tout blanc ayant les armes de la defunte au dedans telles que l'on les met sur la porte; puis le clergé de Ste Goudèle, sa parroce, et son corps porté en bière par cavaliers d'aage viril, partie Espagnols, Italiens et Flamengs ou Wallons, le duc de Colonna, le baron de Tilly, dom Philippes de Sylva, etc. Elle estoit sur un drap de sargette minime couvrant la bière et avoit vestue une robe de mesme qu'elle prit par dévotion à St François-de-Paule en mourant, avoit les mains descouvertes et jointes tenant entre elles une croix liée autour avec ruban blanc, le visage aussy decouvert, les yeux et la bouche fermée, la coiffure en gentillefemme, à la culbute selon la mode françoise avec nœuds et un bouquet. Après venoient deux portant des deux costés les armes du père et de la mère de la fille defunte; puis l'un de ses frères en long dueil et manteau et soutane sans robe ni capuçon, entre le nonce du Pape et l'archevesque de Caesarée, chappellain major de Son Altesse, qui le conduisoit; puis après son autre frère, conduit par le marquis Spinola et autre noblesse qui suivoit. Elle fust enterrée aux Minimes et n'y avoit point de paille par les ruës (1).

§ 2. — *La dévotion des Pays-Bas* (pp. 66B et 66^o)

De religione Belgarum pauca dicemus (2) Les Catholiques tirent et empruntent beaucoup de la piété espagnole; les hommes sont aux églises avec grands chappelets chargés de médailles; touteslois, jusques aux femmes, ils disent leurs heures asez communément et autres prières journalières, qu'en France nous disons toujours en latin, en flameng et autres langues vulgaires, comme espagnol, etc.

En leurs églises, ils ont force St. Georges et St. Martins; en toutes celles qui sont un peu de réputation, en chaque ville, il y a un Jésus triomphant sur l'asne contre quelque pilier, à l'entrée ou hors un jardin d'olives et dedans en quelque recoing une sépulture ou sépulchre. En Gueldres, Aix et pays de Liège et Haut-Brabant, ils revestent le Jésus posé sur le tombeau d'un vray linceul blanc chargé de fleurs et de coronnes comme ils ont accoustumé d'orner les bières de leurs morts.

.....*Infans (Isabella) audit (officium) in oratorio suo sacro, aliud superaddit publicum nisi in sua capella, hora 11^a diebus festis, 10^a fastis, sed tunc non videtur*, parce qu'elle est en haut, où sont ses dames aux fenestres à decouvert. Elle se tient à un treillis de bois fort épais de peur d'estre vuë, tellement que les prédicateurs mesme, qui ont leur chaire vis-à-vis d'elle au dessoubs de l'autel ne s'adressent point à elle, non plus que si elle n'y estoit point; ce qu'ils ne font pas quand, en une autre église, il y a courtine.

.....*In templis viri pro ecclesiarum instauratione et incarceratorum redemptione pecuniam colligunt, non foeminae ut Parisiis et alibi in Francia. In missis parochialibus*

(1) A la p. 667, où Dubuisson-Aubenay décrit les funérailles d'une dame de Fresnes, il ajoute ce détail: « la prédication en français, comme en la damoiselle Pallant, par le P. du Vivier, minime ». — Une partie de ce paragraphe sur les funérailles a déjà été publiée par R. GASPARD dans *Ons geestelijk Erf*, 1937, p. 332.

(2) Cf. p. 65: « *Religiosissimi sunt. Fidem Gallorum primi susceperunt Christianam per Maternum Ticinensem primum Germaniae episcopum* ».

non datur in Brabantia aut Flandria panis benedictus, sicut in Artesia, ubi plures adhuc quam (?) in pagis Franciae consuetudines retinentur (3).

§ 3. — *Les habits* (p. 111 v°, 66Z)

Les vêtements du Pays-Bas sont en quelque chose différents pour le commun peuple des villes et principalement entre les femmes. Car pour la noblesse, principalement les dames, elles se vestent toutes jusques au Rhein, comme j'ay veû, et encor, comme on m'a dit, par delà, à la mode de France qui leur vient tousiours un peu tard et 1 an ou 2 après qu'elle a commencé en France. Les gentilhommes aussy, principalement la jeunesse, se vestent tout à la françoise si ce n'est qu'allant à la guerre ils portent buffes, ou qu'à la Cour ils se vestent à moitié à l'espagnole pour complaire; encor la jeunesse, sinon ceux qui servent en Cour, ne porte point de fraises à l'espagnole; et n'y a que ceux qui ont à prendre audience, à se trouver en cérémonie ou prétenlent quelque chose. Même j'ay veû ès jours de caerémonie de Toison le prince de Chimay et le comte d'Egmont porter un manteau court à la françoise, des chausses, chapeau et fraise de mesme, et n'avoir rien qui ne fûst françois sinon une casaque à la flamande. Car la casaque à l'espagnole est faite d'une autre façon, a les basques fort petites et un pecho (4) ou gros busc, à la flamande grandes basques et ballantes au cul et sans busc, les manches pendantes et ouvertes. Les gens d'espée portent force gallon d'or et d'argent et broderies de mesme.

Pour la bourgeoisie et gens de Justice et d'Eglise, ceux-cy sont long vestus, point si proprement qu'en France, non plus que ceux de Justice qui sont tirants à l'espagnole avec une fraise sans soutane et lorsqu'ils vont aux sièges de justice ou qu'ils marchent en caerémonie, ils ont des robes assez courtes et comme quarrées, longues manches ballantes d'ormesin (5) ou damas noir, aucuns magistrats de drap noir doublés par le dedans de velours. Le reste de la bourgeoisie se vest, les plus jeunes et gallans à la moderne françoise, autres à la vieille, autres à moitié à l'espagnole et de différentes manières, chacun à sa fantaisie, sans que l'on le trouve estrange.

Quant aus femmes, elles portent, les marchandes et fort médiocres, une coiffure de linge avec une dentelle grande rebroussant du front sur un fil vers le sommet de la teste; à Béthune toutefois portent des langets noirs ou violets comme en France les villageoises; en la Flandre jusques aus villageoises censières sont aus festes vestuës de noir avec un chapeau de heuque (6) sur leur teste; en ville elles ont leurs heuques, les modernes fort gentilles avec petits chapeaus ronds et plats et une pointe et houppe, mais les veuves et filles dévotes n'ont point la houppe au bout de la pointe; ces heuques sont plissées fort gentiment et se font principalement en Anvers. Les filles et jeunes femmes un peu relancées font comme les damoiselles et dames, portants sous la heuque une juppe et avec son corps de cotte à la françoise, sans robe en esté avec un petit rabat ou fraise d'homme à la françoise qu'ils appellent un guéridon.

A Bruxelles, Malines, Anvers, elles sont très gentiment accoustrées ainsy et vont en heuque, quelquefois avec le masque, au lieu qu'estants à la françoise tout-à-fait sans

(3) Ce paragraphe sur la dévotion aux Pays-Bas a déjà été publié par R. GASPARD dans *Ons geestelijk Erf*, 1937, pp. 329 et 331; cf. *Toerist*, 1937, pp. 112-113. — Voyez aussi A. PASTURE, *La restaurat. relig. aux Pays-Bas cathol. sous les Archiducs*. Louvain, 1925

(4) Mot espagnol signifiant: cœur, poitrine.

(5) Armoisin, taffetas.

(6) Huque, robe courte avec capuchon, chaperon.

heuque elles se contentent de porter un cresse sur le visage. En hyver, telles qui ne veulent pas estre congneues vont au bal ainsy en heuque et masquées. Les dames de Cour ont trouvé une sorte de heuques de cresse à travers lesquelles ont les veoit toutes; les autres se contentent d'en porter en moncayar ou bourrette de soye, les plus simples de bourrette commune ou de canjan (7).

A Namur et à Liège, elles portent communément des longs Langets ou manteaus de drap qui battent au jarret et ont un passement de velours piqué tout autour, sans collet et le mettent sur les épaules par soubz le collet de leur robbe et portent le chappeau de heuque sur la teste. A Aix et à Maestricht, plus communément elles mettent le manteau sur la teste et le chappeau sans y tenir par dessus comme une heuque. En Gueldres, au lieu de chappeau, leur manteau ou heuque de drap fait une pointe comme une gouttière plate qui s'avance sur le front (8).

§ 4. — *Les bâtimens* (p. 141)

Les bastiments des Provinces catholiques du Pays-Bas sont communément grands et vastes, de diverse matière selon les provinces. En Brabant, ils sont dans les villes tous de brique, couverts d'ardoise, le pignon à degrés (qu'ils appellent à créteaus), et presque toujours tourné sur ruë comme en Anvers; les plus belles villes sont là. Aux champs quelques abbayes et églises et châteaux sont de pierre de taille. Les maisons de paysan aucunes de brique, la plupart de terre couvertes de chaume, mais très proprement et bien plus qu'en France.

En Flandre, il y a aussy de très belles villes; les bastiments et murailles mesme de brique et les pignons à degrés et tournés la plupart sur ruë, principalement les nouvelles. Car à Gand mesme vous y avés maisons de bois; et à Lille très grande quantité; toutefois le magistrat a ordonné que dorénavant toutes se bastiront de brique. A Bruges, il y a récompense pour ceux qui bastiront bien. A Douay, vous avés des anciennes maisons de pierre ou grison avec créneaux, marchicoulis et ambulacres tout autour en forme de bastilles et de prisons. Les villages là sont fort grands et les maisons des villageois aucunes de brique, autres de terre très bien hourdées, couvertes de chaume.

En Artois, les villes ont la face de celles de France et sont la plus part de bois couvertes de tuille. Les maisons, les murailles de ville sont de pierre et ont force caves qu'ils habitent soubz les maisons, ce qui n'est pas seulement en Arras et Artois, mais encor en la Flandres et passe jusques en Brabant, où les pauvres gens demeurent aux caves, comme dans Bruxelles, pour y éviter la cherté du louage des maisons qui n'est guères moindre qu'à Paris.

En Haynaut, ils ont la brique en usage comme en Brabant et mesme forme de bastir.

En Namur, ils se servent fort de leurs pierres grises et noires dont ils bastissent à bon marché (9): laquelle ils meslent aussy avec la brique et cela a fort bonne grâce,

(7) Cangette, petite serge.

(8) Cf. Jean DE GLEN, *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes et modernes du monde*. (Liège, 1601), pp. 111-126. — DE RIDDER, *Contrib. à l'hist. du costume et du luxe dans la Belgique d'autrefois*, dans le *Bull. Soc. roy. d'arch. de Brux.*, 1932, pp. 13 et suiv. — Ce paragraphe sur les habits a été traduit en flamand par R. GASPARD dans *Tœrist*, 1937, pp. 749-751.

(9) Voir aussi, sur les maisons de Namur, à la p. 134 du ms.

comme savent bien les Liégeois, qui le savent bien pratiquer en leurs nouveaux bastiments qu'ils font de brique avec les encoigneures et croisées de pierre grise ou blanche pour la plus part (10).

A Maestricht, ville de Brabant enclavée en Liège, les maisons anciennes sont comme à Liège, ou toutes tuillées et couvertes de bois, ou colombées et plâtrées entre deux comme en France, les nouvelles sont ou de pierre de taille comme les églises, ou de brique. A Aix, c'est la même chose.

Au pays de Gueldres, entre la Meuse et le Rhin, c'est toute brique dans les villes; les murailles en sont aussy de pierre de taille en aucuns lieux.

Au pays de Juliers et de Clèves, limitrophes et enclavés comme celui de Liège entre les diverses provinces de la Maison de Bourgogne, les villes y sont chétives, sales, les maisons basses et mal rangées et on n'y remarque point, ni par dehors, ni par dedans, ceste splendeur et netteté du Brabant et de Flandres (11).

Quant aux maisons de noblesse, il y en a peu de belle par les champs. En Artois, il n'en faut point chercher à cause de la frontière. En Haynaut, il y a de belles abbayes comme Lyessies, Maroilles, etc. (12), et chasteaus comme Harchies, Hersi, qui est à ceux de Berlaymont et est des plus apparents du Pays-Bas (13); et puis Beuvrage à une lieue de Valenciennes et qui a cousté au duc d'Arschot cent mille escus de dépens et n'est point achevé; puis Mariemont, à 3 lieues de Monts, basti par Marie royne de Hongrie, bruslé par les François (14), Lannoy, Lomme, Hem, etc. En Brabant, Grimberghe, Genape, Treveure. Au pays de Namur, quantité de médiocres par sa petitesse, rien de superéminent, et de mesme en Liège, et vers Aix et en Gueldres. En celui de Juliers, Amsterde est une belle maison pour un cavalier simple (15).

§ 5. — *Quelques peintures de Belgique* (pp. 111-112) (16)

A Bruxelles et par tous les Pays-Bas, il y a d'excellentes peintures (17); entre les anciennes, celles de la p. 55 à Gand, et 56 à Bruxelles. Item dans l'église Ste. Goudèle, un petit tableau à deux tables que l'on croit estre de St. Hubert, Evesque de Liège,

(10) Sur les maisons de Liège, voyez *infra*, II, § 1: Description de la ville (p. 127 du ms.).

(11) Le début de ce paragraphe a été traduit en flamand par R. GASPAR, dans *Tœrist*, 1937, p. 749.

(12) Note marginale: « L'alain sur la rive droite de Scarpe et Lieves plus bas que Douay, p. 71 ».

(13) Note marginale: « Bossut, p. 73 ».

(14) Note marginale: « Commines, p. 81 ».

(15) Cf. O. VAN DE CASTYNE, *L'architecture privée en Belgique... aux XVI^e et XVII^e siècles*. Bruxelles, 1934. — F. COURTOY, *L'architecture civile dans le Namurois*. Bruxelles, 1936.

(16) La plupart des tableaux que Dubuisson-Aubenay décrit ou mentionne dans ce paragraphe ne se trouvent plus aujourd'hui dans les édifices où il les a vus parce qu'ils ont été déplacés ou détruits au cours des siècles. Pour connaître l'endroit où ils sont actuellement conservés ou les circonstances de leur disparition, nous avons fait appel à la rare compétence en ce domaine de notre savant Collègue M. Leo van Puyvelde, qui a bien voulu mettre à notre disposition une abondante documentation, grâce à laquelle nous avons pu rédiger les notes ci-dessous. Nous le prions d'agréer ici la nouvelle expression de notre vive gratitude pour son extrême obligeance.

(17) Note marginale: « Van Deik, peintre excellent de Bruxelles (*sic*), est mort riche en Angleterre, plus excellent que tout autre d'Hollande ».

longueur de 4 pieds, hauteur de 3; est en la chapelle de Notre-Dame des Fleurs, au bas de l'église en entrant (18).

En la chapelle de la Cour, au maître-autel, il y a une contre-table faite en forme de portail, tout de bois, deux colonnes cannelées à vuide par le haut et dorées, le frontispice au dessus où il y a au sommet une croix, aux deux costés plus bas deux anges et au tympan dans une ovale élevée cecy: *Deo Opt. Max. D. D. Anno MDCIII*. Entre les colonnes et le frontispice est tendu le tableau, de hauteur comme de 4 pieds, de largeur ou longueur parallèle à l'autel 3 pieds (19). C'est une Adoration des Roys (Épiphanie) avec plusieurs personnages représentés à leur suite et une perspective de la crèche. Il a esté apporté de Gérardmont, estimé 20.000 francs. L'architrave qui borne ce tableau par en haut a en son milieu une place plus large que le reste et faite en forme de plaque à plusieurs angles avec cecy en lettres d'or: *Aurum, Myrrham, Thus regique hominique deoque dona ferunt* (20).

A Ste. Goudèle (Ergoule ou Tergoule, fland. Ter signifiant *ad* ou *apud*, *sic dicunt Sint-Tergoule*, A Sainte-Goule, *Gula sive Gudula latine*) tout au bas de la nef à main gauche, le tableau dont est parlé cy-dessus, est estimé de la main de ce Roger dont est parlé p. 56 en l'histoire d'Erkenbaldus (21). Est divisé en deux, au costé droit au regard de l'autre la section contient la levation et translation du corps de St. Lambert comme porte la subscription; il est à demi levé du sarcueil en habit épiscopal, prêtres et clergé alentour et cardinau, tenant sa couronne de la main gauche, la teste nuë; plus outre est une perspective avec ballustres à travers lesquelles regarde un peuple infini (22). A l'autre section du tableau qui est à la main droite à nostre regard est le pape Sergius, comme porte la subscription, à qui extasié l'ange apporte une crosse et mitre, luy disant qu'il eüst à en investir Hubert, qui estoit un homme qu'il trouveroit *ad limina D. Petri*.

(18) Ce tableau est décrit un peu plus bas.

(19) Note marginale: « Dans le chœur de Notre-Dame du Sablon, il y en a un tout semblable pour l'histoire, mais la moitié moindre en grandeur, estimé 3000 francs; il est en la paroy du chœur au coing de l'Evangile de l'autel ».

(20) Cette *Adoration des Mages* de Gossart († 1541), qui provenait de Grammont et qui ornait alors la chapelle de la Cour, située dans le fond de l'église Sainte-Gudule, se trouve actuellement à la Galerie Nationale de Londres; le tableau est daté de 1503. et non de 1603, comme le prétend Dubuisson-Aubenay.

(21) A la page 56 du ms., Dubuisson-Aubenay décrit un tableau en quatre parties conservé à l'Hôtel de ville et qui, d'après lui, était signé: « *Rogierius Sweidenus civis finxit 1439* ». — C'est sans doute à ce tableau que fait allusion GUICHARDIN, *Description de tout le Pais Bas* (Anvers, 1567), p. 131: « ...Roger vander Weiden de Bruxelles, lequel entre autres choses fait les quatre tableaux très dignes d'histoire admirable au propos et exemple de faire justice, qu'on voit audit Bruxelles en la Sale, où les causes se consultent et délibèrent ». — Ce grand tableau est connu; mais il n'en subsiste plus que le souvenir de la composition, conservé dans des tapisseries. Cf. HENNE et WAUTERS, *Hist. de Bruxelles*, t. I, p. 24 et t. III, p. 47.

(22) Il s'agit ici évidemment du tableau de Roger van der Weyden connu sous le nom d'*Exhumation de saint Hubert*, qui se trouve actuellement à la Galerie Nationale de Londres (n° 783). Il mesure 89 × 81 cm., ce qui est moins que les dimensions indiquées par Dubuisson-Aubenay (4 × 3 pieds), lesquelles doivent être approximatives. Au XIX^e siècle, on trouve d'abord ce tableau dans la collection de Lord Besborough à Rochampton, vendue en 1801, puis dans la collection Eastlake, d'où il passa en 1868 à la Galerie Nationale. Il est certain qu'il ne s'agit pas de l'exhumation de saint Lambert, comme le croyait Dubuisson-Aubenay, mais de celle de saint Hubert, qui eut lieu en 825. Cf. *Acta Sanctorum*, Nov. t. I (1887), pp. 759 et suiv.

Là se voyent quelques bastiments et apparences de Rome, un cardinal et force gents qui vont et viennent (23).

En la Maison de Ville, outre la pièce cy-dessus, p. 56, en la Chambre Criminelle qui est peinte et dorée par fleurons en relief par tout le plancher et solives (?), sur la cheminée l'histoire de Osenna écorché et son fils que Cambyses fait seoir sur la peau de son père au tribunal (24). Vis à vis et sur l'entrée de la Chambre, est le Jugement de Salomon et à main droite est le Jugement universel de Dieu, tous grands tableaux de la main de P. Rubens, dont celui d'Osenna seul est estimé 4000 francs (25).

En l'église du Sablon (26), l'histoire de Job contre un pilier vers le chœur, à main gauche en allant, environ le milieu de la nef; le tableau est sur un autel comme contre-table, long comme de 6 pieds, haut comme de la moitié en ligne perpendiculaire, puis il désine comme en frontispice à plusieurs angles ou obliquités, dans lequel sous les diables qui abbatent le palais des enfants de Job renversés et aucuns morts sous les tables et buffets et pièces de colonnes, dont la perspective est excellente. A l'intérieur des feuillettes, Dieu permet au diable cela, de sorte que là paroissent ceux qui enmènent ses troupeaux, etc., pour un; et pour l'autre Job est là sortant d'un palais à qui l'on en porte les nouvelles. A l'extérieur des feuillettes, et intérieur d'autres seconds feuillettes qui ferment sur les premiers, est l'histoire de Lazare représenté en un endroit comme ladre

(23) Ce second tableau, qui fait pendant au premier, représente la *Désignation de saint Hubert comme évêque de Liège*. Il fait aujourd'hui partie de la collection de la Baronne van Pannwitz à Heemskerk (Hollande), qui l'a fait acheter en 1938 à la vente Mortimer Schiff à Londres; il provient également de la collection de Lord Besborough. — ROMBAUT, *Bruxelles illustrée*, t. II (1777), p. 342. Il cite, ainsi que le précédent, dans la deuxième chapelle du bas-côté septentrional de l'église Sainte-Gudule. Cette chapelle était dédiée à saint Hubert, mais la Vierge y était aussi représentée, dans un tableau ou une sculpture de l'autel, entourée d'une guirlande de roses, sous le vocable de « Notre-Dame entre les Roses »; ceci peut avoir donné plus tard à la chapelle la dénomination de « chapelle N.-D. des Fleurs », que cite Dubuisson-Aubenay. — Cf. Chan. COENEN, dans les *Annales du Congrès arch. et hist. de Liège*, 1932, fasc. IV, p. 208, pl. XXIV-XXV.

(24) Rubens représenta en effet le traitement sévère infligé par Cambyse à un juge prévaricateur dans un tableau qui fut placé sur la cheminée de la salle du Magistrat à l'Hôtel de ville; ce tableau, qui fut payé 3000 florins le 6 avril 1622, périt dans le bombardement de Bruxelles par les Français en 1695. Cf. HENNE et WAUTERS, *Hist. de Bruxelles*, t. III, p. 46. — Une réduction de ce tableau se trouve à la Verwaltung der Schlösser und Gaerten de Berlin (44 x 44 cm.), et une copie, qu'on attribue faussement à Beschey, est au Musée de Bergues. Un dessin exécuté d'après le tableau (mais qui n'est pas de Rubens) est au Musée National de Stockholm.

(25) Le *Jugement de Salomon* de Rubens se trouve actuellement au Musée de Copenhague (n° 303); cette toile, qui mesure 233 x 300 cm., fut offerte au roi Christian IV (1577-1648) par le comte de Rantzau. En bas du tableau il est peint: « Mons^r Josias, comte de Ransau, maréchal de France, me l'a donné ». — Gravure: Boëtius à Bolswert, avec dédicace à François van der Ee « *praetori* » et à Englebert de Tay « *consuli reliquoque senatui urbis Bruxellensis* ». On pourrait en conclure que le tableau aurait été fait pour le banc échevinal de Bruxelles. En tout cas, Abraham Goelnitz, qui visita la Belgique en 1624, affirme, dans son *Ulysses Belgo-Gallicus* (Leiden, 1631), p. 124, que le *Jugement de Salomon* par Rubens, garni de portraits d'échevins, se trouvait dans une salle de l'Hôtel de ville de Bruxelles. — On ne trouve pas trace d'un *Jugement dernier* de Rubens qui puisse provenir de l'Hôtel de ville de Bruxelles, où Dubuisson-Aubenay l'avait vu, de même que Goelnitz.

(26) Dans sa description de la ville de Bruxelles, à la p. 103 du ms., Dubuisson-Aubenay signale dans cette église deux toiles du peintre Sallaert, *L'Infante Isabelle abattant l'oiseau au tir du Grand-Serment* et la *Procession des pucelles du Sablon*, qui sont actuellement aux Musées des Beaux-Arts de Bruxelles (n°s 408 et 409). Cf. R. GASPARD, dans *Tœrist*, 1937, p. 321. C^{te} D'ARSHOT, *Rev. belge d'arch.*, t. XIV (1944), p. 151.

vestu tenant un claquet à la mode du Pays-Bas, et du mauvais riche. Au bas du tableau en lettre noire *Bernardus D'Orley Bruxellanus faciebat 1521* (27).

Vis à vis de ce tableau, au costé droit et sous la [...] il y a une chappelle où y a, sur l'autel de St. Matthieu et St., une Histoire des deus Saints où y a des temples et perspectives excellentes.

Contre un pilier proche ladite chappelle, est une contretable à un autel du Jugement universel de Francisque Flores qui fleurissait naguères en Anvers, assés grande et passante bien haut au dessus de l'autel, grandement estimée (28).

A St. Nicolas, contre le premier autel à main droite comme on entre par le bout de l'église, est un grand tableau, comme contretable fort haute, de l'histoire de Job assis sur son fumier, de Rubens, fort estimée (29).

Les plus excellentes peintures sont à Maroilles, abbaye de Haynaut, p. 76 (30).

L'Histoire de l'Agneau de l'Apocalypse à St. Jean ou St. Bavon de Gand, p. 55 et 76 (31).

En Anvers, l'église des Jésuites, cy-dessus p. 52, est toute pleine des pièces de Rubens, comme es carolles haut et bas contre les plates voûtes ou planchers, et signamment au Mère-Autel qui est un tableau double (en grand volume) et se monstre, tantost l'histoire de St. Ignace, tantost celle de St. François-Xavier, l'un se mettant ou cachant derrière l'autre (32).

(27) Ce triptyque de Van Orley est aujourd'hui conservé aux Musées des Beaux-Arts de Bruxelles sous ce titre: *Les épreuves et la patience de Job* (n° 335).

(28) Ce triptyque de François Floris, mesurant 273 x 222 cm., monogrammé et date de 1566, fut enlevé de l'église Notre-Dame des Victoires au Sablon peu après la Révolution française. Retrouvé dans les anciens dépôts, parmi les objets précieux qui n'avaient pas été transportés à Paris, ce *Jugement dernier* se trouve actuellement aux Musées des Beaux-Arts de Bruxelles (n° 174). Cf. HENNE et WAUTERS, *o. c.*, t. III, p. 412.

(29) Le triptyque des *Tribulations de Job* avait été commandé à Rubens en 1612 pour l'autel de la Confrérie des musiciens en l'église Saint-Nicolas de Bruxelles; il fut achevé en 1613 et payé 1500 florins. F. Mols (ms. 5737 de la Bibliothèque Royale) le décrit: le panneau représentait Job sur son fumier, entouré de sa femme et de ses amis qui se moquent de lui; sur un volet, la distribution de ses biens; sur l'autre, Job tourmenté par le diable. Mols ajoute que le triptyque doit avoir péri dans le bombardement de Bruxelles par les Français en 1695. Cf. HENNE et WAUTERS, *o. c.*, t. III, p. 116.

(30) A la p. 76 du ms., Dubuisson-Aubenay décrit l'ancienne abbaye bénédictine de Maroilles, près de Landrecies, et y signale plusieurs tableaux, notamment de Gossart, de Rubens, de Jean van Eyck, de Roger van der Weyden, de Joos van Cleef d'Anvers (dont il rappelle qu'il fut mandé par François I^{er} à Paris et y peignit diverses toiles de 1623 à 1625), etc.

(31) Sur le célèbre rétable de l'*Agneau Mystique* des frères van Eyck, voyez en dernier lieu: Chan. VAN DEN GHEYN, *Les tribulations de l'Agneau Mystique*, dans la *Revue belge d'arch. et d'hist. de l'art*, t. XV (1945), pp. 25-46. — Dubuisson-Aubenay mentionnait le chef-d'œuvre dans sa description de Gand (p. 55) et dans celle de Maroilles (p. 76). Guichardin, en 1567, avait déjà signalé à Gand « le tableau très excellent du Triomphe de l'*Agnus Dei* » et l'avait qualifié « d'œuvre certainement admirable et digne » (p. 131); mais en 1495, Jérôme Münzer, qui est d'ailleurs le premier voyageur étranger qui en fasse mention, l'avait déjà décrit avec une admiration enthousiaste comme un tableau « qui n'a pas son pareil au monde » et où l'on peut voir « tout l'art de la peinture ». Cf. P. CISELET et M. DELCOURT, *Monetarius. Voyage aux Pays-Bas*, 1495 (Bruxelles, 1942), pp. 17 et 54.

(32) On sait que l'ancienne église des Jésuites à Anvers, qui fut presque entièrement détruite par un incendie en 1718, était somptueusement décorée d'œuvres d'art exécutées d'après les dessins de Rubens; il avait au surplus peint de nombreuses toiles pour les plafonds ainsi que deux grands tableaux pour le maître-autel, où ils étaient exposés alternativement; ces tableaux sont actuellement au Musée d'Histoire de l'art à Vienne; ce sont les *Miracles de St. Ignace* et les *Miracles de St. François-Xavier*.

En l'ancienne église de la ville proche le marché au poisson appelée Burgkerke, au chœur la pièce de l'autel est de Rubens et ainsy de beaucoup d'autres lieux (33).

Dans la grande église Notre-Dame, en une chappelle à costé du chœur vers le septentrion joignant la croisée, un grand tableau de l'Adoration des 3 Roys; il y a 7 chevaux, dont 5 se voyent à clair, le 6^e encor qu'avec recherche, mais il n'y a que les maistres de l'art qui puissent trouver le 7^e. C'est l'ouvrage de ce mareschal qui se fait peintre pour épouser une fille dont il estoit amoureux, auquel pour mémoire de l'excellence de son esprit et de sa main, le sénat d'Anvers a fait un épitaphe au portail de la mesme grande église (34).

§ 6. — *Les bains d'Aix-la-Chapelle* (p. 124) (35)

A Aix, dans la ville, il n'y a que cinq maisons de bains, et en chaque maison plusieurs bains. Une est commune et ouverte à tous venants sans rien payer et sans rien fournir aussy et appartient au Magistrat, comme toutes les autres hormis celle de St. Corneille où sont les meilleurs bains, encor que ceux de la maison de l'Empereur, qui sont plus bas que la grande Eglise vers l'orient, soient les plus renommés, et y a un puits et des soupiraux où l'eau et les vapeurs se recueillent à grande abondance. La maison a mine d'hostellerie, une face de pierre avec une statuë d'Empereur au devant.

Au reste, tous bains, tant en la ville qu'à Borcht (36), sont de mesme nature, propriété et chaleur, bruslants au premier attouchement, mais ausquels le sentiment s'accoustume bientôt et qui très difficilement cuisent les œufs contre l'opinion commune et suivant mon expérience particulière. Ils sont clairs comme crystal et sans que rien ne le peut estre plus. On y est jusques aus mammelles debout et y a sièges faits de pierre tout alentour qui servent de degrés pour descendre dedans et en remonter, où l'on s'assiet si haut et si bas que l'on veut.

Les femmes et hommes y sont peslemesle, ceux-cy tous nuds avec une touaille devant leur virilité, et elles avec un drap dessus les épaules qui les couvre toutes par le corps jusques aus pieds et se serre par devant (37). Au sortir, une servante apporte des linceuls blancs dont elle vous enveloppe luy tournant le dos, et ostant la touaille ou le linceul du bain qui est tout mouillé; avec cela on va dormir et suer sur un lit dans une

(33) La burgkerke ou burchtkerk était la « Kerke van het Kastel », c'est-à-dire l'ancienne église du *castellum* d'Anvers fondée par saint Amand, qui ne disparut qu'au début du XIX^e siècle. Jacob DE WIT, *De Kerken van Antwerpen* (Anvers, 1910), p. 133, dit que le maître-autel avait un tableau d'Otto Venius représentant la *Résurrection*. Dubuisson-Aubenay se serait-il trompé sur le nom du peintre?

(34) Cette *Adoration des Mages* de Quentin Metsys (dit le Forgeron d'Anvers) doit être le tableau qui se trouve au Musée Métropolitain de New-York (n^o N-38-1). Il provient des collections Hughes of Kimmel et R. Kann (Paris) et est reproduit dans FRIEDLAENDER, *Altniederlaendische Malerei*, t. II, pl. XIV. — Peut-être cependant est-ce le tableau d'un inconnu, qui est actuellement au Musée d'Anvers (n^o 464), sous le nom de Joos van Cleef.

(35) En insérant la visite d'Aix-la-Chapelle dans l'*Itinerarium Belgicum*, Dubuisson-Aubenay suivait l'exemple de GUICHARDIN, qui termina sa *Description de tout le Païs-Bas* par quelques pages consacrées à la « ville impériale d'Aquisgrane », laquelle d'ailleurs appartenait alors au diocèse de Liège (Anvers, 1567, pp. 384-389); cf. p. 366.

(36) L'auteur a décrit les bains de Borcette au début de la p. 124.

(37) D'après BERGERON, *o. c.*, p. 206, il n'y avait pas en 1619 de bains communs aux deux sexes à Aix-la-Chapelle.

chambrette à costé. Puis, cela fait, on boit, on fait la collation, on danse et on se réjouit. Quiconque veut régaler des filles et des femmes de ses amis, il les faut prendre au bain et défrayer (38).

Les estrangers qui y viennent le font contre toutes froidures et retirements de nerfs, espèces de paralysie et d'hydropisie, à quoy elles sont excellentes. On purge ou saigne selon l'avis du médecin et la qualité de votre mal, et chaque fois on y demeure 1, 2, voire jusques à 3 heures. Ceux qui sont sains, bien qu'ils y aillent par délices, toutefois le font avec considération de certain temps ou ayant pris quelque chose auparavant; autrement, qui sera sain et ira sans coustume et sans préparation s'en trouvera mal et gagnera pour le moins une altération fiebvreuse que j'ay éprouvée incommodé longtemps. Car tels bains sont fort dangereux pour les fiebvres et aus personnes maigres, cholériques et d'un tempérament chaud, aussy provoquent à l'amour, comme elles émeuvent et eschauffent, suivant quoy l'épigramme rapportée par Guicciardin assez gentille conclut ainsy:

... rarusque his mergitur hospes,
Cui non titillet pectora blandus amor (39).

II. — DESCRIPTION DE LA VILLE DE LIEGE ET DES ENVIRONS EN 1627 (40)

§ 1. — De Maastricht à Liège par le coche d'eau (p. 127)

[P. 127]LIÈGE, Luyck. — *Joan. Villani, L. VI, c. 93, dicit Legiam fundatam a Romanis qui illic suas legiones habuerunt* «da quello Lebbe (?) dirivo Leggie il proprio nome da Legio, Legionis». — *Leodium inter graecas in Gallia urbes ponit Eyndius L. I, c. 9, Chronic. Zelandiae.* — *Vide Itinerar. Belgic. Ortelij, pag. 15, 54 seq.*

Mosae Trajecto Leodium usque 4 leucæ, sed adversum flumen 6 circiter itineris horæ. Mosa ut Ligeris et celeritate et latitudine quasdam habet insulas inter duos jere continuos colles, nisi aliquando vallibus amoenis interruptos et pagis. Ad laevam (medio itinere) habuimus oppidulum VISET in colle acclini ad ripam Mosæ dextram vinetis celebre ex quo vinum patrium mittunt Leodium et Hoyum (41).

Eodem colle mox occurrit Argenteau, castrum vetus silice quadrato constructum in rupe quæ fundamenta præbet: fort d'assiete et jaisé à fortifier par art en sorte que la Meuse qui lave le pied pourroit tourner dans les fossés à l'entour et rendre inac-

(38) Cet alinéa a déjà été publié en partie par R. GASPARD, dans *Toerist*, 1937, p. 748, n. 3.

(39) Voici, d'après la traduction latine de GUICHARDIN, *o. c.*, (Amsterdam, 1613), p. 315, le texte complet de l'hexastique, dont Dubuisson-Aubenay ne cite que la fin:

*Unde hic fervor aquis terra erumpentibus uda?
Tela olim his ludens ignea tinxit Amor.
Et gaudens stridore novo, fervete perennes,
Inquit, et hæc pharetra sint monumenta meæ.
Ex illo fervent, rarusque his mergitur hospes,
Cui non titillet pectora blandus amor.*

(40) On trouvera une excellente introduction à la lecture de cette seconde série d'Extraits dans la conférence érudite de Paul FAIDER sur les *Relations de voyage et de séjour au Pays de Liège (XVI^e-XVII^e siècle)*, qui a été publiée dans le *Bull. du Musée Belge*, t. XVI, (1912), pp. 101 et suiv.

(41) Sur les vignobles du Pays de Liège, voyez JOS. HALKIN, *Etude sur la culture de la vigne en Belgique* (Liège, 1895), pp. 35, 97. etc.

cessible (42). Il est seré et a peu de veués, néantmoins assez de largeur, comme on m'a dit, et derrière des campagnes et bois qui descendent sur le costeau vers la Meuse en boqueteaus (43).

Paulo supra ad laevam Mosae, dextram vero ascendentium, habuimus pagum HERSTAL, terra 3 horae quadrantibus distans Leodio, flumine 2 horis ascendendo, ut semper hic intelligo. Ibi castrum vetus ad principem Arausinum pertinet (enclavement de Brabant en Liège) et reditus ad comitem Joannem de Nassau nunc redit; vix Nassau is autem habet ibi praesidium 60 militum sub capitaneo franco domino Comperye. Ferunt vocabulum Herstal Teuton. sonare locum militiae, place d'armes, rendez-vous des gens de guerre. Unde cognomentum unius ex Pipinis Brabantiae ducibus Pipinus de Herstal, corrupte Heristel (44).

§ 2. — Description de la ville de Liège (pp. 127-133)

[P. 127, suite] — *Leodium, (Leodicum), vel Legia, fland. Luyk, teuton. Luek, gallice vulgo LIÈGE, a Legia amniculo viridi et celeri (45), qui ab austro urbem ingreditur et cum aliis rivulis Versa et Ambluarua Ourtaque majore in Mosam ibi exoneratur. Mosa autem plures ibi pontes habet multosque alveos unamque maximam facit insulam multis domibus et templis insignem.*

Arrivans de Maestricht, on a la continuation des deux costes entre lesquelles la Meuse flue, et sur celle à nostre droite, qui forme la rive gauche de la Meuse, vous avez au haut force vignes portants vin rouge exposées au Midy. Et les maisons du fauxbourg en bas entre lesquelles est celle des pestiférés sur le quay (46), et proche d'une petite et comme fausse porte dudit quay (47), laquelle est conjointe à une plus grande appelée de St. Léonard (par laquelle le prince fait son entrée, et y sont ses armes, celles de la ville et au dessus celles de l'Empire, avec un vers qui dit qu'elle est et se doit tenir sous la protection de l'aigle) (48), par un demi-boulevard ou grand esperon de brique, et celle-cy encor à une troisième appelée de Vignis par un autre semblable esperon.

(42) H. FIERENS-GEVAERT a publié dans *Le Flambeau*, 1923, t. I, p. 219, deux vues de l'ancien château d'Argenteau, prises en 1612 par R. Cantagallina. On sait que cette place forte fut détruite le 5 juin 1674. Le château moderne d'Argenteau appartient actuellement au baron Jos. Van Zuylen.

(43) Note marginale: « Il appartient à ceux de Trelon et a au fond de soy une forge ou officine à alun, qui pourrit fort les murailles, à ce qu'on dit (p. 133) ».

(44) Note marginale: « Pepin Heristel, de Herstal, de quo et de Gemeppe vico, Ortelius *Itinerar.*, p. 17 ».

(45) Note marginale: « *Ortum habens ad pagum Ansum 3^o inde leuca. Hubertus Leodius nomen Legiae sumit ab occisa Rom. legione cohortibusque Cottae et Sabini Caesaris legatorum et ab Ambiorige eius caedis autore conditam censet; de hoc quaedam in Comment. Caesaris; at alii auctores a Guicciard. laudati narrant D. Hubertum ex pago fecisse urbem eam et nominasse Legiam; vide p. seq. ad f. et 129 initio* ».

(46) Sur les lazarets établis dans le faubourg Saint-Léonard, voyez Th. GOBERT, *Liège à travers les âges*, t. III (Liège, 1926), pp. 546 et 571.

(47) Il s'agit de la porte Maghin, élevée au bord de la Meuse à la fin du XVI^e siècle, après l'établissement du quai. Sur cette porte et sur les portes voisines de Saint-Léonard et de Vignis ou Vivegnis citées plus bas, voyez GOBERT, *o. c.*, t. I, p. 225, ainsi que p. XVII: Vue de Liège en 1627 par Jean Blaeu (nos 90, 91 et 92).

(48) En réalité l'inscription de la porte Saint-Léonard comportait un quatrain formé de deux distiques qui y fut gravé sur deux lignes en 1555. En voici le texte:

*Legia sis felix aquileque tuta sub alis
Semper et Imperii fida fovere sinu.*

Il y a fossés pleins d'eau (autour la ville au bas), mais en haut non; et y sont les murailles basses et peu fortes et encloses du costé du septentrion et de l'occident de montagnes ou costaus chargés de vignes qui regardent l'orient et midy au dessus des Frères Mineurs et de St. Martin (49).

La ville est entièrement difforme de telles montagnes encloses dedans; et en celles qui sont hors on tire la houille dans des trous de profondeur etendue admirable.

De ruës il y a peu de larges et encore moins de droites (50), force ruelles dangereuses principalement la nuit par les meurtriers, qui néantmoins sont arrêtés sur le corps mort s'ils sont pris en flagrant délit, sinon ils eschappent après à bon marché, car se retirants en leur maison, ce leur est une franchise de droit, ne pouvant lors leurs maisons être par tous ouvertes (51).

Les maisons en partie et plus communément sont de bois colombées, puis ferrées et plastrées comme à Maestricht et en France; autres de pierre de taille grise; les récentes sont de briques fort rouges et les fenestragés et encoigneures sont de pierre blanche; toutes sont couvertes d'ardoises et par dedans plastrées et blanchies (52).

Les quays de la Meuse et autres rivières sont revestus de pierre de taille partout, sinon où sont les barques. Celle de Maestricht entre dans la ville plus haut qu'une pointe que la ville fait entre deus bras de la Meuse.

Et ayans passé la petite pointe susdite, on a à la mesme main droite la Maison de Curtius et dans le mesme pourpris, plus vers la rivière, le Mont de Piété. Et sont tous deus grands corps de logis de briques fort fenestrés et de belle apparence (53).

Après on veoit encore par delà un grand bastiment de brique couvert d'ardoise comme sont toutes les maisons de Aix, Maestricht, Liège, comme une Halle, où l'on fait les commédies quand y a commédiens estrangers. Peu plus outre, on descend de la barque à une grève à la vuë d'un pont (54).

[Turb]a potestati temeraria sepe repugnat:
Quod possis igitur non nisi posse velis.

Cette pierre est conservée au Musée Curtius. Cf. *Catal. descriptif du Musée prov. de Liège* (Liège, 1864), p. 36, n° 51.

(49) Note marginale: « *Vineta Leodiensia* ».

(50) DE HURGES, *o. c.*, p. 63, constate aussi « l'estroiteur » des rues de Liège.

(51) Note marginale: « *Iustitia Leod. in homicid* ». — Sur les garanties de la liberté personnelle et sur l'inviolabilité du domicile à Liège, où, disait-on, « pauvre homme en sa maison roi est », voyez E. POULLET, *Droit criminel dans l'anc. principauté de Liège*, 1874, pp. 582 et 591.

(52) Sur les maisons de Liège à cette époque, voyez C. BOURGAULT, *Bull. Inst. arch. liégeois*, 1912, p. 109 et pl. I, ainsi que E. POLAIN, *ibid.*, 1933, p. 140 et 1937, p. 229. — Cf. F. BONIVER, *Les styles des constructions liégeoises*. Liège, 1938.

(53) Le Mont de Piété, fondé en 1622 par Ferdinand de Bavière, fut installé peu après dans la partie de la Maison Curtius qui était située au quai de Meuse et qui abrite depuis 1909 le Musée archéologique liégeois. Cf. GOBERT, *o. c.*, t. II, p. 489 et t. IV, p. 19. — Sur le célèbre financier et munitionnaire Jean Curtius, cf. J. PETY DE THOSÉE, *Bull. Inst. arch. liégeois*, 1910, pp. 74 et suiv. et J. LEJEUNE, *La formation du Capitalisme moderne dans la princip. de Liège au XVI^e s.* (Liège, 1939), pp. 279-304.

(54) L'auteur a biffé l'alinéa qu'on vient de lire et l'a remplacé par le texte suivant: « plus outre à la mesme main et sur le mesme quay (on veoit) un autre et grand bastiment de mesme qui sert aux commédiens quand il y en a en la ville. » — C'est grâce à ce passage de l'*Itinerarium Belgicum* que nous savons que ce fut dans les locaux du Poids public, appelé aussi le Muïds ou la Grande Halle, que se donnèrent les premières représentations dramatiques à Liège. Voyez à ce sujet notre article intitulé *Notes sur le théâtre à Liège au XVIII^e siècle*, dans *Leodium*, 1933, pp. 147-151. — Cet édifice a été décrit et dessiné par DE HURGES, *o. c.*, p. 146; il fut détruit par un incendie en 1805.

Quand on va à Huy et vers Namur, on passe toute la ville et lors, proche le pont, on s'embarque en la barque marchande ou du Prince, en laquelle il y a tousiours six soldats qui ont gages de dix sols par jour du Prince et sont tous les jours allants et venants de Huy à Liège et de Liège à Huy, pour deffendre la barque avec leurs mousquets au cas qu'elle fust attaquée du Hollandois, qui est incessamment ès environs et sur les bords et dans les villages qui sont en la rive gauche de la Meuse (55), qui est poissoneuse de barbeaus, aloses, lamproyes et saulmons, plus rarement truites, à Namur plus abondamment (56).

A Liège, outre les officiers du Prince, ils ont 2 bourgmaistres qui sont anoblis par leur office, qui contre le Prince deffendent la liberté et privilèges du peuple; puis 32 mestiers; 8 collèges de chanoines, les premiers desquels sont ceux de St. Lambert, puis ceux de St.-Pierre qui est aussy tout proche de S. Lambert et fort petite église en la coste; 34 paroisses (ou 32 selon Guicciardin) (57); 7 abbayes, 4 d'hommes, 3 de femmes; 4 ordres de menliants, des pénitentes de St. François (telles qu'il y a à Gheldres et dont les hommes sont en Brabant nommés Bogarts et se vestent de noir par abus ou privilège, en France sont réformés en mendians picpuces) hors la ville en haut près de St. Laurent (58); un séminaire de 30 théologiens que le Prince Ernest, il y a bien 30 ans, feist au lieu d'hospital qu'il estoit et lequel, outre 2 professeurs de théologie pour instruire les séminaristes pour estre curés au diocèse de Liège, entretient encore 2 autres professeurs en dialectique et physique, où ceux de dehors qui veulent sont enseignés gratis (59). A ce mesme séminaire appartient celuy de Liège, qui est à Louvain, encore non parfait après la dépense de plus de 30 mille francs (60).

Les Jésuites liégeois (car il y en a d'autres Anglois, qui ont un gentil bastiment vers les remparts de l'occident, à part) ont leur église entre leur logement et leurs escholes excellemment belles, arrousées de la Meuse, et y enseignent les humanités (61).

(55) Sur la barque de Huy, qui partait de Liège à la porte d'Avroy et sur les 6 mousquetaires chargés de la protéger contre les pillards Hollandais, voyez GOBERT, *o. c.*, t. IV, pp. 269-272. — Cf. DE HURGES, *o. c.*, p. 128.

(56) Cf. DE HURGES, *o. c.*, pp. 65 et 234.

(57) A cette époque Liège comptait 32 églises paroissiales comme l'affirmait GUICHARDIN, *o. c.*, (Anvers, 1567), p. 373.

(58) L'auteur renvoie ici à la p. 120, où il parle des « Religieuses du Tiers-Ordre de St-François, vulgo Tertiaires » et où il note en marge: « J'en ay vu aussy à Liège le 29 de juillet 1627, qui commençoient la profession de leur monastère, p. 127 ». Cf. J. DARIS, *Histoire... de Liège pendant le XVII^e s.*, t. I, p. 366.

(59) C'est le 5 mars 1592 qu'un bref de Clément VIII autorisa l'incorporation de l'hôpital St-Mathieu, dit à la Chaîne, au séminaire diocésain institué par Ernest de Bavière; il fut inauguré le 28 mai de la même année. Cf. J. DARIS, *Histoire du... XVI^e s.*, p. 608. *Notices*, t. IV, 2, pp. 94-97.

(60) Ernest de Bavière fonda également en 1605 à Louvain le Collège Liégeois, réservé aux meilleurs lévites de son diocèse, qui y prendraient le grade de docteur en théologie à l'Université. Cf. DARIS, *Notices*, t. I, pp. 45 et 76.

(61) Les Jésuites avaient ouvert en 1582 leurs premières classes d'humanités dans les anciens locaux du Collège St-Jérôme, fondé un siècle auparavant par les Frères de la Vie commune dans le quartier de l'Île entre deux bras de la Meuse. Peu d'années plus tard, ils agrandirent leurs écoles, que DE HURGES, *o. c.*, p. 176, déclare « des plus belles que l'on puisse veoir. » Cf. LÉON HALKIN, *Les origines du Collège des Jésuites et du Séminaire de Liège*. Liège, 1926. — En 1613, des Jésuites anglais, pros crits par la reine Elisabeth, se réfugièrent à Liège et y fondèrent près des remparts, dans le quartier de l'Ouest, un second Collège, qui fut dénommé l'Académie anglaise; ses locaux sont occupés aujourd'hui par l'hôpital dit des Anglais. Les Pères qui dirigeaient le Collège établi dans l'Île s'appelèrent dès lors Jésuites Wallons, ainsi que le remarque Dubuisson-Aubenay, *infra*, p. 133 du ms.

Il y a des Guillelmites, vulgo Wilmain (62), commo à Nivelles, des Alexiens, vulgo Lollards en Brabant, Cellebroeders, autres qu'ils appellent Coquins, hors la ville, vis-à-vis du begguinage qui est comme un petit bourg à part (63).

[P. 128] St-Lambert (64), église principale de 60 chanoines tous cavaliers, a 2 tours carrées de pierre grise fort pourrie et jaunissante au bout d'embas et à l'autre haut une en flèche couverte d'ardoises; a 2 croisées, une à chaque bout et 2 petits cloîtres aussy un à chaque bout qui terminent le pourpris de tout le bastiment. Il est ancien, tout de pierre de taille, a 2 grandes entrées (à personnages de la vie de St. Lambert) par la croisée du bout d'en bas, puis 2 autres par le bout d'en haut, qui respond devant la Maison de ville au Marché, où il y a une fontaine, et encore une (qui est un portail à personnages comme les 2 autres de la croisée, mais fort estimé) par le cloistre du bout d'en bas, qui sort vers les logis des chanoines. Les croisées ont de long 60 pas communs environ; le chœur et la nef, sans comprendre les 2 cloîtres qui sont es deus bouts, en a environ 120.

Il y a force piliers dans la nef et une grande chapelle fermée tout au bas. Le chœur est tout fermé, tapissé. Sur le doxal (entre chœur et nef), il y a une grande châsse de bois peint qui couvre, comme on m'a dit, une autre d'argent, où sont les reliques de St. Lambert (65). La contretable de l'autel est de lames dorées contenant au costé de l'Evangile la décollation de St. Jean avec inscription en lettres très anciennes, et de l'autre costé le martyre St. Lambert.

Il y a vitres peintes assez belles et les voûtes de l'église ne sont point laides; au milieu du chœur il y a une sépulture (tout en bronze doré d'un ducat) enclose d'une petite ballustré basse de 6 de mes pas de long, enfermant une tombe hétéromecque (66) de 4 pieds et plus de haut portant sur sa lame un gros vase travaillé, surélevé sur 2 pattes de lyon par chaque bout; au bout de devers l'autel, une Mort tournée vers l'autre bout en bas et faisant signe du doigt à une statue priante à ce bas bout la teste nue en robe pontificale, et à l'entour du vase cette inscription: *Erardus primus, genere de Marka tertius, mortem prae oculis habens vivens sibi posuit*. Et alentour de la lame (large de 4 pieds) qui porte le vase: *Arces Hoyum Dionantum Stochem*

(62) Note marginale: « *Apud quos tumulus Joannis Mandevillii, equitis britannici, ibi post longinquas peregrinationes extincti anno Sal. 1372, Guicciard.* ». — Sur John de Mandeville, voyez GUICHARDIN, *o. c.*, p. 367, GOBERT, *o. c.*, t. III, pp. 210-211 (s.v° Guillemins), t. IV, pp. 42-47 (s.v° Mandeville) et P. HAMÉLIUS, *Mandeville's Travels*, Londres, 1919 et 1923, 2 vol.

(63) Il s'agit du béguinage Saint-Christophe, établi vers 1110 au faubourg d'Avroy. Cf. GOBERT, *o. c.*, t. III, p. 500 (s.v° Lambert-le-Bègue). Là se trouvait aussi un hôpital, dit des Coquins.

(64) Les descriptions de la cathédrale Saint-Lambert remontant à l'Ancien régime sont d'autant plus précieuses que cette insigne basilique, mémorial des gloires religieuses et civiles de la Cité, a complètement disparu aujourd'hui, à la suite d'une décision unanime de la Convention nationale liégeoise ordonnant, le 19 février 1793, « la démolition de cette Bastille ». On trouvera un historique détaillé de l'édifice, enrichi de figures, dans GOBERT, *o. c.*, t. III, pp. 451-497 (s.v° Saint-Lambert). Cf. DE HURGES, *o. c.*, pp. 67 et suiv. BERGERON, *o. c.*, pp. 106 et suiv.

(65) Cf. J. YERNAUX, *La grande châsse de S. Lambert*, dans le *Bull. Soc. d'art et d'hist.*, t. XXVII (Liège, 1936), pp. 71-79.

(66) Mot tiré du grec et signifiant: plus long d'un côté que de l'autre. Cf. R. GASPAR, dans *Tærist*, 1937, p. 742, n. 2.

Franchimont construxit Curingam, etc. reparavit, palatium postremo aedificavit; obiit anno 1538 (67).

En un recoing de la croisée d'entrant à costé droit du chœur, un médiocre crucifix de bois très ancien à 4 clouds (68).

Aux deus bouts de l'église, près des entrées, placards (de 1625) de la part du doyen et chapitre portants deffenses de pisser dans les recoings et promenoirs de l'église sur peine de perdre leur manteau ou autre chose à prendre sur eux; item de passer et estre en ladite église avec œufs, chair, poisson, poules et autres animaux; car cela se faisoit et souvent le cry et l'aspect de telles marchandises faisoit ressembler l'église à un marché jusques à là que l'on y vendoit et contoit de l'argent sur les autels des chappelles de la nef qui sont fort mal ornés (69).

Il y a force belles relliques d'argent, d'or et de pierreries entre lesquelles est l'image de St. Georges de pur or et de grandeur médiocre donnée par Charles le Hardy au clergé, qui est là en grande estime, Liège estans le paradis des presbtres (*unde Petrarca: « Vidi Leodium insignem clero locum »*), comme pour satisfaction du sac qu'il avoit fait de la ville l'an 1468, tellement qu'il la ruina toute (70); mais elle fut restaurée un peu après a suis *13 fermentariis, uti fert titulus in turre Mouchonensi extra portam D. Martini (71); fuerat etiam antea vastata a Normanis (Guiccard.)*.

Est autem urbs imperialis (72), non quod in illam aliquid juris habet Imperator praeterquam quod illi in Turcis belligeraturo suppeditare debeat Legia aliquot milites vel pecuniam in toties militum stipendia; in civilibus causis Spiram ad Cameram impe-

(67) Sur ce mausolée, qui fut détruit en 1794, voyez GOBERT, *o. c.*, t. III, pp. 448-449. Cf. Léon-E. HALKIN, *Le cardinal de la March* (Liège, 1930), p. 251 et J. BRASSINNE, dans le *Bull. Soc. d'art et d'hist.*, t. XXIX (Liège, 1938), p. 152. — La copie de l'épithaphe faite par Dubuisson-Aubenay n'est que partielle; elle comporte en outre de légères fautes de transcription. L'auteur a ajouté après coup cette note marginale: « *Cardinalem fuisse ubique dicit Guiccardinus* »; cette observation lui a été suggérée par l'omission du titre de cardinal dans l'épithaphe du prince-évêque. Cf. L. NAVEAU, *Recueil d'épithaphe de la Cathédrale de S. Lambert*, dans le *Bull. de la Soc. des Biblioph. liégeois*, t. X, p. 43.

(68) Note marginale: « Crucifix à 4 clouds, *vide* p. 122, 133 ». Il s'agit de crucifix que l'auteur a signalés à Aix-la-Chapelle et à Huy et qui offrent la même particularité. Un renvoi plus complet se trouve *infra*, à la p. 133 du ms.

(69) A notre connaissance, Dubuisson-Aubenay est le seul auteur qui ait signalé ces deux curieux placards affichés en 1625 par ordre du Chapitre cathédral. Par contre, nous savons qu'à plusieurs reprises l'autorité épiscopale dut intervenir pour interdire aux marchands l'établissement de leurs échoppes sur le parvis de l'église et dans les cloîtres (Cf. GOBERT, *o. c.*, t. III, pp. 470 et 497). Le 6 septembre 1615, le Chapitre de Saint-Lambert avait déjà défendu de passer par l'église avec des coqs, des cochons, de la cervoise, etc. (Cf. S. BORMANS, *Conclus. capitul.*, t. I, p. 336). — Cet alinéa sur les placards a déjà été publié par R. GASPARD, dans *Ons geest. Erf.*, 1937, p. 331 et dans *Tœrist*, 1937, p. 748, n. 2.

(70) Cet alinéa a déjà été publié par R. GASPARD, *o. c.*, p. 331-332. — Le groupe en or fin, dit de St. Georges, qui mesure 54 centimètres de haut, est conservé dans le trésor de la nouvelle cathédrale Saint-Paul. Cf. GOBERT, *o. c.*, t. III, p. 466 et t. IV, p. 476. — Il est étonnant que Dubuisson-Aubenay ne signale pas également le buste-reliquaire de saint Lambert, cet admirable chef-d'œuvre de l'orfèvrerie mosane.

(71) Allusion à l'inscription gravée sur la tour Moxhon, qui faisait partie de l'enceinte de la ville et la défendait en dehors de la porte St-Martin; cette tour fut reconstruite en 1483 « par le moyen et bon conduit des Fermeteurs de la citeit », selon les termes de l'inscription. Cf. GOBERT, *o. c.*, t. V, p. 427.

(72) Les prétentions de la Cité au titre de « Ville libre impériale », qui ont trouvé un écho complaisant dans GUICHARDIN, *o. c.*, p. 374, furent soutenues sans succès devant l'Empereur en 1628 par le bourgmestre Etienne Rausin.

rialem, in ecclesiasticis Coloniā, dein de Romam provocat. De caetero tota et omnino suo Episcopo et principi, qui audit Altesse (73), subest, et populariter tum a burgi-magistris suis regitur ac protegitur contra ministros principis.

Haec sigillum quoddam (habet) in negotiis notabilibus «Legia Romanae Ecclesiae unica filia» inscriptum, forte ob celebritatem cleri sui supra memoratam. Insigne ipsius est: une croix plantée sur un peron quarré ou degrés des 4 costés avec deus lettres, L d'un costé et de l'autre G (74).

Elle est capitale de tout le pays, évesché et principauté de Liège, contenant selon Guiciard. 24 villes murillées et plus de 1200 villages, entre lesquels et lesquelles plusieurs seigneuries, baronnies, la duché de Buillon, le marquisat le Franchimont, les comtés de Loots et de Hasbaine (et depuis 60 ans celle de Hoorn par confiscation), toutes appartenantes au Prince, et 52 abbayes de réputation (a en longueur 31 lieues, en largeur 15).

L'air y est assez doux, le terroir divers, car il porte des bleds, des fruits à manger, du vin rouge. Il a des bois et des prairies et rivières, des montagnes dont on tire la houille ou charbons de Liège, fland. Hoelen (75), lithantrax seu lapis ustibilis, niger, durus, laevis ac relucens, secabilis ac frangibilis, oleo ut vult Guiciard. restingui solitus, aqua vero accendi, aestum seu calorem maximum reddens, ita ut Leodienses tria jactent se habere: ignem igne calidiorem, panem pane meliorem (certe est optimus), ferrum ferro durius (76). Ferrum enim quod ibi copiose conficitur est durissimum proindeque ad tormenta belli minora non ita aptum. Habet et illud territorium lapidinas illius nigri et marmorae ut vocant propius ad pagum Thou juxta Francimontem, 4 leucis a Legia distantem ad Eurum. Item simile ad Dinantum Legia VI leucis seiunctum, ubi et aliud jaspide longe nigro pulchrius invenitur (77). Habet et fodinas ferri ut dixi itemque aeris et plumbi, sulphuris et vitrioli nonnunquam. Inter-currentibus agri venis, unde scaturigines illae aquae Spadanae per orbem celebres, quae adiri solent mensibus aestivis, ferruginei ad haustus finem saporis. Est, ut mihi narratum a domino de Neuvitelles, ager parvus in eo tractu velut 400 perticarum in quadratum, in quo simul marmor leucostidos nigrum, ferri mina, alumen, cadmia et

(73) Note marginale: « Sic hodie! at in Memorialibus reginae Margaretae est quod suo tempore circa annum 1580 audiret Vostre Grâce ». — C'est en 1577 que la reine Marguerite de Valois séjourna à Liège en se rendant aux eaux de Spa.

(74) Note marginale: « Sigillum et Insign. Leod. » — C'est à GUICHARDIN, o. c., trad. lat. (Amst., 1613), p. 303, que l'auteur emprunta ce texte erroné de la légende du sceau de Liège, qui était: « Sancta Legia Dei gratia Romane Ecclesiae filia ». — Les armoiries de Liège étaient de gueules au perron d'or accosté des lettres LG de même. Cf. E. POLAIN, Bull. Inst. arch. liégeois; 1905, p. 170. E. PONCELET, ibid., 1897, p. 165.

(75) Note marginale: « Charbons et pierres de Liège, fer et autres minéraux, eaux de Spa; de iis omnibus Ortelius in Itiner. Belg. Urb. ». — Sur l'industrie extractive au Pays de Liège à cette époque, voyez P. HARSIN, Études sur l'hist. éconóm. de la princip. de Liège, particul. au XVII^e s., dans le Bull. de l'Inst. arch. liégeois, 1928, pp. 60-161. — Cf. J. YERNAUX, La métallurgie liégeoise et son expansion au XVII^e s. Liège, 1939, et J. LEJEUNE, o. c., pp. 44, 129-267.

(76) Cf. GUICHARDIN, o. c., p. 367.

(77) Notes marginales: « Item et alabastrites et leucostidos et lapillis illis pellucides ac quasi [...] si qui in agro foventi ubi [...] virga miraculosa inveniuntur. — Alabastrites Leodiense est nigris maculis interstinctum. Vidi Namuri Luculleum seu nigrum venis albis valde decorum. In iis autem latumiis audivi centrum notari lapide in cordis effigiem a natura facto ».

lithantrax inveniuntur. Sed [.....] mirabiles fodinae [.....] lithantracis illius qui ad Namurcensem et Hannoniensem tractum invenitur quoque, sed longe minus copiose. Sunt enim circa urbem in ambitu non plus quam utriusque leucae (Guicciard.), atque ad Mosam et subter Mosa in admirandam profunditatem et latitudinem [.....] ita ut non solum urbi toti abunde ad ignem sufficiant, sed foras ad 100 m. escudos avehantur. Iste carbo vaporem ardendo exhalat cujus graveolentia tollitur sale injecto. Inventus est 1198 a fabro quodam cui illum peregrinus ignotus ostenderit (78). Et néanmoins les fontaines qui sont par toute la ville ne s'en sentent point, tellement que toutes les maisons sont fort bien accomodées d'eau de fontaine.

[P. 129] *Sita est urbs Leodium seu Legia in longit. grad. 28, latitud. 50-51 (Guicciardino) (79); at aestimo in long. 26-40, in latit. 50-40; rotunda quidem specie sed inaequalis et propter montes inclusos informis. Atlas minor 4 ei ambitus milliaria Italica tribuit, nisi sit error IV pro VI. Philippus Comminaeus parem magnitudine facit eam Rhotomago, Guicciardinus id reprehendit et majorem censet (80).*

In eo proprio loco Caesar Cottae et Sabini legionem ac cohortes contulit (Caesar, 5 Comment.). Censet Hubertus Leodius unde ei sit nomen Legia a legione caesa. Insesum autem eum locum tunc ab Eburonibus (81), quorum dux Ambiorix a Caesare memoratus, jam tum inveniit illius loci turbulentis et inquietis.

Certe nunc vix possunt regi et timebatur mense julio 1627 magna seditio pro die Sti Jacobi mensis illius 25^o die, quo Burgimagistri solent a populo creari; principis autem ministri aliquid ibi satagere aut electioni illi se immiscere velle dictitabant, unde plebs minabatur tumultum, ita ut optimates inde exirent cum familiis (82). Est autem pauca ibi nobilitas cum tam agresti ac inurbano populo, nisi ecclesiastica quae pollet ibi sub principe etiam ecclesiastico, nempe Episcopo (83).

Fuit autem in eum translatus locus Episcopatus a Huberto Bertrandi Aquitaniae ducis filio, qui relicta patria ut religioni vacaret in has aras projectus in notitiam ac amicitiam Lamberti Trajectensis Episcopi venit (84); quo a Trajectensibus interfecto, ipse Romae electus a Sergio papa Episcopus a Trajectensibus receptus corpus hominis sancti Leodium transtulit in cathedra episcopali illudque collegium Sti Lamberti, penes quem est electio episcopi de suo tantum corpore, (unde soli nobiles et saepe regii ac principales viri solent esse canonici) (85) fundatum et Urbs seu facta seu certe restaurata fuit anno 713. Et ab eo ad Ernestum, scribente Guicciardino 1563 ibi, principantem ex

(78) Cf. GUICHARDIN, *o. c.*, p. 367. — Sur son évaluation (à plus de 100.000 écus) de l'exportation annuelle de la houille liégeoise, cf. P. HARSIN, *o. c.*, p. 65, n. 1.

(79) Cf. GUICHARDIN, *o. c.*, p. 372.

(80) Cf. GUICHARDIN, *o. c.*, p. 373; trad. lat. (Amsterdam, 1613), p. 303. — Note marginale: « *Situs et magnitudo Legiae; vide p. 127 de eius conditoribus* ».

(81) Note marginale: « *Quorum sedes putatur fuisse in pago Ebura, Ebure, adhuc hodie extante ad unum a Legia miliarium, sicut ad 3 mill. distat Cerei, arx quae censetur sedes fuisse veterum Caeresorum* ». Cf. GUICHARDIN, *o. c.*, pp. 382 (Embourg) et 381 (Seraing).

(82) C'est au sujet du règlement à suivre dans l'élection des bourgmestres qu'une grave menace de sédition éclata; plusieurs familles nobles quittèrent la ville avec ce qu'elles avaient de plus précieux. Le 25 juillet 1627, Etienne Rausin et Jean de Merlemont furent élus, mais c'était dans une forme que condamnait le prince-évêque Ferdinand de Bavière. Cf. FOULLON, *Historia Leodiensis*, t. III, pp. 59-60.

(83) Sur l'effacement des nobles à Liège, voyez H. SAGE, *Instit. polit. du Pays de Liège* (Paris, 1908), p. 32.

(84) Note marginale: « *Episcopatus Leod. Traject. Tung.* »

(85) Note marginale: « *Episcopus eligitur a canonicis ex suo corpore, recipitur ac approbatur a populo, confirmatur a papa.* » — Contrairement à ce qu'affirme l'auteur, l'accès du Chapitre cathédral n'était pas réservé aux seuls nobles. Cf. GUICHARDIN, *o. c.*, p. 373.

Bavariae familia, intersunt episcopi 58; qui nunc praeest ex eadem praesapia Ferdinandus praedicti Ernesti successor ab anno 1609 (86).

At Trajecti episcopatus incoepit sub D. Servatio, quem ex Christi et Davidis genere ortum dicitant Trajectenses, quique obiit anno 395 (Guicciard.). Unde ab ejus morte ad necem Lamberti intersunt anni circiter 318, per quos et ultra stetit episcopatus Trajectinus sub episcopis 20, ut tradit Guicciard. (87).

Fuerat autem a Servatio Trajectum translatus a Tungris potentissima olim urbe, sed ab Attila cum ruina 100 templorum vastata et inde a Normanis oppidulo nunc infimo ecclesiasticae ditionis (88). Fuerunt enim Tungrum regionis illius aevi Caesaris populi ita ut episcopatus Leodiensis is sit tractus quem olim (incolebant) Tungrum (quorum memoria in oppidulo illo ad Jekeram amnem 3 leucarum (intervallo) ab Legia et Trajecto dissito, vulgo Tongeren, et in pago Tongerlo in Brabantia, Tongrehem ad Coloniam Agrippinensem, et Tongrin (89) in tractu Namurcensi in confinio Brabantiae ex Guicciardino restat), et Caeresi (quorum memoria in arce Cerey ad Mosam 3 leucis a Leodio), et Centrones (quorum memoria in oppido S. Trudonis, fland. S. Tryden, vulgo ut sonat Centron vel Saintron, 3^a a Tungris leuca, 6^a a Leodio), et denique Eburones qui ipsum urbis Legiae locum insedissee dicuntur et quorum memoria durat in pago Ebura primo a Legia milliari, pago praestantissimi sulphuris venis celebri. Omnes autem isti populi (90) ad Christum conversi sunt a D. Materno Ticinensi omnium Gallorum ac Germanorum primi anno 101, qui autem Tungrorum episcopus primus fuit, obiitque 138, cui ex ordine successere octo alii episcopi quorum ultimus Valentinus obiit 308; secutus eum Servatius sedem Trajectum transtulit, a quo deinde anno 713 Hubertus Leodium.

Floruit autem olim magis Legia (91) ita ut teste Huberto Leodio uno eodemque certo tempore ibi degerint Musarumque sacris operam dederint novem regum filii, 24 ducum, 29 comitum, dynastarum ac procerum longe plures (92). Hodie in urbe vix ulla nobilitas, nisi in canonicis.

Mores Leodiensium jam attigi ut rudes et inurbanos (93). Seditiosi enim et rixosi sunt, ut in omnibus ferme liberis civitatibus solent alii (94). Sermo in urbe et vicinia ejus Gallicus, sed mire corruptus et vix intelligibilis, nisi apud nobiles qui franciscae linguae valde student (95). In tractu tam remotiore ad Brantiam ut Herkae, Hasseleti et aliis locis vicinis Leodiensis ditionis flandrice tunc loquuntur (seu tedesca lingua).

(86) L'auteur aurait dû écrire 1567 et 1612, au lieu de 1563 et 1609.

(87) Cf. GUICHARDIN, o. c., pp. 180 et 377.

(88) Note marginale: « *Incolae veteres tractus Leodii* ».

(89) Note marginale: « Tongrin et Tongrenelle sont au Comté de Namur proches des frontières du Brabant, vers Gembloux ». — Guichardin ne cite pas ces localités dans ses 1^{re} éditions, publiées en 1567, mais bien dans les suivantes, notamment dans la 3^e édition italienne publiée à Anvers en 1588 et dans la traduction latine publiée à Amsterdam en 1613; c'est donc l'une de celles-ci que Dubuisson-Aubenay a utilisée pour sa documentation.

(90) Note marginale: « *Fidei christianae origo* ».

(91) Note marginale: « *Vetus Legiae splendor* ».

(92) Cf. Hubertus THOMAS, *De Tungris et Eburonibus... commentarius* (Strasbourg, 1540), p. 126. — Cette légende, qui fut aussi acceptée par De Hurgés et par Guichardin, remonte à Jean d'Outremeuse. Voyez G. KURTH, *La cité de Liège au Moyen Age*, t. II, p. 266, n. 3.

(93) Voyez *supra*, au début de la p. 129. — Note marginale: « *Mores et sermo Leod.* ».

(94) Sur le caractère batailleur et violent des Liégeois et sur les difficultés de leur gouvernement, tous les contemporains sont d'accord. Cf. GUICHARDIN, o. c., p. 374. DE HURGES, o. c., p. 68. BERGERON, o. c., p. 54. D. PARMA, o. c., p. 142. DUPLESSIS L'ESCUYER, o. c., p. 16.

(95) Cf. GUICHARDIN, o. c., p. 374. DE HURGES, o. c., p. 58.

[P. 130] *Palatium Leodiense est (96) ultra templum D. Lamberti ad septentrionem et occidentem, intercedente area publica oblonga ubi [.....] et [.....] ut vocant sese exhibent. Est autem e lapide quadrato griseo ardesia opertum et interius deambulacro inferiori columnis miro patente 120 gress. longit. circiter, et superiori circum cameras sed clauso illo; area in medio est ampla; habet in deambulacro longiore 120 gressus longitudinis et in brevior 60 circiter latitudinis; quadratum enim longum est. Paene ad orientem est altera area dimidio minor aedificiis similibus in quadratum similiter circumcincta.* C'est le quartier du Prince, ayant vuë sur une autre place semblable, qui est encore plus derrière vers l'orient, aboutissant sur le marché, d'où elle est séparée par une muraille haute et elle sert de jardin rempli de petits fruitiers, quelques parterres et fontaines, le tout assez commun, en face le bout du palais devers l'orient et septentrion; à l'autre bout vers le midy et occident, est la piquerie ou maneige du prince. *Aedificatum fuit ab Erardo de la Marche Episcopo ut fert tumuli ipsius inscriptio (p. 128) (97).*

[P. 133] Après cela on a à veoir force nouveaux cloistres comme celuy des Religieuses angloises sur un haut vers la porte de Centron, qui est de brique ceinte de pierre blanche, très beau logis, mais comme ils ne le pouvoient entretenir, ils l'ont vendu à un bourgeois maistre (98); celuy des Minimes non encore à moitié et qui sera des plus superbes (99); celuy des Jésuites wallons fort accompli; il est situé sur le bord de la rivière; il y en a encore qui sont Anglois, fort gentiment et nouvellement logés contre le rempart occidental de la ville [.....] (100); le monastère de Beurepaire, *Bellireditus*, outre Meuse, qui est le quartier le plus uni de la ville (101); celuy de St-Jacques proche de là, des Bénédictins; on y a un très beau doxal de marbre noir à histoires de personnages de marbre blanc bien travaillés (102); celuy de St-Laurent (aussy de Bénédictins), en un haut hors la ville vers l'occident, contenant de beaux enclos et une grande quantité de logemens très beaux tous par dehors, de pierre de taille grise et il y en a qu'un qui par dedans est de brique; tout est grand [.....] (103). On y conte bien 100 églises en tout (Guicciard.) (104).

(96) Tous les voyageurs de cette époque sont unanimes dans leur admiration pour le magnifique palais construit par Erard de la Marck de 1526 à 1533. Voyez notamment la description enthousiaste de DE HURGES, *o. c.*, pp. 63 et suiv. — Cf. GOBERT, *o. c.*, t. IV, pp. 401-416 et la gravure de la p. 405, qui représente l'édifice en 1627, précisément en l'année où Dubuisson-Aubenay en fit la visite.

(97) Les pages 131-132 du ms. ont été laissées en blanc.

(98) D'abord établies au Mont Saint-Martin en 1616, les Dames ou Jésuitesses anglaises, puis Chanoinesses du Saint-Sépulcre, furent transférées en 1618 en Pierreuse. Cf. GOBERT, *o. c.*, t. IV, p. 567 et M. HERESWITHA, *De vrouwenkloosters van het Heilig Graf* (Anvers, 1941), p. 231.

(99) La construction du couvent des Minimes, établi rue du Péry, avait commencé en 1625. Cf. GOBERT, *o. c.*, t. IV, p. 230.

(100) Dubuisson-Aubenay a déjà signalé les deux collèges de Jésuites *supra*, p. 127 du ms.

(101) Il s'agit d'une ancienne abbaye de Prémontrés, bâtie dans le quartier de l'Île et où sont installés actuellement l'Evêché et le Grand Séminaire.

(102) Ce jubé, qui excita aussi l'admiration de DE HURGES, *o. c.*, p. 180, fut démoli au XVIII^e siècle. Cf. GOBERT, *o. c.*, t. III, p. 350.

(103) Sur l'ancienne abbaye de Saint-Laurent, voyez GOBERT, t. III, pp. 515 et suiv.

(104) GUICHARDIN, *o. c.*, p. 374.

[P. 133, suite] Sortant de Liège pour aller à Huy (8 heures) amont l'eau, on laisse les Augustins à main droite sur la rive assez loing hors la ville (105). A 1 heure on trouve (à main gauche) en une vallée amoëne une abbaye de St.-Bernard, appelée VAL-ST. LAMBERT, d'hommes, très riche et autant bien bastie que bien située (106).

Presque à moitié chemin de Huy, plus de 3 heures de Liège, est le village (à main droite) de CHOQUIÉ, comme ils prononcent (ou de Jonkié, en la charte), au bout duquel, sur une haute roche que la Meuse baigne, est un gentil chasteau de pierre de taille grise appartenant au Comte Jean-Jacques de Beljoyeuse, nouvellement décédé (1627) à Liège, en sa maison proche St. Pol (107). A costé, dans un fonds est une officine où l'on fait l'alun de sable ou terre avec urine, qui vaut bien au chasteau 6 mil livres de rente (108). Il y en a une aussy dans le chasteau d'Argenteau (p. 127), qui le gaste fort à ce que l'on dit.

Plus haut, à 3 heures de Huy, est, sur la mesme coste et nostre main droite en montant, le chasteau d'AIGREMONT assez estendu et agréable, appartenant au prince de Barbenchon (109). Plus haut, à 2 heures de Huy, est HERMAL appartenant au Sr. de Grosbeek, gouverneur de Huy, à l'autre main dans une planure ou prairie (110).

Comme on arrive à HUY (111) (éloigné de Liège de 5 lieues, mais amont l'eau il faut bien 8 heures pour y arriver), vous avés le quay de la Meuse revestu de pierre de taille et la barque arreste à vuë du pont (qui est haut, élevé et très beau) de 9 ou 10 arches, tout de pierre, a près de 200 pas de long et comme 12 de large, au milieu les armes du Prince de Liège en une plaque de bronze et au-dessus celles de l'Empire (112). Il est dans la ville tout contre la porte de Liège (vers laquelle à main droite est le monastère

(105) Le couvent des Ermites de Saint-Augustin avait été fondé en 1488 dans le faubourg d'Avroy.

(106) Sur l'abbaye cistercienne du Val-Saint-Lambert, fondée en 1202, voyez notamment L. LEDRU, dans la *Chron. arch. du Pays de Liège*, t. VI, p. 2 et t. XV, p. 21.

(107) Le comte J.-J. de Belle Joyeuse, propriétaire du château de Chokier, mourut en 1626 dans son hôtel de la rue Tournant-S. Paul à Liège, où sa veuve installa provisoirement les Carmélites déchaussées, en juillet 1627. — Cf. STÉPHANI, *Mémoires*, t. II, p. 86. BERGERON, *o. c.*, pp. 156 et 480. L. LAHAYE, dans les *Mélanges C. de Borman*, p. 132. — Le château de Chokier appartient aujourd'hui à M. E. Frésart de Clerx de Waroux.

(108) Note marginale: « Officine d'alun en laquelle les chaudières seroient de plomb soutenues par des carreaux de fer qui se bruslent [.....] et doivent être renouvelés tous les ans, les chaudières demeurant entières, à ce que l'on m'a dit. Il y en a encore une sur la rive gauche de Meuse, à une petite demie heure au dessoubs de Huy ». — Sur ces alunières, voyez P. HARŞIN, *o. c.*, pp. 62-63.

(109) Il s'agit d'Albert, prince de Barbançon et d'Arenberg, comte d'Aigremont et de La Roche, etc. Il devint propriétaire de l'hôtel des La Marck à Liège. Cf. GOBERT, *o. c.*, t. IV, p. 128.

(110) Le chevalier Jean de Groesbeek, gouverneur de Huy, était le neveu du cardinal Gérard de Groesbeek, prince-évêque de Liège; il avait une résidence au château de Hermalle-sous-Huy.

(111) Note marginale: « *Hoyum, de quo Itin. Ortelii*, p. 15. »

(112) Sur le pont de la Meuse, considéré par les Hutois comme l'une des « merveilles » de leur ville (le Pontia), voyez R. DUBORS, *Les rues de Huy* (Huy, 1910), pp. 411-418. — Les armes que Dubuisson-Aubenay signale n'étaient point représentées sur une plaque de bronze, mais sur un piédestal en pierre où, en dessous de la date 1602, on avait sculpté la double aigle impériale, portant dans ses ailes éployées le blason du prince-évêque Ernest de Bavière et les armoiries de la ville (*ibid.*, p. 416).

des Croisiers, où est le général de tout leur ordre (113). Il y a encor 2 autres portes en la ville, tout au moins.

Le chasteau est au milieu sur une haute roche, de pierre de taille et de brique pour la plus grande partie des corps-logis. Il est grand assés et a des tours, deux ou trois, qui sont de pierre de taille (avec les murailles de mesme matière) (114).

Au dessoubs est Notre-Dame, église collégiale de pierre de taille et une tour finissant en flèche assés grande et belle (115). Sur le maître-autel, dans une longue quaisse à claire-voye de métal doré, se voyent les corps des SS. Domitianus et Mangoldus. Et en la sacristie on veoit encor de leurs reliques et autres, et un fuseau épointé couvert d'un fil d'or qu'ils disent estre le fuseau de Notre-Dame (*fusus Mariae Virginis*) (116). Les sacristains, chantres et autres officiers de l'église sont vestus de robes vertes.

Plus outre, à main droite, vers l'orient sont les Cordeliers; et tournant vers septentrion à main gauche, sont les Jésuites avec leur petite chappelle et logement de passage, et n'estoient là que 9 pères presbtres; dans la mesme ruë, y a des Augustins (117).

Et passant la porte on trouve sur le bord droit de la Meuse, à une arcbusade de ladite porte, au bout d'un petit faubourg, une abbayë de Chanoines Réguliers de St. Augustin noirs, bastie, à ce qu'ils disent, par Pierre l'Hermitte au retour de la Ste. Terre, sur le modèle de l'église de Jérusalem comme elle estoit lors (118). Elle est de pierre de taille, couverte d'ardoise, a une croisée sur laquelle est une petite tourrette à 8 faces de mesme pierre couverte d'ardoise en rond-pointe. Par dedans elle a environ 70 pas communs de long et 30 de large. La nef, portée par 7 piliers de chaque costé de mesme pierre et quarrés, jusques au chœur lequel est séparé de la nef par une petite allée soubs la croisée, laquelle a en sa paroy vers la nef une grande chaise de bois quarrée. Et plus haut est porté sur une poutre qui conjoint le haut ou voûte des deus premiers piliers du chœur opposés un grand crucifix en une croix fort large et ténue ayant les 4 bouts points gentiment de petites histoires: J.-C. en roy, couronné comme d'or et vestu d'une tunique jusques au bout des mains et des pieds, cloué à 2 clouds par les pieds; et ne semble point si très ancien, encor qu'ils disent avoir esté fait par ledit Pierre Hermitte à la forme et sur le patron de celui de l'église de Jérusalem (119).

(113) Sur le monastère des Croisiers, fondé en 1211 par Théodore de Celles et qui était la maison-mère de tout l'ordre, voyez R. DUBOIS, *o. c.*, pp. 150-152. Cf. H. VAN ROOIJEN, *Theodorus van Celles*. Cuyk, 1936.

(114) Note marginale: « Il y demeure le Gouverneur Sr. de Groesbeek près Niemeghen, de la famille de ce Groesbeke qui, devant Ernest de Bavière, fut Evesque de Liège. Il a esté bâti par un autre Evesque, Erard de la Marche, p. 128 ». On trouvera une histoire détaillée de l'ancien Château de Huy (le Chestia) dans R. DUBOIS, *o. c.*, pp. 592-601. Voyez aussi *infra*, l'avant-dernière note.

(115) Cf. H. DEMARET, *La collégiale Notre-Dame à Huy*. Huy, 1921-1938.

(116) Ce passage sur les reliques de la collégiale a déjà été publié par R. GASPARD, dans *Ons geestelijk Erf*, 1937, p. 356.

(117) Sur le couvent des Cordeliers ou Frères-Mineurs, cf. R. DUBOIS, *o. c.*, pp. 244-251; sur celui des Jésuites, cf. *ibid.*, pp. 344-348; sur celui des Augustins, cf. *ibid.*, pp. 30-40.

(118) Sur l'ancienne abbaye de Neufmoustier, fondée vers l'an 1100 par Pierre l'Ermitte, voyez R. DUBOIS, *o. c.*, pp. 440-448.

(119) Note marginale: « Crucifix à 4 clouds, voyez p. 68, 69, 79, 83, 94, 128, 134 et 110 A ». Il faut encore ajouter à cette liste le crucifix signalé à Aix-la-Chapelle, p. 122 du ms. — Au XVII^e siècle, la question de savoir si le Christ avait été attaché à la croix par 3 ou par 4 clous faisait l'objet d'ardentes controverses entre les érudits et entre les artistes. Cf. H. LECLERCQ, *Dict. d'arch. chrét.*, t. VII, col. 1153.

A costé de l'église est le cloistre et plus outre les bastiments. Au bout de la nef, y a une grotte vouëtée soustenuë de piliers, en laquelle on descend en 2 endroits par quelques 6 degrés; elle est de 10 pas communs en quarré, a un autel entre les 2 entrées de la nef et, au milieu de soy, a une tombe de pierre noire de Namur élevée hors de terre d'un deuy-pied seulement, longue environ de 7 et large comme de 3, avec ceste inscription gravée: *Anno dnicae Incarnaois 1242 calend. Novemb. translatae fuerunt hic in ista crypta reliquiae Petri Venerabilis Sacerdotis Eremitae huius basilicae fundatoris qui obiit 1115, 8. idus Julii.* Ils disent qu'il avoit esté premièrement ensevely quelque part là hors de l'église et fut trouvé entier avec un vase selon la coustume d'alors plein de vin qui estoit encor bon à boire (120).

Huy, en latin *Hoyum* (121), est ainsy appellé d'un ruisseau Hoey qui y entre *ab Euro et inibi Mosae commiscetur. Mosa autem in duas fere aequas partes secat oppidum olim multo quam nunc amplius et Benefactum, ut volunt quidam apud Guicciard., appellatum* (122). *Est autem tractus Leodiensis usque ad pagum Rochefort qui est Namurcensis.*

(120) La date exacte de la translation des restes de Pierre l'Ermite dans la crypte de l'église par les soins de Maurice de Neufmoustier est donnée par le Nécrologe du monastère; ce ne fut ni le 1^{er} novembre 1242 comme le rapporte Dubuisson-Aubenay, ni le 15 du même mois comme l'affirme DUBOIS, *o. c.*, p. 442, mais bien le 16 octobre, car il faut lire au début de l'inscription: « *XVII calend. Novemb.* » — Cf. STÉPHANI, *Mémoires*, t. I, p. 76. Voyez aussi G. KURTH, *Maurice de Neufmoustier*, dans le *Bull. de l'Acad. roy. de Belg.*, t. XXIII (1892), pp. 668 et suiv. Le même, *Doc. hist. sur l'abbaye de Neufmoustier*, dans le *Bull. de la Comm. roy. d'hist.*, 1892, pp. 39 et suiv. — L'inscription de 1242 copiée par Dubuisson-Aubenay est inédite; nous lui consacrerons prochainement une étude dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire de Liège* (t. XXXII).

(121) Note marginale: « Fut surpris par l'Hollandais l'an 1585 en febvrier et repris par ordre de l'archiduc Ernest d'Autriche, qui mourut avant que la Mote Pardieu l'eust repris le 25 de mars ensuivant avec le secours de l'Empereur que Ernest de Bavière [.....] par le Sr. de Grosbeek ». — En réalité, ce fut en 1595 que le château de Huy tomba par surprise aux mains des Hollandais et que ceux-ci en furent ensuite délogés par des troupes liégeoises, renforcées par une armée espagnole placée sous les ordres de Valentin de Pardieu, sire de La Motte. Cf. DARRS, *Hist. du XVI^e siècle*, p. 499 et LONCHAY, *La princip. de Liège, la France et les Pays-Bas* (Bruxelles, 1891), pp. 22-23.

(122) D'après une légende, qu'on trouve déjà dans Maurice de Neufmoustier et qui est résumée par GUICHARDIN, *o. c.*, p. 389, Huy aurait porté jadis le surnom de « Bien faite », qui lui aurait été donné sous le règne d'Antonin-le-Pieux.

CHRONIQUE — KRONIEK

ACADEMIE ROYALE D'ARCHEOLOGIE DE BELGIQUE. KONINKLIJKE BELGISCHE ACADEMIE VOOR OUDHEIDKUNDE

EXERCICE 1946 — DIENSTJAAR 1946

DIRECTION - BESTUUR

Président - Voorzitter: H. VELGE.

Vice-Président - Onder Voorzitter: A. VISART DE BOCARMÉ.

Secrétaire Général - Secretaris Generaal: PAUL ROLLAND.

Trésorier - Schatbewaarder: JOS. DE BEER.

Bibliothécaire - Bibliothecaris: AD. JANSEN.

Secrétaire-adjoint (Revue) - Adjunct-secretaris (Tijdschrift): J. LAVALLEYE.

CONSEIL D'ADMINISTRATION — BEHEERRAAD

Conseillers sortant en 1949 - Raadsleden uitgaande in 1949: A. VISART DE BOCARMÉ,
VANNÉRUS, Mgr. H. LAMY O.P., L. VAN PUYVELDE, PAUL ROLLAND, Chan. R. LEMAIRE.

Conseillers sortant en 1952 - Raadsleden uitgaande in 1952: L. STROOBANT, Vicomte
CH. TERLINDEN, PAUL SAINTENOY, G. HASSE, DE BEER, H. VELGE.

Conseillers sortant en 1955 - Raadsleden uitgaande in 1955: R. P. DE MOREAU S. J.,
Chan. R. MAERE, BAUTIER, GANSHOF, VAN DEN BORREN, VAN DE WALLE.

MEMBRES EFFECTIFS — WERKENDE LEDEN

MM...	HH...	
SAINTELOY, PAUL, architecte, Bruxelles, rue de l'Arbre Bénit, 123.		1896 (1891)*
VAN DEN GHEYN, (chan.), président du Cercle archéologique de Gand, Gand, Kwaadham, 10.		1896 (1893)
STROOBANT, L., directeur honoraire des Colonies agricoles de Wortel et Merxplas, Schaerbeek, rue de Waelhem, 32.		1903 (1890)
JANSEN, O.P., (chan. J. E.), archiviste de la ville, Turnhout, rue du Ruisseau, 5.		1919 (1909)
MAERE, (chan. René), professeur à l'Université, Louvain, rue des Récollets, 29.		1919 (1904)
VISART DE BOCARMÉ, ALBERT, membre suppléant du Conseil héraldique, Bruges, rue St. Jean, 18.		1920 (1919)
HASSE, GEORGES, professeur à l'Université coloniale, Berchem-Anvers, avenue Cardinal Mercier, 42.		1922 (1910)
CAPART, JEAN, conservateur en chef honoraire des Musées royaux d'Art et d'Histoire, Woluwe-Bruxelles, avenue R. Van den Driessche, 4.		1925 (1912)

(*) La première date est celle de l'élection comme membre effectif; la date entre parenthèse est celle de la nomination comme membre correspondant régnicole.

De eerste datum verwijst naar de kiezing tot werkend lid; de tweede (tusschen haakjes) verwijst naar de benoeming tot in het land gevestigd briefwisselend lid.

- ROLLAND, PAUL, conservateur aux Archives de l'Etat, professeur à l'Institut National Supérieur des Beaux-Arts et d'Architecture, Anvers, rue St. Hubert, 69. 1925 (1922)
- TERLINDEN, (vicomte), CH., professeur à l'Université de Louvain, Bruxelles, rue du Prince Royal, 85. 1926 (1921)
- LAMY, (Mgr. HUGUES), abbé de Leffe (Dinant). 1926 (1914)
- VAN PUYVELDE, LEO, conservateur en chef des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Uccle, Avenue de Kamerdelle, 15. 1928 (1923)
- BAUTIER, PIERRE, conservateur honoraire aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, Avenue Louise, 577. 1928 (1914)
- MICHEL, ED., conservateur au Musée du Louvre, professeur à l'Université de Bruxelles, Bruxelles, rue de Livourne, 49. 1928 (1925)
- VAN DEN BORREN, CH., professeur émérite aux Universités de Liège et de Bruxelles, Uccle-Bruxelles, rue Stanley, 55. 1928 (1920)
- GESSLER, JEAN, professeur à l'Université, Louvain, boulevard L. Schreurs, 31. 1930 (1921)
- GANSHOF, F. L., professeur à l'Université de Gand, Bruxelles, rue Jacques Jordaens, 12. 1931 (1928)
- DE MOREAU, S. J. (R. P. D.), professeur au Collège théologique et philosophique de la Compagnie de Jésus, Louvain, rue des Récollets, 11. 1932 (1926)
- VERHAEGEN, (baron) PIERRE, Gand, vieux quai au Bois, 60. 1932 (1914)
- LEFÈVRE, O. P., (chan. PL.), conservateur-adjoint aux Archives générales du Royaume, Bruxelles, avenue de la Brabançonne, 24. 1932 (1925)
- VAN DE WALLE, BAUDOIN, professeur à l'Université de Liège, Bruxelles, rue Belliard, 187. 1932 (1926)
- DE BEER, .JOS., conservateur du Musée du Sterckshof, Deurne-Anvers, Hooftvunderlei, 160. 1933 (1931)
- VANNÉRUS, JULES, membre de l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, avenue Ernestine, 3. 1934 (1928)
- DE BORCHGRAVE D'ALTENA, (comte), JOS., conservateur aux Musées royaux d'Art et d'Histoire, professeur à l'Université de Liège, Bruxelles, rue d'Arlon, 90. 1935 (1927)
- DE SCHAEZTEN, (baron), MARCEL, membre du Conseil héraldique, Bruxelles, rue Royale, 87. 1935 (1925)
- LAVALLEYE, JACQUES, professeur à l'Université de Louvain, Woluwe-St-Pierre, rue François Gay, 299. 1935 (1930)
- HOC, MARCEL, conservateur à la Bibliothèque royale, professeur à l'Université de Louvain, Bruxelles, rue Henri Maréchal, 19. 1935 (1926)
- BREUER, JACQUES, conservateur aux Musées royaux d'Art et d'Histoire, professeur à l'Université de Liège, Woluwe, Parc Marie-José, 1. 1936 (1929)
- VELGE, HENRI, professeur à l'Université de Louvain, Bruxelles, boulevard St. Michel, 47. 1936 (1927)
- CRICK-KUNTZIGER, MARTHE, conservateur aux Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, rue de l'Aurore, 18. 1937 (1929)
- LAES, A., conservateur honoraire aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, place G. Brugmann, 30. 1937 (1931)
- COURTOY, F., conservateur honoraire des Archives de l'Etat et du Musée d'Antiquités, Namur, boulevard Frère Orban, 2. 1939 (1926)

THIBAUT DE MAISIÈRES (Abbé M.), professeur à la Faculté catholique de Bruxelles, Prieuré de Jéricho, à L'Hermitte par Braine l'Alleud.	1939 (1932)
ROGGEN, D., hoogleeraar te Gent, Elsene-Brussel, Ad. Buyllaan, 105.	1941 (1937)
VAN CAUWENBERGH, (Chan.) ETIENNE, bibliothécaire en chef de l'Université de Louvain, Lovenjoul (Corbeek-Loo).	1941 (1937)
LEMAIRE (KAN. R.), hoogleeraar te Leuven, Héverlé, Van den Bemptlaan, 15.	1942 (1914)
WINDERS, Max, architecte, Anvers, Avenue de Belgique, 177.	1943 (1941)
JANSEN, Ad., professeur au Kunsthistorisch Instituut, Anvers, rue van Schoonbeke, 79.	1946 (1936)
POUPEYE, Cam., Schaarbeek, boulevard Lambertmont, 470.	1946 (1914)

*MEMBRES CORRESPONDANTS REGNICOLES :
IN HET LAND GEVESTIGDE BRIEFWISSELENDE LEDEN :*

MM. HH.

ZECH, (abbé MAURICE), curé de l'église N. D. du Finistère, Bruxelles, rue du Pont Neuf, 45.	1904
ALVIN, FRED., conservateur honoraire à la Bibliothèque royale, Uccle-Bruxelles, rue Edith Cavell, 167.	1914
RAEYMAEKERS, Dr., directeur honor. de l'Hôpital militaire, Gand, boulevard de Martyrs, 76.	1914
TOURNEUR, VICTOR, conservateur en chef honoraire de la Bibliothèque royale, Bruxelles, Chaussée de Boitsfort, 102.	1922
LOSSEAU, LÉON, avocat, Mons, rue de Nimy, 37.	1928
LACOSTE, PAUL, commissaire général du Gouvernement à la promotion du Travail, Bruxelles, Audergem, avenue des Frères Goemaere, 55.	1929
PEUTEMAN, JULES, membre de la Commission royale des Monuments et des Sites, Verviers, rue des Alliés, 32.	1930
HALKIN, LÉON, professeur émérite à l'Université de Liège, Esneux, route de Dolembreux, 4.	1931
HUART, ALB., auditeur militaire, campagne de Sedent, Jambes-lez-Namur.	1931
NINANE, LUCIE, Uccle-Bruxelles, Chaussée de Waterloo, 1153.	1932
NOWÉ, H., archiviste de la Ville, Gand, rue Abraham, 13.	1932
BERGMANS, SIMONE, Gand, rue de la Forge, 35.	1932
DELBEKE, (baron), FRANCIS, Château de Linterpoort, Sempst.	1932
LYNA, FRÉDÉRIC, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, Bruxelles, rue Froissart, 114.	1934
DE SCHOUTHEETE DE TERVARENT (chevalier GUY), Ministre de Belgique à Copenhague.	1934
DE CLERCO, abbé CARLO, ancien membre de l'Institut historique belge de Rome, Anvers, rue du Péage, 54.	1934
DE BOOM, GHISLAINE, conservateur-adjoint à la Bibliothèque royale, Bruxelles, avenue H. Dietrich, 35.	1935
BERTRANG, A., conservateur du Musée archéologique, Arlon, avenue Nothomb, 50.	1935
ERENS, O. P. (chanoine), archiviste de l'Abbaye de Tongerlo.	1935

BONENFANT, PAUL, professeur à l'Université de Bruxelles, Ixelles, avenue du Pesage, 12.	1935
MARINUS, ALBERT, directeur des Services historiques et folkloriques du Brabant, Bruxelles, Vieille Halle au Blé, 9.	1935
VERCAUTEREN, FERNAND, professeur à l'Université de Liège, Uccle, rue Stanley, 54.	1935
DE RUYT, FRANS, professeur à l'Université de Louvain, Corbeek-Loo, Chaussée de Tirlemont, 247.	1935
DELFÉRIÈRE, LÉON, préfet à l'Athénée royal, Châtelet, rue du Calvaire, 49.	1936
DE GAIFFIER S. J. (le R. P.), membre de la Société des Bollandistes, Bruxelles, boulevard S. Michel, 24.	1937
BRIGODE, SIMON, architecte, professeur à l'Ecole Nationale supérieure d'Architecture et des Arts décoratifs, Marcinelle, rue Sabatier, 11.	1937
CALBERG (Mlle), attaché aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Cinquantenaire, Bruxelles.	1937
WILLAERT S. J. (le R. P.), professeur aux Facultés de N. D. de la Paix, Namur, rue de Bruxelles, 59.	1937
FIERENS, PAUL, professeur à l'Université de Liège et conservateur aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, rue Souveraine, 79.	1937
STELLFELD, J. A., juge au Tribunal de 1 ^{re} Instance, Anvers, rue S. Joseph, 14.	1937
SABBE, ETIENNE, conservateur des Archives de l'Etat, Anvers, rue du Transvaal, 62.	1937
DUYERGER, J., hoogleeraar te Gent, Sint-Amandsberg, Toekomststraat, 88.	1937
LENAERTS, E. H. R., hoogleeraar te Leuven, Borgerhout-Antwerpen, Lammekestraat, 76.	1938
HALKIN, LÉON-ERNEST, professeur à l'Université de Liège, Tilff, avenue A. Neef, 8.	1938
SULZBERGER, S., professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts, Bruxelles, rue Frans Merjay, 101.	1938
LOUANT, A., conservateur des Archives de l'Etat, Mons, rue Buisseret, 51.	1939
DOUTREPONT, ANTOINETTE, ancienne bénéficiaire de la Fondation Marie-José, Louvain, rue des Joyeuses Entrées, 26.	1939
MORETUS PLANTIN, S. J., (le R. P. H.), professeur aux Facultés de N.-D. de la Paix, Namur, rue de Bruxelles, 59.	1940
JACOBS VAN MERLEN, LOUIS, président de la Société « Artibus Patriae », Anvers, rue van Brée, 24.	1940
FAIDER-FEYTMANS (M ^e), conservateur du Château de Mariemont.	1941
SQUILBECK, Jean, attaché aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, rue Gachard, 69.	1941
HÉLBIG, JEAN, attaché aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, avenue des Nénuphars, 50.	1941
CLERCX, SUZANNE, bibliothécaire du Conservatoire royal de Musique, Bruxelles, boulev. van Haelen, 92, (Forest).	1941
DOSSIN, G., professeur à l'Université de Liège, Wandre, rue des Ecoles.	1941
BAUWENS (Mgr), ancien abbé de Leffe, Tongerlo.	1941
VAN WERWEKE J., hoogleeraar te Gent, Sint-Denijs Westrem, Nieuwstraat, 10a.	1941
SCHOUTEDEN-WÉRY (M ^e J.), Pavillon du Musée de Tervueren, Bruxelles.	1941

DEVIGNE, Marguerite, conservateur aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, rue du Musée, 9.	1942
VERHOOGHEN, Violette, conservateur-adjoint aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles.	1942
PARMENTIER, R. A., archiviste de la ville, Bruges, quai Spinola, 7.	1942
LECONTE L., conservateur en chef du Musée Royal de l'Armée, Bruxelles, rue des Pâquerettes, 86.	1942
D'ARSHOT (comte), Bruxelles, avenue Gribaumont, 38.	1943
DE SMIDT, (E. Br. Firmin), professor aan het Hooger Instituut voor Kunst-en Vakonderwijs Sint-Lucas, Gent, Zwarte-Zusterstraat, 28.	1943
D'ARSHOT (comtesse), Bruxelles, avenue Gribaumont, 38.	1945
DENIS, VALENTIN, maître de conférences à l'Université, Louvain, rue de Namur, 53.	1945
FOUREZ, LUCIEN, secrétaire de la Société royale d'histoire et d'archéologie, Tournai, rue Joseph Hoyois, 2°.	1945
ROBIJNS DE SCHNEIDAUER, attaché à l'Administration des Beaux-Arts, Bruxelles, rue Leys, 40.	1945
STUYCK, FERNAND, membre de la Commission du Musée royal des Beaux-Arts, Anvers, avenue van Put, 14.	1946
ROUTEY, ANDRÉ, professeur à l'Université de Bruxelles, Forest, avenue Albert, 123.	1946
DE JONGHE D'ARDOYE (vicomte THÉODORE), membre du Conseil héraldique, Bruxelles, Square Frère Orban, 11.	1946

I. PROCES-VERBAUX

Séance des membres titulaires du 5 août 1945.

La séance s'ouvre à 14 h. 30 à Bruxelles aux Musées royaux des Beaux-Arts.

Présents: M. Bautier, Mme Crick-Kuntziger, Comte de Borchgrace d'Altena, MM. Hoc, Laes, Lavalleye, Chanoine Maere, Rolland et Velge.

Excusés: M. Gessler, Mgr. Lamy, MM. Thibaut de Maisières, Van den Borren, van de Walle, Visart de Bocarmé et Winders.

Comme, d'une part, le président et le vice-président, entrés en fonction le 6 février 1944, n'ont pu exercer ces fonctions en raison des circonstances et que, d'autre part, les statuts ne prévoient d'élections de l'espèce qu'en février, le secrétaire propose immédiatement, au nom d'un certain nombre de membres titulaires, que les pouvoirs de ces deux membres du Bureau soient prorogés jusqu'en février 1946. La Compagnie approuve cette proposition.

Le procès-verbal de la séance du 6 février 1944 est lu et adopté.

Lecture est donnée de la correspondance consistant en une lettre de M. Velge, élu vice-président au cours de cette dernière séance.

Après avoir donné connaissance de deux lettres de la Fondation Universitaire, relatives aux subsides de 1944 et 1945, le secrétaire fait part de la situation de la Revue, rendue critique par l'augmentation imprévue du coût de la main d'œuvre. On décide de procéder à un appel de fonds auprès des membres et des personnes étrangères à l'Académie. La question du relèvement du montant de la cotisation pour 1946 sera envisagée au cours d'une prochaine séance.

Entretiens on se renseignera aussi sur l'opportunité de célébrer solennellement le Centenaire de l'Académie, survenu en 1942.

Après vérification de la liste des membres titulaires et correspondants, on décide de recevoir, au cours de la prochaine séance, les candidatures pour trois sièges de membre correspondant.

Séance plénière du 5 août 1945.

La séance s'ouvre à 15 h. à Bruxelles, aux Musées royaux des Beaux-Arts sous la présidence de M. Pierre Bautier, président.

Présents: MM. Velge, vice-président; Rolland, secrétaire; Mme Crick-Kuntziger, Comte de Borchgrave d'Altena, MM. Hoc, Laes, Lavalleye, Chanoine Maere, Vicomte Terlinden, membres titulaires; Melle Clercx, le R. P. de Gaiffier S.J. MM. Helbig, Poupeye, Mme Schouteden-Wéry, M. Squilbeck, Melle Sulzberger, membres correspondants.

Excusés: M. Gessler, Mgr. Lamy, MM. Thibaut de Maisières, Van den Borren, van de Walle, Visart de Bocarmé et Winders, membres titulaires; le comte d'Arshot, Melle Doutrepont, Mme Faider-Feytmans, Melle Verhoogen, membres correspondants.

M. P. Bautier ouvre la séance en faisant part de la décision des membres titulaires relative à la prorogation des pouvoirs du président et du vice-président jusqu'en février 1946.

Il prononce l'éloge funèbre de M. le Dr. Hollenfelz, d'Arlon, membre correspondant de l'Académie depuis 1942.

Le P. V. de la séance du 6 février 1944 est lu et approuvé.

Le secrétaire entretient l'assemblée de la situation de la Revue et des décisions prises à son propos au cours de la séance des membres titulaires.

Le Comte de Borchgrave parle de « *L'Art en Angleterre et en Belgique au Moyen Age* ». Groupant en une synthèse très fournie les éléments de ressemblance et de dissemblance de la sculpture de Grande-Bretagne et des anciens Pays-Bas depuis l'époque pré-romane jusqu'à la fin de l'époque gothique, c'est-à-dire, pour l'Angleterre, à travers deux époques séparées par la conquête de 1066 et toutes deux très complexes dans les origines de leurs types et de leurs décors, l'orateur attire surtout l'attention sur certains ornements en nattages et entrelacs, rencontrés de part et d'autre du Détroit, sur certains caractères spécifiquement anglais de la sculpture funéraire et sur les albâtres venus d'Angleterre et conservés là comme ici.

Un remarquable choix de projections lumineuses illustre cet exposé.

Celui-ci est suivi d'un long échange de vues relatif surtout à la porte de Samson à Nivelles, et auquel prennent part Mme Schouteden-Wéry, MM. le Chanoine Maere, le Vicomte Terlinden, Squilbeck et Rolland.

La séance est levée à 17 h.

Séance des membres titulaires du 7 octobre 1945.

La séance s'ouvre à 14 h. 30, à Bruxelles, aux Musées royaux des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Bautier, président.

Présents: MM. Velge, vice-président; Rolland, secrétaire; Mme Crick-Kuntziger, comte de Borchgrave d'Altena, MM. Laes, Lavalleye, Chanoine Maere, Ed. Michel, Stroobant, vicomte Terlinden, Van den Borren, van de Walle.

Excusés: le R. P. de Moreau S. J., Mgr. Lamy O. Praem, M. Max Winders.

Le P. V. de la séance du 5 août est lu et adopté.

Le secrétaire fait part de dons importants reçus, à l'intention de la Revue, de MM. Visart de Bocarmé, Bautier, Friling et Mme Schouteden-Wéry.

Un échange de vues s'établit à propos de la publicité à faire en faveur de notre périodique. On recourra à l'intermédiaire de certains libraires et à la distribution de circulaires. Le montant de la cotisation-abonnement pour 1946 est fixé à 160 fr.

Le président explique les raisons pour lesquelles il ne paraît pas opportun de célébrer solennellement le Centenaire de l'Académie. Le secrétaire fera lecture d'un rapport historique relatif à cet anniversaire au cours de la séance plénière suivante.

On arrête la liste des candidats pour quatre sièges de membre correspondants.

La séance est levée à 15 h.

Séance plénière du 7 octobre 1945.

La séance s'ouvre à 15 heures, à Bruxelles, aux Musées royaux des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Bautier, président.

Présents: MM. Velge, vice-président; Rolland, secrétaire; Mme Crick-Kuntziger, comte de Borchgrave d'Altena, MM. Laes, chanoine Maere, Ed. Michel, Stroobant, vicomte Terlinden, Van den Borren, van de Walle, membres titulaires; Melle Clercx, comte d'Arschot, baron Delbeke, MM. P. Lacoste, Poupeye, Melle Sulzberger, membres correspondants.

Excusés: le R. P. de Moreau S. J., Mgr. Lamy O. Praem., M. Winders, membres titulaires; Melle Doutrepoint, Mme Faider-Feytmans, Mme Schouteden-Wéry, M. Squilbeck, membres correspondants.

Le président ouvre la séance en prononçant l'éloge funèbre de M. Sander Pierron, membre correspondant depuis 1922.

Le P. V. de la séance du 5 août est lu et approuvé.

Le secrétaire donne lecture d'un rapport sur l'activité de l'Académie de 1842 à 1942; on décide l'impression immédiate de ce rapport.

M. le chanoine Maere entretient ensuite l'assemblée de l'*Iconographie de l'Enfant Jésus et de la Crèche*. Remontant aux catacombes, l'orateur y trouve les premiers types de la crèche dont le sujet ne connaîtra de réel développement qu'avec l'apparition de la sentimentalité franciscaine au moyen âge. A la Nativité sont liés les « Repos de Jésus ». Mais l'Enfant apparaît aussi sans accessoires, soit seul (Bambino), soit avec des saints dont la liste est dressée. Plus tard s'y ajoute à nouveau un élément: le monogramme, dont les Jésuites assureront la diffusion. A l'idée exprimée par cet élément se rattache aussi le concept de Jésus, Maître du monde, dont le pouvoir se manifeste principalement par le globe. En même temps qu'il traite ces différents points de vue, M. le Chanoine Maere parle aussi de la représentation de Jésus nu ou vêtu.

Cette communication est suivie d'un échange de vues auquel prennent part le comte de Borchgrave d'Altena, Mme Crick-Kuntziger, MM. Van den Borren, Poupeye, Lavalleey et Bautier.

La séance est levée à 16 h. 45.

Séance des membres titulaires du 2 décembre 1945.

La séance s'ouvre à 2 h. 30 à Bruxelles, aux Musées royaux des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Bautier, président.

Présents: MM. Velge, vice-président; Rolland, secrétaire; Mme Crick-Kuntziger, Comte

de Borchgrave d'Altena, MM. Hoc, Laes, Lavalleye, Chan. Lemaire, Chan. Maere, Michel, Abbé Thibaut de Maisières, Van den Borren, Vannérus, Visart de Bocarmé, Winders.

Excusés: le R. P. de Moreau S. J. et M. van de Walle.

Le P.V. de la séance du 7 octobre est lu et adopté.

Le secrétaire fournit des explications concernant la vente de la revue; on propose divers moyens d'amplifier celle-ci.

A la suite d'un échange de vues, on décide d'exprimer à MM. les Ministres des Affaires Etrangères et de l'Instruction Publique le désir de l'Académie de voir les pertes en œuvres d'art subies par la Belgique compensées par des prélèvements opérés sur le patrimoine analogue des anciens pays ennemis, par exemple par le retour en Belgique des objets de la Toison d'Or, de pièces relatives à l'histoire de la peinture, de la musique et des arts industriels...

On procède à l'élection de quatre membres correspondants. Sont élus, la Comtesse d'Arschot, licenciée en archéologie et histoire de l'Art; M. Valentin Denis, docteur en archéologie et histoire de l'Art, collaborateur aux Musées royaux des Beaux-Arts; M. Lucien Fourez, juge à Tournai, docteur en sciences morale et historiques et M. Robijns de Schneidauer, secrétaire du Vieux-Bruxelles.

La séance est levée à 15 h.

Séance plénière du 2 décembre 1945.

La séance s'ouvre à 15 h. à Bruxelles, aux Musées royaux des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Bautier, président.

Présents: MM. Velge, vice-président, Rolland, secrétaire, Mme Crick-Kuntziger, Comte de Borchgrave d'Altena, MM. Hoc, Laes, Lavalleye, Chan. Lemaire, Chan. Maere, Michel, Abbé Thibaut de Maisière, Van den Borren, Vannérus, Visart de Bocarmé, Winders, membres titulaires; M. Bonenfant, Melle De Boom, le R. P. de Gaiffier S. J., Melle Doutrepont, M. Fierens, Mme Schouteden-Wéry, M. Squilbeck, Melle Sulzberger, le R. P. Willaert S. J., membres correspondants.

Excusés: le R. P. de Moreau S. J., et M. van de Walle, membres titulaires; Melle Clercx, le Comte d'Arschot, M. Delférière, Mme Faider-Feytmans, M. Lecomte, membres correspondants; M. l'Abbé Lestocquoy, membre correspondant étranger.

Le P.V. de la séance du 7 octobre est lu et approuvé.

Le président rappelle la manifestation qui vient d'être organisée à l'occasion du passage à l'éméritat de M. Van den Borren, professeur aux Universités de Liège et de Bruxelles, et associe l'Académie à cette manifestation. M. Van den Borren remercie.

La parole est donnée à M. l'abbé Thibaut de Maisières, qui entretient la compagnie de l'*Abbaye de la Cambre*. L'orateur passe successivement en revue les vestiges appartenant à l'aile orientale du cloître, à la fontaine claustrale, à certaines portes et niches de la galerie longeant l'église; il analyse aussi la disposition intérieure de celle-ci. De son étude il ressort qu'en plan l'abbaye de la Cambre s'est absolument conformée aux habitudes cisterciennes mais qu'en élévation elle a recouru à la collaboration de praticiens du pays qui lui ont conféré un caractère régional.

Cette communication provoque quelques questions et remarques de MM. le chanoine Lemaire, le R. P. Willaert S.J. et le comte de Borchgrave d'Altena.

Une seconde communication, ayant pour titre *Philippe de Champagne et l'esthétique janséniste*, est faite par M. J. Lavalleye. M. Lavalleye repousse l'idée d'une dépendance

de l'artiste vis-à-vis d'une doctrine esthétique qui serait issue de Port Royal. Sans doute Philippe de Champagne a été en relations très étroites avec cette maison; mais il n'a pas travaillé que pour elle et il a même mis son art au service de ses plus ardents adversaires. Si cet art brise avec le passé baroque, c'est tout à la fois affaire d'époque et de prédisposition personnelle. Après une période le combat religieuse et artistique, c'est alors le règne de la Contre-Réforme et du Classicisme. Philippe de Champagne souscrit pleinement à cette esthétique à la fois double et homogène.

A la suite de cette communication, un long échange de vues se poursuit relativement à l'absence de doctrine artistique janséniste entre MM. Ed. Michel, le R. P. de Gaiffier S. J., le R. P. Willaert S. J., le chan. Maere et le comte J. de Borchgrave d'Altena.

La séance est levée à 5 h. 30.

Séance des membres titulaires du 7 avril 1946.

(Assemblée générale de l'Association sans but lucratif.)

La séance s'ouvre à Bruxelles à 2 h. 30, aux Musées royaux des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Pierre Bautier.

Présents: MM. Velge, vice-président, Rolland, secrétaire, comte de Borchgrave d'Altena, M. Lavalleye, Chanoine Maere, MM. Van den Borren, Visart de Bocarmé, Vicomte Terlinden.

Excusés: M. de Beer, trésorier, le R. P. de Moreau S. J., Mgr. Lamy O.Praem, MM. Rousseau et van de Walle.

Le P.V. de la séance du 2 décembre 1945 est lu et adopté.

Lecture est faite de lettres de MM. les Ministres de l'Instruction Publique et des Affaires Etrangères déclarant que les vœux de récupération artistique émis par l'Académie répondent aux désirs ministériels.

Communication est donnée de lettres de remerciements de la comtesse d'Arshot et de MM. Denis, Fourrez et Robijns de Schneidauer, élus membres correspondants régionales.

Les rapports du secrétaire et du trésorier sur le double exercice 1944-1945 de l'Association sans but lucratif sont adoptés, M. Lavalleye et le comte de Borchgrave d'Altena ayant été désignés comme vérificateurs.

Le secrétaire fournit en outre quelques précisions concernant la situation financière actuelle de la revue et mentionne des dons très importants de MM. Jussiant et Stuyck, d'Anvers. Un don de M. Hasse, destiné à faciliter le rééquipement de la bibliothèque, est également signalé. Ces donateurs ont été remerciés.

M. Visart de Bocarmé est élu vice-président par acclamation pour 1946.

On désigne six conseillers sortant en 1955. Sont réélus le R. P. de Moreau S. J., le Chanoine Maere, MM. Bautier, Ganshof, Van den Borren, auxquels on adjoint M. B. van de Walle en remplacement de l'abbé Philippen, décédé.

On complète le nombre des conseillers sortant en 1949 en remplaçant M. Hulin de Loo, décédé, par M. Vannérus.

La liste des candidats pour deux sièges de membres titulaires et trois sièges de membres titulaires est arrêtée.

La séance est levée à 3 h.

Le Secrétaire,
PAUL ROLLAND.

Le Président,
PIERRE BAUTIER.

Séance plénière du 7 avril 1946.

La séance s'ouvre à Bruxelles, à 3 h. aux Musées royaux des Beaux-Arts.

Présents: MM. Pierre Bautier, président, Velge, vice-président, Rolland, secrétaire, Comte de Borchgrave d'Altena, Hoc, Lavalleye, Chanoine Maere, Van den Borren, Visart de Bocarmé, Vicomte Terlinden, membres titulaires; M. Brigode, Melle Clercx, Mme la Comtesse d'Arschot, le Comte d'Arschot, le R. P. de Gaiffier S. J., MM. Delférière, Fourez, Jacobs van Merlen, Leconte, Louant, Poupeye, Squilbeck, membres correspondants.

Excusés: MM. de Beer, trésorier, le R. P. de Moreau S. J., Mgr. Lamy O.Praem, MM. Rousseau, van de Walle, membres titulaires; Melle Doutrepoint, Mme Faider-Feytmans, Mme Schouteden-Wéry, membres correspondants.

Le P.V. de la séance du 2 décembre est lu et adopté.

Le président ouvre la séance en souhaitant la bienvenue à la Comtesse d'Arschot et à MM. Fourez et Denis, nouveaux membres correspondants.

Il prononce l'éloge funèbre de MM. Philippen. Hulin de Loo et Tulpinck, récemment décédés, et donne lecture d'une notice spécialement consacrée à M. Hulin de Loo.

M. Bautier cède alors le fauteuil présidentiel à M. H. Velge, qu'il félicite.

M. Velge inaugure sa présidence en faisant une communication sur *La pensée chez les Primitifs*. Il envisage l'œuvre d'art comme le moyen de connaître la pensée de l'artiste sans la déformation que, en littérature, en devrait à une traduction. Les œuvres d'art de tous les temps et de tous les lieux sont comprises par tous. Autrefois elles furent un enseignement pour le peuple. Aujourd'hui elles le sont pour nous: on y retrouve la mentalité de l'auteur et celle de l'époque. La forme de cette pensée a varié. Toute de foi et d'impassibilité dans le haut moyen âge, elle se transforme en charité et émotion sous la poussée française. Cette nouvelle conception se manifeste dans le choix, la forme de représentation et le cadre des sujets. L'orateur en fournit de nombreux exemples.

M. Paul Rolland attire alors l'attention sur des *Rencontres historiques entre Jean Van Eyck, Robert Campin et Roger de le Pasture, dit Van der Weyden*. Ces rencontres commentées en recourant à des circonstances d'ordre politique, corporatif et familial, permettent non seulement de lier intimement la vie de Roger à celle de son maître Campin, mais encore de trouver dans cette intimité, d'une part, et dans les relations que Campin noua avec Van Eyck, d'autre part, l'explication de l'apprentissage de Roger à Tournai et la présomption du stage qu'il effectua immédiatement après chez Jean Van Eyck.

La séance est levée à 5 h.

Le Secrétaire,
PAUL ROLLAND.

Le Président,
HENRI VELGE.

II. RAPPORT SUR L'EXERCICE 1944-1945.

MM.,

Un long intervalle, plein de grands événements, s'est écoulé depuis la lecture de notre dernier rapport. Celui-ci en effet date du 6 février 1944; il s'appliquait à l'exercice 1943. Depuis lors est venue la Libération. Nous aurions dû procéder à l'établissement de notre rapport sur 1944 en février 1945 si la pluie des «V» ne nous en avait empêchés. Par delà même la victoire définitive du 8 mai de cette année, nous ne pûmes nous réunir avant le

5 août 1945 et, ce jour-là, l'Académie, prise réglementairement de court, décida de proroger les pouvoirs de son Bureau jusqu'en février 1946. Par surcroît, une succession d'empêchements nous a forcés de remettre à aujourd'hui la clôture d'un exercice académique qui, sauf l'interruption causée par la guerre de 1914-1918, se présente comme le plus long de notre histoire collective.

Heureusement qu'au cours de cette période assez agitée, non seulement du point de vue politique et administratif mais, comme vous le dira notre dévoué trésorier, du point de vue financier, la Compagnie a pu compter sur le dévouement d'un président dont la vigilance resta toujours en éveil à notre intention. J'ai cité M. Pierre Bautier.

Comme vous le savez, la vice-présidence a été occupée par M. Henri Velge et les fonctions de trésorier et de secrétaire sont remplies depuis de longues années — qui atteignent la vingtaine pour le second — par M. de Beer et le soussigné.

Au cours de cet exercice des confrères ont malheureusement disparu. Ce sont M. Hulin de Loo, conseiller, membre correspondant depuis 1906 et titulaire depuis 1912; l'Abbé Philippen, conseiller, correspondant depuis 1914 et titulaire depuis 1928; C. Tulpinck, correspondant depuis 1928; le Dr. Hollenfelz, correspondant depuis 1942. Par contre, ont été agrégés au rang des correspondants régnicoles: la Comtesse d'Arschot, M. Valentin Denis, M. Lucien Fourez et M. Robyns de Schneidauer (2 déc. 1945).

Si l'exercice fut long, il fut également rude pour le Bureau, qui eut à tenir tête à de nombreuses difficultés. Les principales furent, au cours des événements qui précédèrent et suivirent la Libération, de mettre en sécurité le patrimoine matériel et moral de notre institution; de garder contact avec les autorités et nos confrères; le poursuivre sans trouble la préparation des publications. L'écueil fut formidable et double de ce dernier côté. Il consista d'abord dans le nombre inouï de démarches qu'il fallut effectuer pour obtenir l'autorisation de reparaître et ensuite dans les conditions pécuniaires d'impression de notre revue. Nous en avons parlé en détail au cours de plusieurs réunions. Depuis lors, une nouvelle et grave crise s'est produite, que nous commençons seulement à surmonter grâce à la générosité toute particulière de mécènes anversoïis dont il sera parlé dans le rapport de l'an prochain. J'ai hâte cependant d'associer à cet effort les membres de l'Académie car ils ont consenti, ne fût-ce que dans la hausse du montant de leur cotisation, à un sacrifice lourd par les temps qui courent. La Fondation Universitaire a également droit à toute notre reconnaissance pour l'inlassable générosité qu'elle nous témoigne. C'est dans ces conditions qu'ont paru les fascicules de 1944 et que le premier fascicule de 1945 va sortir de presse. Nous regagnerons ainsi le temps perdu.

L'activité en matière de publications ne l'aura donc cédé en rien au passé. Il n'en est pas tout-à-fait de même de notre vitalité sous forme de réunions. Par suite des circonstances elle a été réduite et au cours de deux ans et deux mois, nous n'avons tenu que quatre doubles séances: 6 février 1944, 5 août, 7 octobre et 2 décembre 1945.

Au cours des séances plénières les six communications suivantes ont été entendues:

Pierre Bautier: *Un primitif portugais en Belgique; A propos de quelques petits maîtres anversoïis du XVIII^e siècle; Un portrait du prince Joseph Ferdinand de Bavière* (6 février 1944).

Paul Rolland: *Peintures murales romanes à la cathédrale de Tournai* (6 février 1944).
C^{te} J. de Borchgrave d'Altena: *L'Art en Angleterre et en Belgique au moyen âge* (5 août 1945).

Chan. Maere: *L'iconographie de l'Enfant-Jésus et de la crèche* (7 octobre 1945).

Abbé Thibaut de Maisières: *L'abbaye de la Cambre* (2 décembre 1945).

Jacques Lavalleye: *Philippe de Champagne et l'esthétique janséniste* (2 décembre 1945).

Quant à notre bibliothèque et notre stock de publications, hébergés à la Bibliothèque principale de la Ville d'Anvers, ils n'ont heureusement pas souffert de la guerre bien que de nombreux «V» soient tombés à proximité. Les soins que cette partie de notre richesse ne cesse de nécessiter et qui vont s'accroissant chaque jour du fait que les échanges internationaux commencent à reprendre avec toutes les conséquences que comporte un arriéré de sept ans, ont été généreusement assurés par notre confrère M. Ad. Jansen, à qui va notre gratitude.

Maintenant que tout rentre dans l'ordre à l'extérieur, espérons que chez nous l'accroissement des moyens financiers sera à la hauteur de la multiplication des charges. Ainsi seulement notre Académie pourra poursuivre la mission plus que centenaire qu'elle s'est assignée.

7 avril 1946.

Le Secrétaire Général,
PAUL ROLLAND.

III. NECROLOGIE

HULIN de LOO (1862-1945)

Mort tragiquement le 28 décembre dernier, M. Hulin de Loo, doyen de notre compagnie, y laissera d'unanimes regrets. Que de fois les communications faites à cette tribune n'ont-elles pas invoqué l'autorité de l'éminent historien de l'Art flamand, et, lorsqu'il assistait à nos débats, avec quelle respectueuse curiosité n'écouions-nous point ses observations toujours pleines de justesse et d'a-propos? On a rappelé ailleurs la longue et fructueuse carrière du professeur émérite de l'Université de Gand, ancien président de l'Académie royale de Belgique, membre de nombreuses sociétés savantes du pays et de l'étranger, titulaire de multiples distinctions honorifiques et animateur sans cesse en éveil des commissions de nos Musées. Ceux-ci à Bruxelles comme à Gand, lui sont redevables de leurs meilleurs accroissements, tant au chapitre de la peinture nationale que pour les tableaux d'autre provenance, car sa compétence artistique était universelle! Mais c'est principalement dans le domaine des *Primitifs* que s'exerça, pendant près d'un demi-siècle, l'influence de M. Hulin de Loo. Les catalogues de la plupart des Musées du monde enregistrent ses attributions et découvertes relatives à l'*Ecole des anciens Pays-Bas* (XV^e-XVI^e siècles) (1). Depuis la Rétrospective brugeoise de 1902 — et celle qu'ensuite il suscita à Paris pour les Primitifs français — le professeur appliquait à l'analyse des œuvres, à l'identification des maîtres anonymes, au rapprochement des textes d'archives avec les témoignages conservés, la méthode de sûre logique qui est à la base de son enseignement universitaire. Servi par une étonnante mémoire visuelle, grand voyageur, assidu aux congrès internationaux d'archéologie et d'histoire de l'Art, M. Hulin de Loo apparaissait comme une des figures les plus représentatives de l'érudition belge.

En 1934, l'hommage d'admirateurs d'Europe et d'Amérique nous valut la publication de *Mélanges Hulin de Loo*, recueil d'études consacrées à l'Art flamand, avec une préface du musicologue Paul Bergmans, ami de toujours. Un anniversaire célébré discrètement au cours de cette guerre, fut pour les disciples de M. Hulin l'occasion de publier ses

(1) Notamment: le catalogue des maîtres anciens au Musée de Gand (1938).

conclusions sur le problème *Pedro Berruguete et les peintres d'Urbino* (une preuve parmi d'autres de sa prédilection marquée à l'égard de ce qui touche aux Primitifs espagnols). Antérieurement à cet essai, les ouvrages essentiels demeurent: les deux considérables volumes, tableaux et estampes, de la monographie de *Peter Bruegel l'Ancien* (1907, en collaboration avec René van Bastelaer) et les *Heures de Turin-Milan*, livre paru en 1910-1911, fruit de recherches jamais interrompues concernant les sources de la peinture «eyckienne» dans la miniature franco-flamande. Il faut en outre mentionner les articles donnés au *Burlington Magazine*, au *Jahrbuch* des Musées de Berlin, à l'*Annuaire* des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique et à d'autres revues, les notices de la *Biographie nationale* et du Mémorial de l'Exposition d'art flamand et belge à Londres (1927), les communications présentées aux congrès et académies, enfin la matière accumulée dans ses leçons de l'Université de Gand et de l'Institut d'Art et d'archéologie de Bruxelles. En dernier lieu, une magistrale et définitive interprétation de l'*Agneau mystique* des frères Van Eyck, coïncidant avec le retour du polyptyque en Belgique. Mieux vaudrait peut-être, à côté de ces repères bibliographiques, énumérer au hasard quelques-uns des peintres de l'École des anciens Pays-Bas, traditionnellement honorés ou totalement ignorés avant lui, à l'étude desquels s'est particulièrement voué M. Hulin de Loo. Hubrecht Van Eyck, génial créateur du paysage moderne, inspirateur du retable de Gand (et non «personnage de légende» comme d'aucuns le prétendent), Roger van der Weyden, mis à sa vraie place qui est la première, aussi bien quant au sentiment inégalé du drame religieux que pour l'action qu'il prolongea dans l'école entière et spécialement à Bruxelles jusque dans la première moitié du XVI^e siècle, — en parallèle avec celle de ce maître de Merode ou de Flémalle (identifié avec Jacques Daret puis avec Robert Campin, tous deux de Tournai) dont l'individualité, pourtant si distincte, fut également niée bien à tort; les successeurs de van der Weyden qui s'appellent le maître de la Rédemption du Prado (Vrancke Van der Stockt), le maître de la Présentation de la Vierge de l'Escurial, le maître de l'Idolâtrie de Salomon, le maître du retable d'Orsoy, le maître de l'abbaye d'Aflighem, le maître de l'Instruction pastorale, surtout le maître à la production étendue, de la Légende de Marie-Madeleine, enfin l'archaïsant Colyn de Coter, en qui se termine la descendance «rogérienne» (tous commémorés de façon complète lors de l'Exposition de 1935 à Bruxelles), — sans oublier cependant le petit-fils du maître, Goswin van der Weyden, auteur des panneaux de *Sainte Dymphne* à Tongerlo. En outre, M. Hulin a précisé et analysé l'œuvre des Gantois Hugo van der Goes et Joos van Wassenhove (Juste de Gand, peintre de la fameuse *Cène* d'Urbino), des Brugesois Ambrosius Benson, Adrien Isenbrant et Jan Provost, rangés à la suite de Gérard David. Nous ne pourrions non plus passer sous silence les considérations attrayantes émises sur l'école «flandro-napolitaine», Colantonio et le maître de l'Annonciation d'Aix, à propos de l'entrée du prophète Jérémie au Musée de Bruxelles en 1923. Souvent M. Hulin de Loo divulguait avec humour ses procédés d'investigation; nous nous reportons volontiers aux déductions ingénieuses intitulées: *Comment j'ai retrouvé Horebout*.

Loin de se confiner dans la peinture ancienne, notre collègue était, vous le savez très attentif aux manifestations de l'Art le plus moderne. Président de la Société des Expositions au Palais des Beaux-Arts et de la Commission de peinture moderne au Musée de Bruxelles, son rôle a été, là-aussi, fort important. Pareil éclectisme, rare en Belgique, mérite d'être souligné. Il possédait une parfaite connaissance du marché d'art, visitait les antiquaires à Londres et à Paris, et suivait diligemment les ventes publiques. Soucieux

de la protection des monuments et des sites et préoccupé d'urbanisme, on se souviendra de son éloquent appel à l'opinion en faveur des serres du Botanique menacées.

Ce cosmopolite, qui avait noué des relations en beaucoup de pays, restait foncièrement Gantois. Sans doute reverrons-nous au Musée de sa ville natale où déjà figurent plusieurs dons généreux, la collection personnelle de M. Hulin de Loo, reflet d'un goût éclairé et multiforme. De même la commune de Loo-ten-Ulle, dont il était (héréditairement peut-on dire) le fidèle bourgmestre, fut l'objet de ses sympathies constantes.

Voulons-nous mesurer le chemin parcouru, sous l'impulsion de M. Hulin de Loo, par l'histoire de l'Art en tant que science respectée et admise aujourd'hui dans l'enseignement supérieur, jadis «parente pauvre» aux yeux des graves docteurs de l'Université? Un maître en philosophie, logique et morale, aurait «dérogé» en traitant autrement qu'en amateur dilettante d'une matière tenue pour quasi frivole; et c'est sous le pseudonyme de G. H. de Loo que parut le *catalogue critique* de l'Exposition des Primitifs flamands à Bruges en 1902! Détail amusant à évoquer maintenant, la branche illustrée par notre collègue ayant acquis droit de cité chez nous comme ailleurs.

Pour finir, permettez-moi de diriger un instant votre attention vers un recoin secret de la personnalité de M. Hulin de Loo, qu'il dérobait avec soin derrière «les hautes murailles» de sa courtoisie un peu distante. Les privilégiés auxquels fut accordée la faveur de recevoir *Les eaux qui sourdent* — élégante plaquette contenant de courts poèmes minutieusement datés 1916 à 1920 — eurent la surprise d'y lire quelques vers émus dédiés à la mémoire de sa mère (morte en 1917) et, chose inattendue de la part du célibataire «préssumé endurci», une «prière à l'épouse inconnue» (*Pour celle qui devait venir*). Puis, vieillissant, il fit de son cœur, écrit-il, une «chapelle désaffectée».

« ... Car je la veux à jamais profanée
» De peur qu'en un repli de mon âme fanée
Ne se cache un espoir oublié des années. »

Ce trait sentimental, teinté d'amertume légère, n'achève-t-il point l'impression que nous garderons de la physionomie, complexe et originale, de M. Hulin de Loo? Aux côtés du savant et de l'artiste surgit l'homme en toute simplicité et grandeur.

PIERRE BAUTIER.

(Lu en séance de l'Académie le 7 avril 1946.)

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES — WERKEN

E. SACCASYN DELLA SANTA, *La Belgique préhistorique*. (Collection nationale) Bruxelles, Office de Publicité, 1946. 103 p.

Au début du siècle dernier, la Belgique fut un des pays où les observations conjuguées des paléontologues, des géologues et des préhistoriens ont fait progresser dans la plus grande mesure la connaissance du plus lointain passé humain. Mais la science de la préhistoire, par la multiplicité même des trouvailles, en apparence les plus contradictoires, est encore à définir. Aussi, n'est-ce que l'état actuel de la question, que, dans son excellent petit livre, Madame Saccasyn tend à mettre au point.

Louons avant tout la clarté de son exposé et l'étendue de son information, et félicitons-la d'avoir pu résumer en 56 pages, un sujet d'une étonnante densité, et cela sans carence essentielle.

Madame S. s'efforce, en de claires définitions, de fixer le sens de nombreux termes techniques, de telle sorte que le profane puisse tirer un bon résultat de l'exposé, illustré par quelques planches et suivi d'un précieux index, de noms d'auteurs et de noms géographiques.

L'ouvrage débute par un chapitre qui précise la position de la préhistoire dans l'étude du plus lointain passé du monde. L'auteur s'en tient à la chronologie traditionnelle, tout en déterminant les raisons de son choix.

Le second chapitre traite avec piété de la contribution de la Belgique au progrès de la préhistoire.

Les cinq derniers chapitres, qui suivent chronologiquement le développement des périodes paléolithique, mésolithique et néolithique, forment moins une synthèse, qui serait prématurée, un résumé d'analyses successives, raisonnées et consciencieuses.

G. FAIDER-FEYTMANS.

Cahiers Archéologiques, publiés par André Grabar, I, Paris, Editions d'Art et d'Histoire, 1945, in 4°, 135 p. illustr.

L'idée d'éditer ces *Cahiers archéologiques*, qui ne sont pas astreints à la périodicité régulière des revues mais dont il est cependant entendu qu'ils forment une suite continue, est une des meilleures formules de publication scientifique par les temps qui courent. Sa première réalisation mérite tous les éloges aussi bien pour la forme que pour le fond.

Ce fond est d'une rigoureuse érudition. Consacré aux sujets qui concernent la fin de l'Antiquité et le Moyen âge, il est constitué d'études approfondies, de MM. A. PIGANIOL sur *L'hémisphairion et l'omphalos des lieux saints*; A. GRABAR, sur *Plotin et les origines de l'esthétique médiévale* (l'auteur fournit des exemples suggestifs d'images ramenées à un plan unique, de détails méticuleusement reproduits, de perspective renversée etc., tout en stipulant bien que les idées de Plotin n'ont dû exercer aucune influence sur l'activité des artistes de son temps et de l'époque suivante); W. SESTON, sur le *Jugement Dernier au mausolée de Galla Placidia à Ravenne* (interprétation d'une scène énigmatique); F. BENOIT, sur *Les reliques de saint Césaire, archevêque d'Arles* (révélant une influence de la Méditerranée orientale et de l'Égypte copte qui, contrairement à la théorie de Pirenne, ne fera que croître du VI^e au XI^e siècle); L. BREHIER, sur *Les traces de l'ancien art chrétien dans l'art roman auvergnat* (où nous rencontrons une théorie parallèle à celle

que nous avons développée ici en 1941 sur la survivance d'églises bicéphales carolingiennes); J. HUBERT, sur *Les peintures murales de Vic et la tradition géométrique* (laquelle subsiste sous la forme évidente de «tracé»); A. FROLOW, sur des *Emaux cloisonnés de l'époque post-byzantine*.

Des comptes rendus critiques très poussés au point de constituer des études originales et illustrés comme les articles de fond, attirent l'attention sur *Les canons d'évangélistes de la basse Antiquité* (MAY VIEILLIARD) et sur *Une fresque visigothique et l'iconographie du silence* (A. GRABAR).

On ne saurait trop féliciter les promoteurs, les collaborateurs et les éditeurs de ce beau recueil.

PAUL ROLLAND.

W. DEONNA, *Du miracle grec au miracle chrétien*. I. Bâle, Birkhäuser, 1945, 8°, 410 p., LXIX pl. FS. 14.—

On s'étonnera peut-être de voir signaler dans cette revue un ouvrage dont le sujet semble précéder le domaine qu'elle s'est assigné, car il est seulement question, dans ce premier volume d'une série qui en comportera apparemment cinq, des caractères distinctifs du classicisme et du primitivisme. Mais on ne comprendrait pas le terme de l'évolution qui aboutit à la présence de l'esprit classique et de l'esprit primitiviste dans l'art chrétien, cette fois, si l'on ne pénétrait, dès le début, dans le «déduit» à travers lequel va nous conduire l'auteur. Aussi bien, l'expérience grecque pour la conquête de la statuaire ne se renouvellera-t-elle pas à travers l'époque pré-romane, après qu'on aura perdu les fruits de cette conquête? Et la Renaissance ne retournera-t-elle pas directement à la source antique avec une avidité insatiable? Il importe donc de prendre connaissance de ce qui distingue le classicisme du primitivisme, autrement dit l'art grec de ses congénères orientaux, soit de l'originalité de cet art grec. C'est là, en somme, que réside l'essence de ce premier volume.

Rédigé dans une langue pure, aussi classique que l'art qui obtient la préférence de l'auteur, — pardon, qui requiert une des deux meilleures parts de son attention, car il demeure scrupuleusement objectif — cet ouvrage est appelé à occuper une place de premier plan dans l'histoire de l'esthétique. Son introduction, déjà, méritait d'être publiée car elle nous livre un précieux historique des conceptions relatives à l'art classique, depuis l'antiquité même jusqu'à nos jours. Mais l'objet propre du volume nous hausse réellement au niveau des idées transcendentales dont il convient de se pénétrer pour juger sereinement d'aussi superbes causes. L'intérêt puissant qu'éveille le premier chapitre, consacré aux destinations, thèmes, matières — toutes choses dominées par les catégories artistiques où le sujet est déjà recoupé en tous sens et où apparaissent les premières considérations sur la projection et le volume, le dessin et la ronde-bosse — croît avec les suivants, où sont envisagées d'abord: les attitudes, unies aux problèmes de la frontalité et du mouvement; puis la vision dans l'espace, à laquelle appartiennent la perspective, le modelé et l'acquisition du volume; ensuite la représentation nue du corps humain avec l'interprétation morphologique de celui-ci; alors, la conception de la diversité humaine révélée surtout dans l'expression des sentiments; enfin, la composition qui groupe les sujets, considérés jusqu'ici comme isolés, par rapport à eux-mêmes et en fonction de l'ensemble et du cadre.

Ainsi, dans une marche ascendante où sont véritablement disséquées toutes les possibilités historico-esthétiques, le savant directeur du Musée d'Art et d'Histoire de Genève nous mène des conditions de la beauté particulière à celles de la beauté multiple. Chaque

fois, ou presque, un parallélisme suggestif est établi entre les cas non-grecs et le cas grec. Ce parallélisme est résumé en deux colonnes sous forme de conclusion; il est saisissant. Transcrivons-en librement la seconde colonne dont il suffit de prendre le plus souvent l'antithèse pour caractériser la première: en Grèce, pénétration mutuelle des catégories artistiques; aisance et variété des attitudes; acquisition de la statue en mouvement; variété des groupements; acquisition du raccourci, de la perspective linéaire et aérienne; vision à trois dimensions, volume, conception picturale; beauté du corps et nudité idéale; perfection du rendu anatomique; draperie esthétique; différenciation infinie des êtres humains; recherche variée de l'expression; composition esthétique à la fois diverse et une.

Une question termine le volume: «Quelles sont les raisons de cette originalité?». Nous sommes impatients de les connaître en raison de l'intérêt général du sujet, de la façon magistrale avec laquelle M. Deonna le traite et de la présentation impeccable que l'éditeur lui a réservée.

PAUL ROLLAND.

M. MARIËN, *La Sculpture romaine*. (Collect. «L'Art en Belgique»). Bruxelles, Les Editions du Cercle d'Art, 1945, in 8°, 33 p., XXXII pl.

L'excellent ouvrage de M. Mariën, bien que paru assez tard dans la collection «L'Art en Belgique», représente en fait, au point de vue chronologique, le premier tome de cette collection. Il montre comment dans le Sud-Est du pays, chez les Trévires, et en connexion avec l'établissement des légions romaines sur le Rhin, s'est introduite la technique de la sculpture sous forme d'importation, puis comment cette technique s'est développée sous les espèces d'un art régional. Cette transformation est accomplie au deuxième siècle, alors que la civilisation belge atteint son plus haut degré dans tous les domaines et que, du point de vue artistique, elle semble se localiser tout particulièrement dans ce coin favorisé du pays trévire. La sculpture fleurit alors à Arlon, à Buzenol en Gaume et à Neumagen sur la Moselle. Est-ce à dire pourtant qu'on puisse parler d'«écoles» dans chacun de ces endroits? Je ne pense pas; le terme d'école me semble devoir affecter l'ensemble des lieux de production, tandis que chaque endroit particulier se verrait plutôt reconnaître des «ateliers», possédant par ailleurs certains traditions un peu spéciales. C'est le cas notamment pour Arlon, dont M. Mariën analyse un certain nombre d'œuvres funéraires, auxquelles il attribue un caractère assez mineur mais néanmoins du plus vif intérêt par les questions d'influences qu'elles posent jusqu'en plein troisième siècle. Après elles c'est le trou fatal où sombre (ou semble sombrer?) la technique du relief.

PAUL ROLLAND.

BLANCHE DELANNE, *Histoire de la ville de Nivelles*. Des origines au XIII^e siècle. Nivelles, 1944, un vol. in 8°, 377 p., 24 pl et cartes.

C'est un volume très important que Madame Delanne vient de consacrer à Nivelles. Non seulement du point de vue matériel, mais encore du point de vue scientifique. Dans son introduction l'auteur fait remarquer que l'histoire de cette ville, du plus haut intérêt pourtant, eu égard au rôle que les Pépinides y jouèrent et à la naissance hâtive d'une abbaye qu'elle ne craint pas de comparer à Saint-Denis, n'avait jamais réellement tenté les écrivains sérieux. C'est très heureux pour nous car pareille carence nous vaut aujourd'hui la publication d'un ouvrage de toute première valeur.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'ordre purement historique n'y prime pas, ou, plus exactement, il s'établit grâce au recours quasi permanent que l'auteur prend

de la servante fidèle de l'histoire, l'archéologie. Celle-ci en effet apparaît là sous toutes ses formes qui sont, somme toute, les multiples aspects que peut revêtir la documentation non écrite. S'il existe un modèle de coopération intime des sources, telle que la prônait feu Desmarez, c'est bien celui que nous livre Madame Delanne, qui ne se contente pas, d'ailleurs, d'utiliser sa documentation, mais qui nous cite ses références, tout en les discutant avec une critique rigoureuse, en notes de bas de pages. On ne pourrait pousser plus loin la conscience professionnelle.

Munie de tous ces matériaux, que nous bâtit l'auteur? Une histoire fondée et homogène d'une de ces précoces villes d'abbaye ou de collégiale, qui transmirent au monde médiéval la culture antique, le plus souvent par l'intermédiaire de moines irlandais, et qui, par la suite, ne répugnèrent pas à s'intégrer dans l'activité drapière du pays. Dans le cas présent on s'instruira grandement à suivre la formation territoriale et urbaine de ce foyer de civilisation né à la lisière de la forêt Charbonnière dans une domaine pré-carolingien devenu bientôt monastique, dont l'auteur reconstitue magistralement l'étendue. On prendra connaissance des institutions qui s'y développent dans l'ordre civil et ecclésiastique; ces dernières intéressent surtout les lecteurs de cette revue par les églises dont elles provoquèrent l'apparition (p. 195-200) et dont la collégiale Sainte-Gertrude, primitivement église Saint-Pierre, était le chef-d'œuvre (1), bien qu'elle ne fût pas l'église-mère, laquelle s'identifiait avec Notre-Dame, apparemment antique église de la *villa*. On se félicitera de rencontrer chemin faisant, des épisodes narratifs, qui ne sont nullement des hors-texte, mais qui concourent à situer les faits tout en donnant de la vie au récit. Bref, on prendra un véritable plaisir, tout en trouvant un enseignement désormais indispensable, à lire et à relire ce volumineux in-octavo dont il est à souhaiter qu'il suscite l'émulation chez les historiens de centres analogues. Aussi bien, puisque Madame Delanne se présente à nos yeux comme remarquablement spécialisée dans l'étude de pareils centres, habituée qu'elle est à manier les sources hagiographiques et archéologiques, à s'y retrouver au milieu des classes juridiques et sociales, comme celles des tenanciers et des sainteurs, à démêler les fils parfois bien enchevêtrés des influences politiques en Austrasie-Lotharingie, et à saisir les incidences des facteurs économiques sur l'apparition des communes, pourquoi ne s'appliquerait-elle pas à nous exposer avec sa méthode impeccable le cas de villes-sœurs de Nivelles: Soignies ou Saint-Troind par exemple? C'est le vœu que nous formulons en la félicitant de sa publication.

PAUL ROLLAND.

FRIDTJOF ZSCHOKKE, *Die Romanischen Glasgemälde des Strassburger Münster*. Bâle, Benno Schwabe & Co, 1942, avec 53 pl. dont une en couleur et 4 tables.

Une grande précision analytique jointe à une prudente méthode d'investigation, a permis à l'auteur des 222 pages que comporte cet important ouvrage, de mettre définitivement au point plusieurs questions délicates et épineuses, concernant les vitraux romans et romano-gothiques de la cathédrale de Strasbourg.

Le premier chapitre est consacré à l'étude stylistique de quelques fenêtres types, dont l'auteur parvient à déterminer l'époque d'origine et qui serviront de base au classement général de toutes les verrières prégothiques de la cathédrale. Une étroite cohésion unit

(1) A propos de l'église Sainte-Gertrude un lapsus, ou peut-être le glissement d'une ligne typographique, s'est produit aux pp. 47-48. Ce n'est pas le Westbau du IX^e s. qui fut modifié en 1662 pour parvenir défiguré jusqu'à nous, c'est un massif occidental datant du XII^e s., car, comme l'a supérieurement démontré M. le Chanoine Lemaire, Sainte-Gertrude a possédé plusieurs avant-corps monumentaux.

en effet, d'une part tout le groupe proprement roman et, d'autre part, le groupe romano-gothique, celui-ci étant encore fortement apparenté à celui-là. Il faut conclure qu'il s'agit ici des œuvres d'une seule et même école strasbourgeoise de peinture sur verre.

Les différences d'aspect qui, à première vue, paraissent séparer certaines séries romanes, s'effacent devant un examen minutieux. Si, par exemple, les sept figures royales de la basse nef septentrionale semblent plus archaïques que les deux saints Jean du transept, c'est tout simplement parce que les premières mesurent 2 m. 40 de haut, tandis que les seconds n'atteignent que 0,90 m. Le fait que le verrier a dû diviser ses grands personnages en un nombre considérable de calibres et les morceler par des plombs, leur donne un caractère plus « mosaïcal » que ses petites figures, formées seulement d'une trentaine de calibres, où les traits de grisaille appliquées au pinceau ont, ipso facto, une éloquence plus souple et moins hiératique.

Jusqu'à présent les auteurs n'étaient pas tombés d'accord au sujet de la date d'exécution des différents vitraux romans de la cathédrale de Strasbourg. M. Zschokke, en relevant des rapports étroits entre ceux-ci et un manuscrit enluminé actuellement détruit, a pu conclure qu'ils étaient l'œuvre d'une même école strasbourgeoise, florissant aux environs de 1200. Le manuscrit en question, portant le titre poétique d'« Hortus Deliciarum », est dû à l'abbesse Herrad, qui dirigea le monastère d'Hohenburg près de Strasbourg, de 1167 à 1195, année de sa mort. On y relève cependant, sous une des miniatures, la date de 1205, ce qui fait supposer un achèvement ou une copie posthume de l'œuvre. On peut donc normalement admettre que les vitraux romans, qui s'apparentent intimement au manuscrit, furent peints à la même époque que celui-ci, entre les dernières années de la vie d'Herrad et l'apparition du style gothique en Alsace.

Quant au groupe des vitraux romano-gothiques, il contient des figures inspirées directement des célèbres sculptures du transept qui furent, comme on sait, les premières créations gothiques en Alsace. Cette constatation a permis à M. Zschokke de dater ce second groupe des environs de 1230.

Dans son deuxième chapitre, l'auteur passe en revue et classe les vitraux romans de la cathédrale de Strasbourg, où des déplacements et des restaurations les ont entremêlés, amputés et entourés d'éléments ogivaux. Ainsi, les figures royales des Henri, Frédéric, Othon et Conrad, abritées jadis sous de simples arcades romanes, sont actuellement surmontées de tabernacles gothiques. Ces rois allemands sont nimbés, parce qu'ils tiennent leur pouvoir monarchique de Dieu. Ils sont plutôt la personnification abstraite de la majesté royale, dont chacun forme un chaînon, et n'ont guère l'aspect de portraits personnels. Tous obéissent rigidement à la loi de frontalité et fixent leurs yeux cerclés de plomb droit devant eux, sauf Frédéric, dont les prunelles noires lancent un regard oblique. Suivant le mode général à cette époque, les pieds sont étirés verticalement, ce qui est une déformation graphique, non pas descriptive comme dans l'art égyptien, mais propre aux surfaces monumentales dépouillées de perspective.

Le troisième et dernier chapitre comporte une restitution du décor translucide roman tel qu'il ornait la cathédrale de Strasbourg vers 1200, alors que les fenêtres à plein cintre n'avaient pas encore été remplacées par des lancettes ogivales. Cette recherche savante des emplacements primitifs n'est pas le moindre mérite de M. Zschokke, étant donné les multiples avatars subis par les vitraux strasbourgeois, y compris leur restauration au XIX^e siècle.

Bref, le probe travail archéologique mené à bien par l'auteur aura jeté un jour nouveau sur l'ensemble prestigieux de ces vitraux alsaciens, qui ornent encore de nos jours la

cathédrale de Strasbourg: dans le nef centrale, la suite impressionnante des papes, évêques, diacres, guerriers et saintes femmes; dans les nefs latérales, les rois et les empereurs allemands faisant face à la Vie du Christ et de la Vierge; dans le transept, le chœur et la crypte, encore des saints et quelques panneaux dépareillés, comme ceux de la Sagesse de Salomon et de l'Arbre de Jessé. Seule la Vierge moderne au centre de l'abside détonne parmi les 147 fenêtres peintes qui éclairent l'édifice.

Cet ensemble, qui peut rivaliser avec celui de Chartres, valait bien la peine qu'on y consacraît une étude aussi poussée et consciencieuse que celle dont M. Zschokke a enrichi l'archéologie romane alsacienne.

J. HELBIG.

V. LEROQUAIS, *Les psautiers manuscrits des bibliothèques publiques de France*. Mâcon, Protat frères, 1940-1941, in-4°, 2 vol. de texte, CXXXVI, 294 p., 520 pl.; 1 vol. de planches. — *Supplément aux livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*. Mâcon, Protat frères, 1943. In-4°, 78 p., 40 planches.

Le chanoine Leroquais a continué ses vastes recherches sur les livres liturgiques latins manuscrits de France, en étudiant les psautiers, c'est-à-dire les manuscrits contenant à titre principal les psaumes, soit à l'état pur, extraits de la Bible, soit surtout adaptés et répartis pour la récitation de l'office canonial, avec éventuellement quelques autres textes accessoires. L'auteur étudie donc également les psautiers-livres d'heures, à savoir ceux qui, outre les psaumes du bréviaire ordinaire, ont le petit office de la Vierge, les psaumes de la pénitence, l'office des morts, qui dès le XV^e siècle forment souvent un recueil spécial, le livre d'heures. La publication de M. Leroquais de 1927, sur les livres d'heures de la Bibliothèque nationale de Paris, n'avait pas retenu les manuscrits mixtes de ce genre.

Selon sa méthode habituelle, l'auteur consacre une longue introduction aux psautiers manuscrits et à leur décoration, dressant notamment la liste des différents sujets traités dans les miniatures des 472 manuscrits décrits; ensuite, selon l'ordre alphabétique des bibliothèques, il fait l'analyse complète de chaque manuscrit; enfin, il donne une brève description de 21 manuscrits intitulés psautiers dans les catalogues alors qu'ils ne le sont pas et de 5 manuscrits supplémentaires, ainsi que les tables détaillées d'usage. Celles-ci permettent de retrouver les quelques manuscrits qui sont d'origine belge; signalons le psautier de la deuxième moitié du XIII^e siècle se trouvant actuellement sous le n^o 232 à la Bibliothèque municipale de Rouen: la liste de saints des litanies, surtout la mention de S. Rombaut, « désigne la Flandre et probablement Malines ».

Les 140 planches suivent l'ordre chronologique, les manuscrits les plus représentatifs et dans chacun d'eux les miniatures les plus suggestives et les moins connues ont été choisis; celles-ci sont le plus souvent reproduites à grandeur d'original; l'héliotypie est d'excellente facture.

La publication de 1927 à laquelle nous avons fait allusion se limitait, nous l'avons dit, à la Bibliothèque nationale de Paris, elle décrivait 313 livres d'heures. Un *Supplément* de M. Leroquais en analyse 22 autres; 20 manuscrits de la collection Smith-Lesouëf de Nogent-sur-Marne légués à la Bibliothèque nationale en 1913; les Petites Heures d'Anne de Bretagne (lat. nouv. acq. 3027), don fait en 1935; le livre d'heures de Jean sans Peur, duc de Bourgogne (lat. nouv. acq. 3055), illustré « aux alentours de 1407 dans un atelier flamand, et très probablement gantois, celui-là même d'où sortit un jour le livre d'heures de Daniel Rym, gentilhomme de Gand » (p. 8-9) et que M. Leroquais avait déjà étudié en 1939, après l'entrée du manuscrit à la Bibliothèque nationale, dans un petit volume

spécial, qui n'avait pas été mis dans le commerce. L'auteur ne consacre aucune des 40 planches à ce livre d'heures, tandis que 12 reproductions sont tirées de celui d'Anne de Bretagne. Les manuscrits 37 et 38 de la donation Smith-Lesouéf sont également d'origine flamande.

Les publications de M. Leroquais forment un catalogue spécialisé de manuscrits de tout premier ordre; les planches lui donnent le caractère d'un ouvrage de luxe mais n'en font pas cependant une histoire de la miniature proprement dite. C. DE CLERCQ.

ET. SABBE, *Histoire de l'Industrie linière en Belgique*. (Collect. Nationale), Bruxelles, Office de Publicité, 1945, 8°, 88 p.

Nous voudrions dire tout le bien que nous pensons de ce petit volume qui, en moins de cent pages, condense le résultat d'études originales extrêmement poussées, basées sur des textes inconnus et unifiées en une synthèse fort harmonieuse. Malheureusement son sujet, en général, est étranger à celui des techniques qui préoccupent cette Revue. Il intéresse, en effet, d'une façon essentielle, l'histoire économique et industrielle du pays, voire son histoire politique, car les événements de l'espèce, au XIX^e siècle, ne sont pas sans avoir eu des répercussions sur le «mouvement flamand». Mais ceci est une question qui nous est encore plus étrangère...

Ce qui ne peut cependant laisser l'archéologie indifférente, vu qu'elles s'occupe, par définition, des vestiges matériels de l'activité humaine, ce sont surtout les premières formes de l'industrie du lin en Belgique, celle du moyen âge et celle du XVI^e siècle. L'auteur en traite dans ses deux premiers chapitres. Il y est question d'une part, de l'industrie linière dans sa phase pré-industrielle, dans la genèse de son industrie d'exportation, dans ses localisations en Hainaut et en Brabant d'abord, en Flandre ensuite; d'autre part, de l'industrie linière spécialement et presque définitivement en Flandre, au point de vue de la production et de la formation des marchés de toiles.

C'est là, en ce qui nous intéresse ici, un domaine tout à fait nouveau, où il y a une infinité de choses à apprendre et à retenir pour l'histoire du tissage. On était déjà fort bien renseigné sur le drap; M. Sabbe nous ouvre des aperçus et nous renseigne succinctement sur la toile. Souhaitons que la deuxième partie de l'ouvrage détaillé, dont ce résumé reprend les faits essentiels, si l'on en juge d'après ce qui a déjà paru dans la première partie (*De Belgische Vlasnijverheid*, Bruges, 1943) et qu'on fait l'objet de la thèse d'agrégation de l'auteur à l'Enseignement supérieur, puisse bientôt voir le jour. On pourra alors considérer M. Sabbe comme l'historien spécialisé de l'industrie linière chez nous.

Gentsche Bijdragen tot de Kunstgeschiedenis. Anvers, De Sikkel, 1945, 272 p. illustr.

Le tome X (1944) des *Gentsche Bijdragen tot de Kunstgeschiedenis* semble apporter le point de maturité à certains questions touchées précédemment dans d'autres publications — entre autres dans cette Revue même — et touchant principalement l'architecture et la sculpture du centre et de l'ouest du pays au moment critique de leur évolution artistique, c'est-à-dire d'environ 1350 à environ 1450. Il s'y ajoute cette fois quelques identifications concernant l'art mosan.

La première étude qu'on y trouve traite des sculptures de la façade de l'*Hôtel de ville de Bruges*. M. JANSSENS DE BISTHOVEN, qui s'appliqua à l'analyse sculpturale de ce monument (avec, ici même, Mlle A. Louis) reprend le sujet en l'appuyant sur une édition critique d'archives. Ses conclusions sont fort importantes: vingt statues, encore existantes en 1792, datent de 1376-1380 et sont dues à Jean de Valenciennes ou à sa

direction, au moins à partir de 1379. Jean van Eyck polychroma (et projeta?) en 1434-1435 six autres statues. Seize consoles ayant servi à ces statues sont actuellement conservées au Gruuthuse; certaines d'entre elles supportent la comparaison avec les œuvres de Sluter.

La deuxième question envisagée est celle qui fut tout récemment amorcée par MM. Lemaire et Roggen. Elle envisage les *Fondateurs et maîtres du gothique brabançon* en architecture et en sculpture et est traitée par MM. Roggen et Withof. Cette question est d'une importance capitale pour l'étude des courants qui soufflèrent sur notre art national. On a affaire ici, à l'origine, à un courant certainement français; mais celui-ci prend peu à peu des caractères spécifiquement nationaux. Les auteurs de l'article passent méticuleusement en revue, grâce à des comptes auxquels ils se réfèrent et qu'ils éditent en partie, les maîtres architectes et sculpteurs de Malines, Tirlemont, Diest, Anvers, Bruxelles, Hal etc. La figure la plus attachante de toute la lignée est, certes, celle du véritable fondateur: Jean d'Osy.

M. ROGGEN publie ensuite seul quelques pages sur *Un groupe remarquable de sculpteurs mosans*. C'est celui constitué, avec Hennequin de Liège, par deux sculpteurs cités dans son testament (1382): Jean Pépin de Huy — bien connu — et Godin van Dormaal, maître d'œuvre de S. Lambert à Liège ainsi que du dôme d'Utrecht, dont la fille avait épousé le sculpteur Colars, de Namur. Remarque: attraction française des premiers et, en tout cas, pas d'influence allemande sur la Meuse au XIV^e siècle.

M. W. VANBESELAERE rapproche ensuite *P. Bruegel et Hugo Van der Goes* à propos d'une Epiphanie de 1564 que le premier aurait tirée du second. Il fournit aussi une interprétation nouvelle de l'œuvre bruegelienne dite «Le Dénicheur», où il voit une illustration du proverbe biblique de la paille et de la poutre.

Enfin M. TRALBAUT étudie *Deux chaires de vérité de Michel van der Voort le Vieux*. Il s'agit de celle qui, venant de l'abbaye Saint-Bernard, se trouve aujourd'hui à la cathédrale d'Anvers et de celle que la cathédrale de Malines a héritée du couvent de Leliëndael. De ces deux chaires la seconde surtout constitue un remarquable exemple de sculpture «naturaliste».

FRANÇOIS MARET, *Les Peintres de Nus*. Bruxelles, Les Editions du Cercle d'Art, 1946, 106 p., XLVIII pl. (Collection «L'Art en Belgique»).

Que ceux qui craignent de nous voir traiter d'une publication licencieuse se rassurent. Le livre de M. Maret est d'une moralité au-dessus de toute suspicion; aussi bien — et saint Thomas en personne nous permet de l'affirmer — la morale n'a rien à dire quand on envisage l'esthétique en soi. Seul le concept de beauté formelle est en jeu. Or c'est le concept de la beauté corporelle, dépouillée de tout artifice ou... maléfice, qui fait l'objet de cet ouvrage. Ce concept est autonome et comme tel il jouit de l'indépendance vis-à-vis non seulement de la morale, mais encore de la critique artistique et de la critique historique. C'est à un ouvrage d'esthétique pure que nous avons affaire, en ce qu'il traite non pas des conditions fondamentales du Beau, dont l'étude constitue le sommet des recherches en la matière, mais des idées que les hommes se sont faites de certaines formes concrètes de beauté. Les hommes en cause sont ici les peintres anciens et modernes de notre pays.

Cela étant, constatons que l'auteur a véritablement dominé son sujet. Il vit avec lui sur un plan remarquablement élevé auquel l'étude des origines sert de base et qui évolue du XV^e siècle à nos jours à travers le XVI^e siècle et le siècle de Rubens.

L'élévation de ses idées ne l'empêche cependant pas de suivre minutieusement la «reconquête» d'abord fort laborieuse, puis très diversement utilisée, du sentiment de la beauté corporelle. C'est là comme le dernier chapitre d'un sujet dont M. Déonnat avait dressé le premier chapitre en parlant du «miracle grec» dans un ouvrage que nous analysons plus haut. Les illustrations relatives au chapitre actuel sont judicieusement choisies et fort bien reproduites.

ALICE SANTON, *Un prince du Luminisme: Emile Claus, 1849-1924*. (Collect. Nation. prem. sér., n° 73). Bruxelles, Office de Publicité, 1946, 61 p., 2 pl.

Dans notre compte rendu sur *L'Ecole de Laethem St. Martin* de PAUL HAESAERTS, nous regrettons le discrédit assez arbitraire, générateur de silence, jeté sur Emile Claus. Mme Alice Santon vient de combler cette lacune avec une chaleur qui, cette fois, tombe parfois légèrement dans l'excès contraire — on s'en douterait en lisant le titre — tant il est difficile de garder l'équilibre en matière artistique pure. Heureusement, celle-ci n'est pas du domaine de notre revue; mais l'objet même de l'ouvrage, c'est-à-dire la personnalité de Claus et son œuvre, l'est bien, car Claus appartient déjà à l'histoire. Nous pouvons donc en toute tranquillité signaler le petit livre de Mme Santon et le considérer comme un document de première valeur, encore empreint de l'atmosphère dans laquelle vécut l'artiste, précieux par les renseignements qu'il fournit sur la biographie de celui-ci et surtout sur sa production. Un double catalogue, en effet, suit l'exposé même du sujet.

Marquis DE LUPPÉ, *Mérimée*. Paris, Albin Michel, 1945, 240 p. illustr.

Ce n'est pas l'habitude — et ce serait d'ailleurs trop facile — de composer un compte rendu en citant textuellement les longs extraits du livre à analyser. Une fois n'est pas coutume cependant et ce que le marquis de Luppé écrit en commençant le chapitre V de son captivant ouvrage pourrait difficilement être mieux dit, si l'on se place au point de vue qui intéresse nos lecteurs: «Inspecteur Général des Monuments Historiques et Antiquités Nationales, aux appointements de 8.000 francs par an, tel était le titre que, le 27 mai 1834, un arrêté de Thiers, ministre de l'Intérieur et des Travaux Publics, donnait à Mérimée. Le voilà haut fonctionnaire, doté de cet emploi qu'il conservera un quart de siècle, et qui, s'il n'avait écrit *Carmen*, *Colomba*, *la Vénus d'Ile*, eût été pour la postérité la justification de sa vie. Mais il a été cet écrivain; mais l'archéologie, à peine naissante, a fait depuis bien des progrès. Et la postérité a oublié à peu près complètement le rôle bienfaisant qu'il a joué dans la sauvegarde de nos richesses architecturales pendant la Monarchie de juillet, et le Second Empire» (p. 75).

Cet aspect de la vie de Mérimée, que nous envisageons donc ici de préférence aux autres, pourtant fort attirants encore que l'on ait affaire à un personnage assez énigmatique, le marquis de Luppé le détaille à loisir, c'est-à-dire en l'agrémentant parfois de pointes malicieuses dont l'administration d'aujourd'hui mériterait d'être piquée tout autant que celle de 1834. On voit le pauvre Prosper, qui avait occupé de hautes fonctions dans les Ministères, «plongé dans la jungle administrative, face à sa faune et à ses lois. Il y a — dit l'auteur — une technique de la paperasse, des rapports, des budgets, une tactique des commissions, du personnel, une manière de jouer les bureaux, de mettre dans sa poche les chefs de division, de séduire les ministres». Hélas! oui, cela n'a pas changé, en dépit de l'évolution des théories relatives à la conservation des vestiges du passé. Et encore! N'a-t-on pas trop «bêché» Mérimée à travers son élève — plus malfaisant celui-là — Viollet le Duc, alors que le héros de ce livre a écrit

en toutes lettres: «Les réparateurs sont peut-être aussi dangereux que les destructeurs?»

Le bel ouvrage du marquis de Luppé nous porte à faire amende honorable au vrai premier (son prédécesseur Vitet ne fit que passer) inspecteur général des Monuments historiques de France.

PAUL ROLLAND.

CAROLUS HACQUART, *O Jesu splendor*, voor gemengd koor, Sopraan, Tenor, Violen en Cello, met orgelpartij volgens Basso Continuo, door Julius van Etsen; 1 fasc. in folio, Antwerpen, De Ring, s.d. (1946).

Carolus Hacquart est-il né à Bruges, en 1640, ou à La Haye, en 1649? Dans la notice biographique dont M. van Etsen fait précéder sa publication du motet *O Jesu splendor*, il se décide pour Bruges, sans faire allusion à l'autre possibilité. Celle-ci doit-elle être définitivement écartée? Il ne nous en dit rien. D'autre part, il indique l'année 1730 comme celle de la mort de ce musicien, alors que, plus prudents, Eitner (*Quellen-Lexikon*) et, à sa suite, E. H. Meyer (*Tijdschr. der Vereeniging voor Nederlands muziek-geschiedenis*, XV, 4, 1939, p. 269) fixent cette date aux environs de 1730.

Quoi qu'il en soit de ces détails, un fait est acquis, c'est que Hacquart a passé en Hollande (Amsterdam et La Haye) la plus grande partie de son existence. C'est là qu'il a publié les *cantiones sacrae...* (Amsterdam, 1674), d'où est extrait le motet *O Jesu splendor*, et le recueil de musique instrumentale intitulé *Harmonia Parnassia sonatarium* (Utrecht, 1686), que E. H. Meyer, grand connaisseur en la matière, apprécie très favorablement, dans son article cité de la *Tijdschr. der Vereeniging voor Nederlands muziek-geschiedenis*.

La *cantio sacra* ou motet *O Jesu splendor* traite, dans le style concertant très décoratif de l'époque, un texte religieux de provenance inconnue. Des soli sporadiques y alternent avec le quatuor vocal et avec des épisodes instrumentaux confiés à deux violons et violoncelles, lesquels se joignent occasionnellement au quatuor, dans les passages les plus brillants. L'ensemble s'offre sous l'aspect d'une architecture sagement ordonnée et graduée, d'un effet sonore plaisant à l'oreille par la franchise harmonique et l'habileté des agencements polyphoniques. Mais la routine du métier l'emporte, en moyenne, un peu trop sur l'inspiration originale, d'où résulte, par moments, une impression de froideur qu'accentue encore la mise en œuvre quasi mécanique de vocalises d'un caractère plutôt banal. On songe à la façon dont un Schütz ou un Larissimi auraient mis ces paroles en musique, et le comparaiso n'est pas à l'avantage de Hacquart. Ce qui n'empêche que, tout en n'étant pas de premier ordre, cette œuvre méritait amplement la publication, par ailleurs très soignée (1), dont l'a fait bénéficiaire M. van Etsen.

CH. VAN DEN BORREN.

CORRESPONDANCE

Faisant suite à un C. R. publié dans cette Revue (XIV, 1944, p. 191), M. Jean Hélo nous prie de remarquer que le pluriel du mot «colossal» se fait aussi bien en *s* (colossals) qu'en *aux* (colossaux). Dont acte.

(1) Mesure 235, partie d'alto, dernière note: c'est évidemment *mi* au lieu de *fa dièse* qu'il faut lire.

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

Série in 8°

Bulletin et Annales, I (1843) à IV (1897).

Annales, V (1848) à LXXVII (7° sér. VII) (1930).

Bulletin, 2° série des *Annales* I (1858) à 5° série des *Annales* 2° part. V (1902).

Bulletin, 1902 (VI) à 1928 (1929).

Série in 4°

Histoire monétaire des Comtes de Louvain, ducs de Brabant et Marquis du S. Empire Romain, par A. DE WITTE, I (1894) à III, 2° fasc. (1900).

Série in 8° carré

Revue belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, I (1931) à XVI (1946).

Tables

Annales, 1° série (I à XX), par L. Torfs (*Annales* XX 1863).

Annales et Bulletin, 3° série 1886 (*Bullet.* 3° s., XX, p. 595 s.).

Annales, 1 à 50, par le Baron de Vinck de Winnezele. (à part).

Annales, (1843-1888) et *Bulletin* (1868 à 1900), par L. Stroobant, 1904 (à part).

Certains tomes ou fascicules de ces publications sont encore disponibles. On peut se les procurer en s'adressant au secrétariat de la revue.

Il en est de même des tomes II et III de l'édition in 4°, hors série, de l'ouvrage de De Witte (*Histoire monétaire des Cours de Louvain etc.*).

